VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

PARIS. IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.

RARD, 36.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

PAR

M. CAMILLE DE ROQUEFEUIL,
Lieutenant de vaisseau, Chevalier de la Légion-d'Honneur,
Commandant le Navire *le Bordelais*, armé par M. Balguerie Junior, de Bordeaux.

SUIVI

D'UN VOCABULAIRE

DES TERMES DE MARINE.

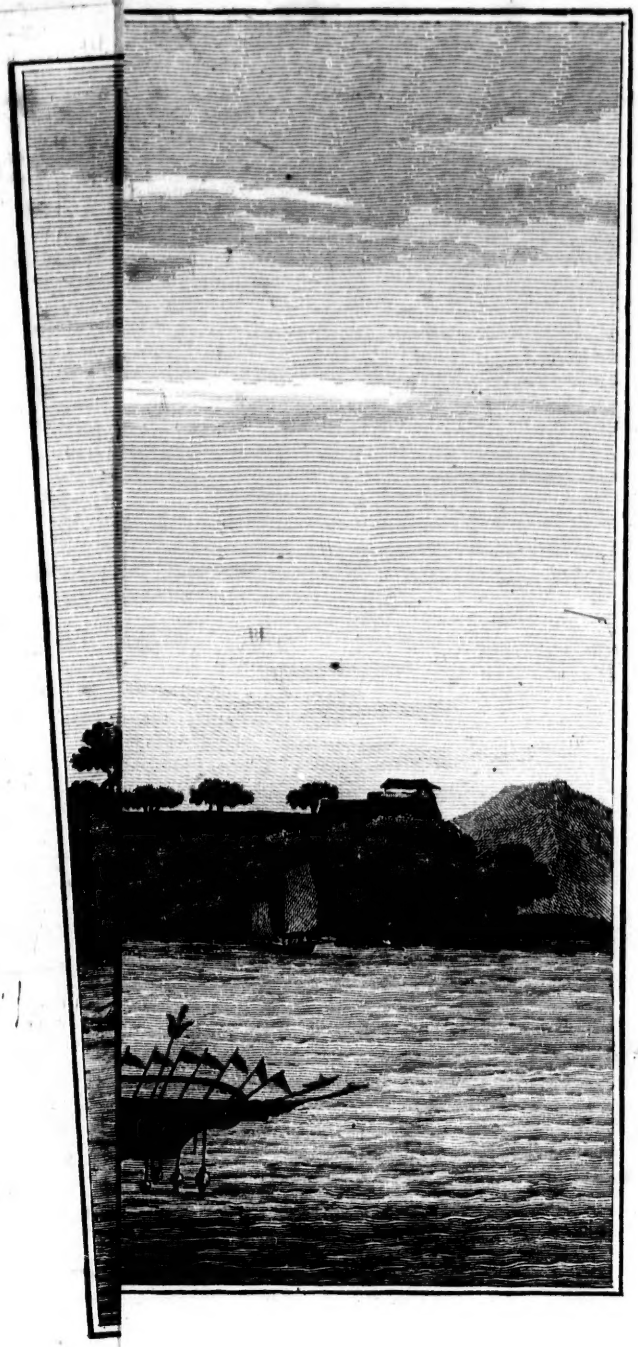
Orné de Gravures et de Cartes.

TOME SECOND.

PARIS,
IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

1843

150,156
HR
F5816
R6
1843
v.2



B-2-e

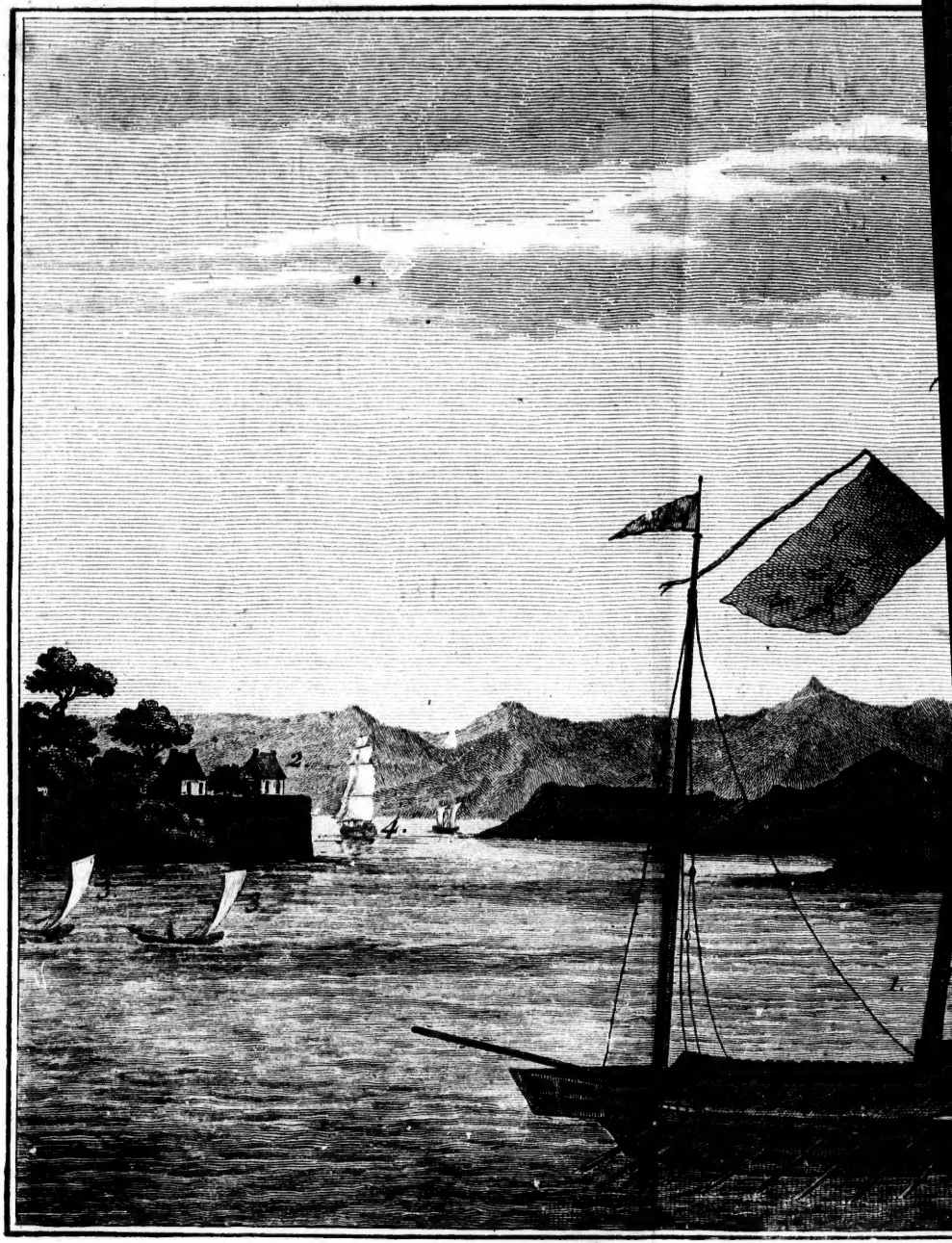
JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

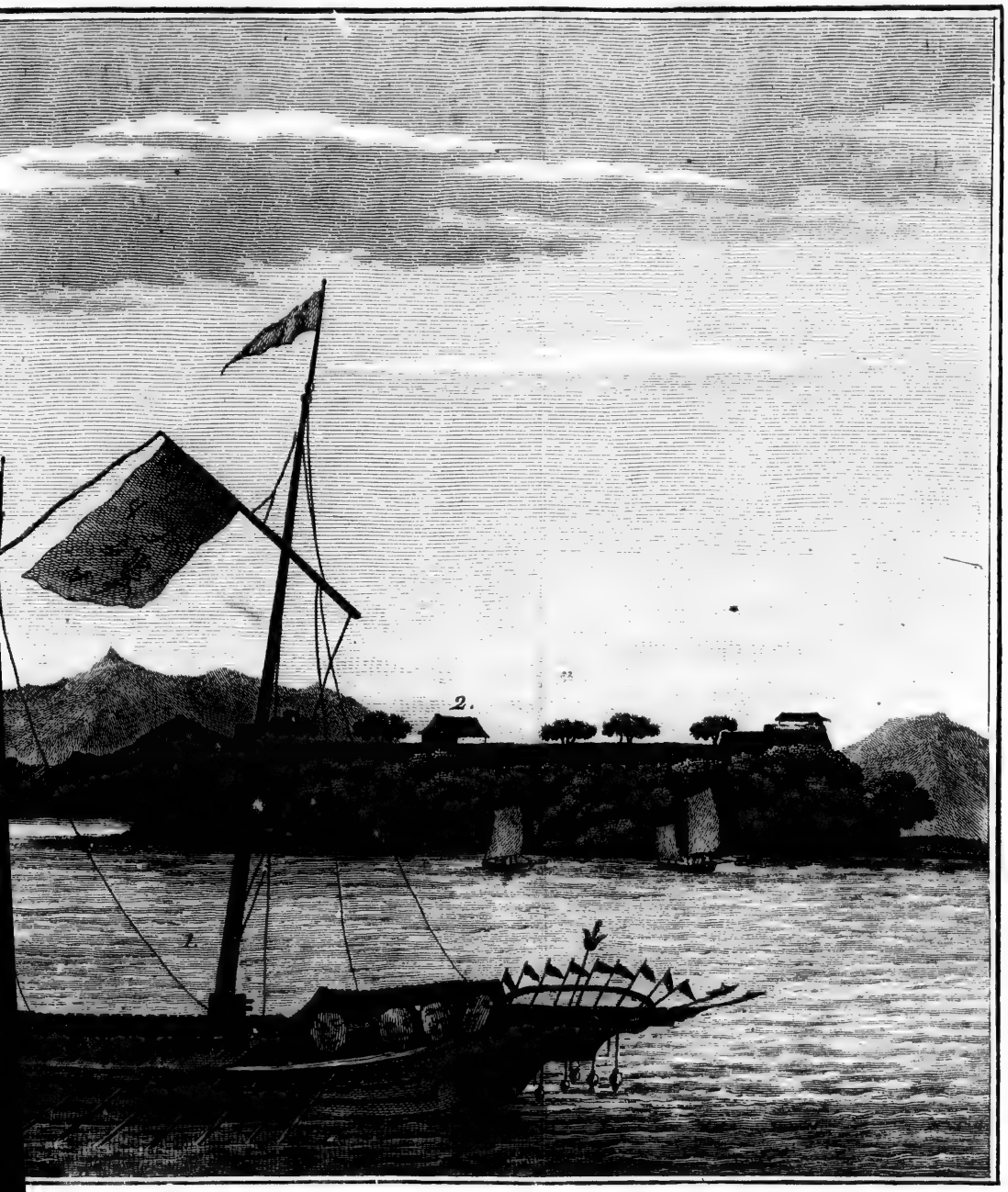
CHAPITRE VIII.

Relâche à la Nouvelle-Archangel. — État de cette colonie russe. — Kodiack. — Port Saint-Paul. — Détails sur les îles Poustoy et Lesmoy. — Avantages pour la compagnie russe d'Amérique établie à Kodiak. — Dangers de certains courans.

Le 1er *mars.* — La brise fut variable de l'E.-N.-E., joli frais, avec beau temps. Je fis gouverner au nord-est. Nous passâmes à 7 heures dans l'ouest des îles Masse et Chenal (1) (Héhéaou). Quoique nous n'en fussions alors qu'à 2 lieues ½, on ne vit aucun indice d'habitation ni aucun arbre. Les cocotiers dont parle Vancouver, d'après Heigerst, ne se trouvent pro-

(1) Ces deux îles font partie de celles découvertes par Marchand, en 1795.


2.
4.
3
3
2.


2.
1.

Mars 1818.

bablement pas au bord de la mer. D'après le garde-temps, dont la marche avait été arrêtée la veille à Nouhiva, l'île Héhéaou est à 35 deg. ouest de la pointe Est du port de Taïa-Hoy.

Ross m'avait dit qu'elle était occupée par une petite colonie de Nouhiva. Ces pauvres gens, ne se trouvant pas bien dans leur pays (la partie nord de l'île), donnèrent à un Américain une certaine quantité de sandal pour qu'il les transportât dans une île qu'il prétendait connaître, et dont il leur avait fait un tableau bien différent, sans doute, de celui que dut leur présenter le rocher où il les déposa. Leur nouveau séjour n'offre que quelques cocotiers; la pêche leur fournit aussi des ressources. Quoiqu'ils aient en somme de quoi ne pas mourir de faim, ils prièrent le capitaine d'un navire qui les visita, de les ramener à Nouhiva; mais il en sortait, et la position de ces îlots sous le vent de tout l'archipel, et, plus encore, le défaut de bois pour faire des pirogues, doivent empêcher ces malheureux Indiens de retourner dans l'île fortunée dont l'imprudence les a éloignés.

Le 5. — A l'exception de quelques grains,

Mars 1818.

le temps fut beau au commencement du mois. Quoique la brise, toujours modérée, ne nous permît pas de faire de grandes journées, nous coupâmes la ligne pour la quatrième fois, le sixième jour de notre départ, par 145 deg. 50 min. ouest. Jusque-là, la plus grande différence ouest avait été de 50 min., et la somme de ces différences cinquante-cinq lieues en cinq jours.

Les 18-21. — A cent quarante lieues dans l'est des îles Sandwick, sous le 150e méridien, entre le 18e et le 25e parallèle nord, le baromètre éprouva des oscillations extraordinaires. La cause de ce phénomène nous est restée inconnue, mais elle ne peut être attribuée àl'agitation du navire.

Le 23. — Le navire passa sur la position que Spinosa assigne à l'île douteuse de Maria Laxara ou Lagorta, sur laquelle j'avais gouverné, le cap au nord-ouest-quart-ouest. Nous n'eûmes aucun indice de terre. Un gros albatros brun fut le seul oiseau qui parut ces deux jours. Cette île a été cherchée inutilement sur divers points par Lapeyrouse et plusieurs autres navigateurs

modernes. Les Américains, qui depuis trente ans fréquentent habituellement ces parages, ne croient pas à son existence.

Les grains et les pluies, quoique fréquens, nous permirent d'achever le calfatage du pont, qu'on n'avait fait que commencer à Nouhira. Outre les travaux ordinaires pour l'entretien du grément, l'équipage fut occupé à moudre du blé, et les ouvriers employés à divers objets utiles à la côte nord-ouest. Les voiles vieilles avaient été déverguées et remplacées par de meilleures capables de soutenir les coups de vents fréquens dans les parages où nous allions entrer.

Un baril de salaison confectionné à San-Francisco, ayant perdu sa saumure, fut trouvé dans un état de détérioration avancée. On essaya de désinfecter la viande en la faisant bouillir entourée d'une couche de charbon, le tout enveloppé d'une toile; mais ces tentatives n'eurent aucun succès, quoiqu'on eût successivement employé l'eau de mer et l'eau douce. Si la vertu du charbon trompa nos espérances dans cette occasion, nous lui dûmes en revanche

Mars 1818.

la conservation de douze jambons contenus dans une futaille où on les avait enfouis dans du charbon pulvérisé.

Le 24. — On s'aperçut que le cuivre commençait à se détacher sous les bossoirs. Cette avarie était d'autant plus fâcheuse que ne pouvant provenir que de la mauvaise qualité de la matière, il était probable que tout le doublage se trouverait sous peu dans le même état de détérioration.

Le même jour, par 30 deg., nous eûmes les premières brumes qui ne durèrent que quelques heures dans la matinée; il y avait une longue houle du N.-N.-O. La brise hâla le S. le soir, en renforçant, et il venta constamment bon frais de cette partie le reste du mois, avec quelques variétés du S.-S.-E. et S.-O. Aucun jour ne se passa plus sans la brume qui s'accrut en durée et en densité.

Le 25. — Nous fîmes rencontre d'une baleine et d'un banc de marsouins. Le 29, il parut beaucoup d'oiseaux océaniques, la plupart de la famille des petales, albatros et plongeurs; on vit aussi une branche de goëmon.

Le 31. — Le soleil ne parut pas. A midi

Mars 1818.

je me faisais par 49 deg. nord et 145 deg. 40 min. ouest. Nous avions fait 60 lieues dans les vingt-quatre heures. Le baromètre avait baissé de 27 p. 9 l. à 27 p. 3 l. A midi le temps prit un aspect menaçant, il se forma un rideau de brume dans la partie de l'ouest; la brise, qui s'était modérée au S.-E., renforça vers le soir et sauta par avalaison au S.-O. Il venta tourmente de cette partie variant à l'O., avec des grains violens, une pluie neigeuse extrêmement froide, et une mer très-grosse, que le choc croisé des lames du sud-est et de celles du vent régnant rendait très-fatigante et faisait embarquer fréquemment. On réduisit la voilure à la misaine. Quoiqu'on eût commencé de bonne heure à serrer les huniers, cette manœuvre coûta beaucoup de peine et de temps, à cause de la rigueur soudaine du froid qui engourdissait les hommes, et leur laissait à peine l'usage des mains. Le froid et les lames firent périr la plupart de nos animaux, sans épargner un mouton de Californie, qui avait fait la campagne de Noutka, et qui, en prenant les habitudes du bord, s'était acquis la bienveillance générale. Il s'était opéré dans le ca-

Avril 1816.

ractère de cet animal un changement aussi remarquable que dans son régime. Il était devenu audacieux et jaloux de ses droits, et ne souffrait pas d'empiètement de la part de Negritto (1), la terreur des sauvages.

Les deux jours suivans le temps se modéra, et le vent mollit en hâlant le S. De forts grains se succédaient encore à intervalles, et amenaient de la pluie, de la neige et du givre.

Le 3 *avril.* — On put larguer les ris; on étalingua et on fit les dispositions d'atterrage. A midi je me faisais à 52 lieues du cap Omancy.

Le 4. — A 2 heures, la brise ayant hâlé le N. par l'O., on orienta au plus près babord sous les majeures; bientôt après le vent retourna à l'O., joli frais, mais toujours avec des grains et leur accompagnement ordinaire.

A midi nous étions par 55 deg. 42 min. nord, et 138 deg. 25 min. ouest. Le cap Engano restait au nord 8 deg. Est, distance 27 lieues, le cap Omancy au nord-est-quart-est, distance 18 lieues. Nous courions au plus près babord sous les majeures et auriques, le premier ris pris. Le temps s'embellissait et les grains perdaient leur

(1) Nom du chien que nous avions à bord.

force. Il passait des touffes de goëmon le long du bord, mais on ne voyait pas d'oiseaux, quoiqu'ils eussent paru en assez grand nombre les jours précédens.

A 3 heures et demie on eut connaissance de la côte d'Amérique à toute vue, dans le Nord-Est-demi-Est. Je portai dessus pour la reconnaître en forçant de voile.

A 6 heures le cap Omancy, extrémité sud des terres apparentes, restait à l'Est, l'autre au nord-est quart-nord, de hautes terres coupées pyramidales les plus remarquables au nord-est, distance 14 lieues. Toutes les terres étaient couvertes de neige.

Ce relèvement mettait le navire par 56 deg. 12 min. nord et 138 deg. 24 min. ouest, position qui donnait sur l'estime suivie depuis les Marquises une différence sud de 35 deg. ouest, 170 milles en 35 jours.

Le 5. — Après minuit, nous eûmes pour la première fois le spectacle magnifique des aurores boréales.

A 3 heures du matin la brise se leva du N.-E., et prit ensuite un peu de force au N.-N.-O. A 4 heures et demie on aperçut la terre

Avril 1818.

s'étendant de cet air de vent au N.-N.-E.: bientôt après elle se développa au N.-E. $\frac{1}{4}$ N. et N.-O. $\frac{1}{4}$ O., et on reconnut au nord le mont Saint-Hyacinthe, dont le sommet était couvert d'une neige épaisse.

Nos efforts pour nous élever à la faveur des variétés, furent en grande partie neutralisés par la faiblesse de la brise : malgré la proximité de la côte, on ne vit pas un seul oiseau et très-peu de goëmon.

A 8 heures nous nous trouvâmes à une lieue de la côte au pied du mont, le cap nous restant au nord 79 deg. ouest, et l'îlot Robin ou Lazaroff au nord 25 deg. Est du compas, à une demi-lieue. Pendant le reste de la matinée nous n'eûmes que des risées variables, mêlées de calme, qui nous retinrent pendant deux heures à un mille de l'île Lazaroff, malgré nos efforts pour nous en détacher à la faveur des variétés. A 10 heures on mit les embarcations dehors; en même temps le fanal de l'établissement fut à vue dans le nord-est quart-est. Après avoir doublé l'îlot, le calme reprit.

A midi on releva le cap Engano au sud 60 deg. ouest, le fanal au nord 55 deg. Est du com-

pas. Nous étions à un mille dans l'Est de l'îlot, et à la même distance au sud de la côte. La sonde donnait 22 brasses, roche et corail; nous avions trouvé le même fond, et pas moins de 18 brasses à l'ouest et au sud de Lazaroff. Dans ces parties il est bordé de rochers sur lesquels la mer brise avec force. On en voit aussi sur la côte, mais ni les uns ni les autres ne s'étendent au large. Le canal qui sépare l'îlot de la grande terre paraît sain et praticable, quoiqu'étroit.

Après quelques variétés mêlées de calme, la brise s'étant faite de l'O.-N.-O. joli frais, je fis route sous les trois corps de voiles pour entrer dans la baie de Sitka. Afin de ménager le vent en cas de variétés dans l'intérieur, je me décidai à passer entre le banc de brisans du cap White et le groupe de rochers dans l'Est, au lieu de donner dans la grande passe sous le vent de ces *dangers*. Je rangeai le banc au quart du chenal. En dedans on dirigea sur le fanal, sous la misaine et les huniers, on hissa le pavillon et on tira deux coups de canon pour appeler le pilote. Peu après nous vîmes l'établissement qui se découvre en doublant les îlots qui sont en avant.

Avril 1818.

A 3 heures nous étions à un mille du fanal, aucune embarcation ne paraissait. J'arrivai par la passe du sud-ouest (ou du milieu) que je jugeai plus facile que celle du nord, mais un moment après on aperçut sous le fanal un canot kodiaque qui se dirigeait sur nous, on mit aussitôt en travers babord au vent; l'embarcation ne tarda pas à nous joindre et mit à bord un pilote russe. Sous sa direction, nous tînmes le vent pour gagner le mouillage du nord; mais aussitôt après, voulant apparemment éviter la perte du temps, il témoigna le désir de conduire le navire à celui du sud, sur lequel je gouvernais avant qu'il ne vînt. A 3 heures trois quarts nous donnâmes dans la passe grand largue, babord amures.

A 4 heures nous mouillâmes sur la rade du sud de la Nouvelle-Archangel par 17 brasses fond de vase.

A notre arrivée à la Nouvelle-Archangel, chef-lieu des établissemens russes dans cette partie du monde, qui appartiennent à la compagnie russe dite d'Amérique, M. Heigmeister, capitaine-lieutenant de la marine impériale, venait d'en prendre le commandement. J'allai

Avril 1818.

le voir à bord du *Kutusoff*. La bienveillance qu'il m'avait precédemment témoignée à Lima et à San-Francisco ne s'était pas refroidie depuis qu'il était à même de la rendre efficace. Dès cette première entrevue, j'eus l'assurance de trouver, pour réparer le début fâcheux de l'expédition, tous les secours dont il pourrait disposer sans préjudicier aux intérêts dont il était dépositaire.

Nous conclûmes ensemble une convention pour faire la chasse aux loutres de compte à demi. Les principales stipulations étaient que la compagnie nous fournirait trente bateaux de peau (baidarka), chacun armé de deux chasseurs kodiaques, le tout sous la surveillance de deux agens; que les produits de la chasse seraient également partagés, et qu'une indemnité de 200 piastres serait payée pour chacun des chasseurs qui perdrait la vie dans une attaque de la part des Indiens.

Cet arrangement me parut d'autant plus avantageux, que l'expérience que j'avais acquise l'année précédente, ne me laissait que très-peu d'espoir de succès en faisant la traite des pelleteries avec les sauvages, au moyen de nos objets

Avril 1818.

d'échange mal assortis, et que l'accident pour lequel j'étais tenu à une indemnité, ne se rencontrait que rarement depuis plusieurs années. Nous fûmes aussi autorisés à déposer sans frais, dans les magasins de la compagnie, le sandal et les objets qui ne pouvaient pas être employés pendant l'expédition. La nature de ce service m'engagea à prendre une ancre de détroit et son câble.

Mon départ pour le port Saint-Paul de l'île de Kodiack où nous devions aller prendre les chasseurs, fut retardée par la visite qu'exigeait le cuivre, dont une grande partie était déjà détériorée. On échoua le navire, mais la rigueur de la saison suspendit souvent les travaux.

Le 21. — J'allai visiter un établissement indien dans une des petites îles au nord-ouest de la Nouvelle-Archangel, à cinq ou six milles. Je fis ce trajet dans une baidarque à trois places qui me fut fournie par ordre de M. de Heigmeister. Un des Kodiaques qui m'accompagnait avait été quelque temps prisonnier des Espagnols à San-Francisco, et parlait leur langue d'une manière assez intelligible. Il avait apporté

Avril 1818.

de ce séjour une certaine prédilection pour le pays et ses habitans, ce qui est assez naturel si l'on compare le climat âpre et la vie dure et laborieuse des Kodiaques dans leur île ou dans les autres établissemens russes, avec la température de la Californie et le bienheureux *far niente*, qui, du plus au moins, répand son influence sur tout ce qui tient aux Espagnols.

Nous entrâmes dans une anse presque entièrement fermée par une île sur laquelle est situé un village indien, composé d'une vingtaine de cases en bois. Le débarcadaire étant incommode, les Indiens, que la vue de la baidarque avait rassemblés au nombre d'environ cinquante, enlevèrent l'embarcation avant que je pusse en sortir, et me portèrent avec de grands cris jusque dans la case du chef, qui me reçut avec hospitalité, me fit porter des tranches de je ne sais quelle graisse que je goûtai et que, à mon grand étonnement, je trouvai mangeable. Il me servit ensuite deux espèces de pâtes de fruits, l'une d'un goût assez agréable et approchant de la groseille, l'autre, mêlée avec de la graisse d'un goût rance, exécrable. On me servit dans des assiettes de porcelaine, et on me donna un

Mai 1818.

couvert complet, tout cela assez propre. Après s'être concerté avec sa femme, le chef me présenta quatre petites peaux de martres blanches, quoiqu'il vît bien, d'après les faibles cadeaux que je lui avais fait, qu'il me restait très-peu à lui donner en retour. Il y avait dans la case environ une centaine d'Indiens, qui se conduisirent avec beaucoup de décence. Les femmes paraissent très-considérées par les naturels.

Le 1er *mai.* — La matinée fut belle, mais calme. On se disposa à appareiller avec la première brise. L'agent (Petrowsky) de la compagnie, chargé de surveiller la chasse, vint à bord avec le pilote, ainsi qu'un passager pour Kodiack.

A dix heures le gouverneur Heigmeister vint me faire sa visite d'adieu; il voulut bien recevoir un paquet pour la France, en se chargeant de l'acheminer par la goëlette qu'il allait expédier pour Ochotsk.

La fraîcheur se faisant sentir de l'ouest, dès qu'il eut pris congé on leva l'ancre à jet, on établit les auriques et les latines et on dirigea le navire à sortir par la passe du nord. La chaloupe du *Kutusoff* que M. Heigmeister avait

Mai 1818.

bien voulu envoyer pour cet effet, nous remorquant, à onze heures et demie, la brise prenant de la force, on mit les huniers orientés babord.

A deux heures, étant dégagé des îlots, on mit en travers sous les huniers; j'expédiai le pilote dans la chaloupe du *Kutusoff*, et on mit à bord les embarcations. A deux heures trois quarts je fis servir au plus près tribord sous les trois corps de voile, le cap au sud-ouest, la brise qui avait été fraîche mollissant. A trois heures un quart le capitaine Young, du brick de la compagnie *la Finlandia*, vint à bord porter quelques effets pour Kodiack. La brise de l'O. tomba tout-à-fait, et fut remplacée par des calmes et des variétés qui nous empêchèrent de gagner le large.

Le 2. — Les calmes durèrent la majeure partie de la journée, sans autre interruption que de faibles risées de l'O.-S.-O. A la faveur de ces variétés et des courans qui portèrent N.-O. depuis notre sortie, nous fîmes quelques progrès dans le Sud-Ouest (1).

(1) A midi, on relevait le cap Engano au Nord 13 deg. Est, les extrémités apparentes Nord 13 deg. Ouest, et Est 3 deg. Sud

Mai 1818.

Le temps était superbe, la mer était belle et seulement ondulée par une petite houle du S.-O. Les hautes terres de l'île du roi Georges, ou plutôt la chaîne de montagnes couronnées de neige qui la composent, présentaient un coup-d'œil imposant quoique monotone et sombre. On remarquait le mont Engano, dont la proximité faisait ressortir la masse; mais auprès du mont Beautemps, qui s'élevait dans le nord, toutes les autres montagnes paraissaient en quelque sorte s'abaisser.

A sept heures du soir la brise se fit de l'O., faible; on tint le vent tribord amures, sous les trois corps de voiles (1).

Cette petite brise tint de la partie de l'Ouest, pendant six jours, avec quelques intermittences de variétés de S.-E., encore plus faibles et mêlées de calme; le 9, elle passa de l'O.-S.-O. au S. et S.-E., d'où il venta bon frais. Le temps, qui jusque-là avait été assez beau, devint sombre et pluvieux. Nous rencontrâmes

du compas; lat. Nord 86 deg. 44 min., long. Ouest 138 deg. 28 min.

(1) A huit heures on releva, pour point de départ, le mont Saint-Hyacinthe au Nord 48 deg. Est. Latitude Nord 56 deg. 45 min., longitude Ouest, 138 deg. 36 min.

Mai 1818.

un gros arbre, un baleineau (fin-back), et un banc de gros marsouins noirs; on avait vu fréquemment des baleines et tous les jours des oiseaux de différentes espèces, entr'autres quelques albatros.

Le 10. — Je me faisais à 70 milles à l'Est du cap Tchiniat, le nombre des oiseaux avait beaucoup augmenté : on commençait à voir des algues. Mais la brise, qui avait déjà perdu de sa force au Sud, mollit encore en hâlant le N.-O. l'après-midi, et nous laissa presqu'en calme dans une grosse mer du S.-O.

A sept heures du soir il venta tout-à-coup grand frais du N.-O., avec beaucoup de pluie. Cette bourrasque survenue brusquement sans être annoncée par aucun indice, se modéra au bout de quelques heures en hâlant l'O., et à trois heures et demie du matin on put larguer les ris et faire de la voile. En même temps je rapportais à terre, que la force du vent et la brume m'avaient fait craindre de rallier pendant la nuit.

Le 11. — A sept heures on aperçut confusément les hautes terres de Kodiack, à grande distance dans le nord-ouest demi-nord.

Mai 1818.

La brise était faible, le temps assez beau ; le navire faisait son sillage au travers des algues, mais les oiseaux étaient en petit nombre.

A midi quelques sommités paraissaient dans l'Ouest quart-Nord-Ouest, et Nord-Ouest quart-Ouest, mais pas assez distinctement pour pouvoir se reconnaître. Nous étions par latitude Nord 57 deg. 36 min. et longitude Ouest, 153 deg. 4 min.

Après midi, la brise tomba et nous laissa en calme avec un temps très-beau quoiqu'un peu brumeux. A onze heures, la fraîcheur s'étant fait sentir du N.-E., on orienta grand largue les bonettes à tribord, le cap à l'Ouest-Sud-Ouest.

A sept heures on vit la terre de l'avant.

A midi le cap Tchiniat restait à l'Ouest-Nord-Ouest, l'îlot Ougak au Sud 60 deg. Ouest, l'extrémité Nord de la grande île au Nord 13 deg. Est (1).

Je portai au vent de la baie de Tchiniat, au fond de laquelle est le port Saint-Paul, avec joli frais de N.-N.-E. En ralliant l'île Poustoy

(1) La différence en dix jours, depuis Sitka, était : Sud 12 milles, Est 88 min. ; elle avait été Ouest le premier jour.

Mai 1818.

qui ferme la baie dans le Nord, j'arrivai en dépendant, ayant le pavillon français à la corne et celui de Russie au mât de misaine. A quatre heures je donnai dans la passe du Sud entre le rocher qui est au milieu de l'entrée et la pointe Sud de Poustoy, que nous rangeâmes à un quart de lieue. L'agent de la compagnie, qui avait fait plusieurs voyages à Kodiack, servait de pilote. Nous passâmes ensuite à un mille et demi, sous le vent de la pierre, devant la pointe Sud du Lesnoy. Aussitôt après, nous tînmes le vent et nous louvoyâmes dans le canal entre cette dernière île et celle de Kamenoy, située au Nord-Est du port. Nous prolongeâmes les bordées sur celle-ci, excepté à sa partie Nord qui est cernée de rochers détachés. La côte opposée de Lesnoy en étant aussi bordée, le chenal praticable a moins d'un mille de large dans cette partie.

A la pointe Nord il vint une grande baidarque (chaloupe en peau) avec un pilote dont nous n'avions plus besoin, les *dangers* étant doublés. Nous arrivâmes en rangeant d'abord la côte de Kodiack, et en donnant dans le canal étroit entre cette côte et Pradsnik qui forme le port; nous prolongeâmes cette dernière

Mai 1818.

à un demi-mille, jusqu'au mouillage ordinaire, où nous laissâmes tomber l'ancre de babord à cinq heures, par huit brasses gravier. Le grand canot fut mis à l'eau et porta un grelin à terre sur une ancre enterrée sur la côte dans le Nord-Ouest.

Le 13. — On fit un salut de sept coups de canon, qui fut rendu à nombre égal. Je descendis pour voir le chef de l'établissement, gouverneur de l'île, nommé Patarotch, qualifié de super-intendant. Il me fit un accueil plein de bienveillance, me félicita de mon arrivée, par l'intermédiaire d'un Américain qui parlait le russe, me fit part des ordres qu'il avait reçus en notre faveur, et se montra disposé à faire en son particulier tout ce qui dépendrait de lui pour la prompte expédition des baidarques, et pour toute autre chose qui pourrait m'être agréable. Les baidarques étaient prêtes en exécution des ordres antérieurs du gouverneur-général; il ne restait plus qu'à les réunir, ce qui devait être l'affaire de peu de jours. Les deux jours suivans on déchargea les objets embarqués à Sitka pour cet établissement.

J'usai des offres de M. Patarotch pour ré-

Mai 1818.

parer le guindeau originairement mal construit et qui était délabré. On le mit à terre près de la forge où le forgeron put travailler à faire des cercles, tandis que le charpentier changeait les flasques.

On envoya aussi du blé au moulin de l'établissement pour le réduire en farine. On s'aperçut, en visitant les futailles qui le contenaient, qu'une partie était gâtée, ayant été mouillée d'eau de la cale lors de l'échouage à Sitka; le tout fut mis à terre pour faire l'extraction du mauvais et sécher le reste. La plus importante de nos opérations fut l'extirpation des rats, qui avaient pullulé d'une manière étonnante depuis notre départ du Pérou, et dont les dégâts et l'audace allaient toujours en croissant. Ayant obtenu du super-intendant l'usage d'un magasin, on y déposa la poudre et tous les objets qui craignaient les injures du temps; le reste fut déposé sur des radeaux le long du bord. L'intérieur étant suffisamment dégagé, et les mesures prises pour prévenir les accidens du feu, le 19, on alluma, dans cinq endroits différens, autant de réchauds chargés de charbon de bois, on mit en même temps dans chacun une

Mai 1818.

livre de soufre, et on condamna toutes les ouvertures ; par ce moyen, tous ces animaux furent étouffés ; il n'en parut jamais depuis sur *le Bordelais*. On courut la grande bordée comme à la mer pour parer à tout accident : le quart qui n'était pas de service coucha à terre dans des logemens que le surintendant nous prêta. Dans la nuit il venta grand frais à l'O. Le flot qui venait de cette partie étant aussi très-violent, l'ancre chassa à l'appel du grelin.

Le 20. — Au matin, on porta sur l'île Pradsnik un grelin dont on laissa 90 brasses dehors. On ouvrit les panneaux, on parfuma la cale pour purifier l'air, après quoi on travailla à rembarquer le sandal, etc.

Le 22. — M. Foucault fut avec une corvée pour relever un sloop de la compagnie amarré dans le port, qui avait chaviré en touchant à mer basse dans la nuit.

Le 23. — Il arriva par la passe du Nord-Est vingt-cinq baidarques faisant partie de l'expédition.

Le 24. — Il venta bon frais de l'E. avec force pluie ; la brise augmenta considérablement dans la nuit en hâlant le N.-E. ; l'ancre chassa

à l'appel du câble amarré sur Pradsnik ; nous nous trouvâmes le derrière à demi-longueur de navire de la côte de Kodiack. Nous ne nous tirâmes de cette position désagréable qu'avec beaucoup de peine, à cause de la violence du vent. Enfin, après six heures de travail, le navire se trouva sur trois amarres par huit brasses à $\frac{1}{2}$ encâblure de la côte, à mer basse. La nuit, nous mouillâmes l'ancre de veille, à cause de la violence de la tempête plus forte que jamais. Elle se modéra vers le matin en hâlant le Nord.

Les 25-28. — On prit à bord 8 tonneaux de lest en pierre, et l'on acheva d'embarquer les objets qui avaient été déposés à terre. On reçut aussi des poissons secs, de l'huile de baleine et du tabac pour les Kodiaques ainsi que des caisses pour serrer les peaux. Les charpentiers travaillèrent à établir un faux pont dans la grande cale; on disposa tout pour recevoir les baidarques dès qu'elles seraient assez sèches pour être embarquées, ce que le temps pluvieux n'avait pas encore permis.

Le 29. — On commença à embarquer les baidarques, qu'on fut obligé de faire passer

Mai 1818.

par une fenêtre de poupe. Les vingt-deux qui purent entrer dans l'entrepont avec beaucoup de peine furent ainsi placées : deux sous le faux pont du grand panneau, quatorze dans l'entrepont tribord et babord, trois en travers sur l'avant et trois autres entre barreaux. On travailla en même temps à faire une cambuse dans le carré, l'ancienne ayant été démolie pour faire place aux baidarques.

Le 30. — La plupart des Kodiaques de l'expédition portèrent à bord leurs lances, dards et autres appâraux de chasse, qu'on plaça entre barreaux. Je prescrivis à l'équipage assemblé la conduite qu'il devait observer envers ces gens paisibles, mais d'un caractère susceptible. Je défendis toute relation autre que celles nécessitées par le service, et tout achat d'effets, d'armes, etc., sous quelque prétexte que ce fût. On reçut un périer, dix fusils, etc., pour l'expédition. On acheva les dispositions d'appareillage.

Le 31. — On leva l'ancre de bonne heure; le navire resta sur ses amarres de terre; on tira un coup de canon pour faire rallier les Kodiaques. Les cinq malades que nous avions encore,

Juin 1818.

et qui avaient été logés à terre, revinrent à bord. L'incertitude du vent variable de l'O. au N. et inégal, ne permit pas d'appareiller.

Le 1er *juin.* — A onze heures trois quarts nous appareillâmes du port Saint-Paul avec joli frais de S.-S.-E, et dirigeâmes à sortir par le nord-est, passant entre la grande île à babord, et Lesnov et Poustoy à tribord. A midi et un quart, croyant avoir doublé tous les *dangers*, le pilote nous quitta ainsi que M. Patarotch, que je chargeai d'un paquet pour le gouverneur, et je dirigeai à l'est-quart nord-est, sous trois corps de voile, avec bon frais du S.

A midi trois quarts, on eut connaissance d'un brisant à petite distance, par le bossoir de tribord; je fis arriver au nord-nord-est, et nous doublâmes à trois encâblures sous le vent. On vit à plusieurs reprises la mer briser avec force sur ce *danger*, qui ne découvrit pas, la marée étant haute. Il a au plus une demi-encâblure de développement. De son travers on releva au compas le cap Tchiniat au sud-sud-est, la pointe nord-est de Poustoy au sud-sud-ouest,

Juin 1818.

distance quatre à cinq milles. On m'avait parlé de ce rocher, que le pilote croyait avoir doublé.

On loffa en dépendant à l'E. $\frac{1}{4}$ N.-E. à une heure, et peu après à l'E. A trois heures il fallut serrer les perroquets.

A cinq heures, la terre paraissait encore du sud-ouest à l'ouest-quart-sud-ouest, mais on ne distinguait aucune pointe. Je pris pour point de départ le relèvement fait à une heure. Latitude nord 57 deg. 51 min., longitude ouest 154 deg. 17 min. Je dirigeai sur la partie nord-ouest de l'île du Prince de Galles, dont le cap Addington restait alors à l'est 40 deg. sud, distance 225 lieues.

Le défaut de connaissance de la langue russe et de celle des indigènes ne me permit de recueillir que peu de renseignemens sur Kodiack. La population y est considérablement diminuée depuis sa soumission aux Russes : elle n'est maintenant que de douze à quinze mille âmes. Je m'assurai par moi-même que les bourgades sont très-clairsemées, et que les îles, en avant du port, jadis occupées par une population nombreuse, ne comptent aujourd'hui que trois petits villages. Cette diminution est surtout attri-

Juin 1818.

buée aux ravages de la petite-vérole. Ce fléau avait été probablement arrêté depuis quelque temps par la vaccine, car je ne vis que très-peu d'individus qui en portassent les marques.

La compagnie emploie, tant dans son administration civile et commerciale que dans ses ateliers, environ trente Russes, et un nombre à peu près double de créoles nés de femmes du pays.

L'île produit spontanément une grande quantité de baies dont les naturels font une consommation considérable, particulièrement dans la belle saison. Quoique le terrain soit marécageux en beaucoup d'endroits, on cultive avec succès la plupart de nos légumes; mais les tentatives qu'on a faites pour naturaliser nos céréales ont été infructueuses. Les soins qu'on a donnés à l'éducation des bestiaux ont été plus heureux. La compagnie possède des troupeaux considérables de bœufs et de moutons, dont la chair est excellente. Les côtes sont très-poissonneuses. Nous trouvâmes la morue en si grande abondance dans le port Saint-Paul, qu'avec un seul hameçon on en prit une centaine dans une heure. Nous en salâmes une bar-

Juin 1818.

rique, qui, malgré ce que sa préparation avait sans doute de défectueux, se trouva en bon état après plusieurs mois. Les naturels trouvent des ressources encore plus précieuses dans la baleine et surtout dans le lion de mer; ils se nourrissent de sa chair, couvrent leurs embarcations de sa peau, et font de ses boyaux et de son gosier des vêtemens et des chaussures imperméables. Presque toutes les espèces de phoques fréquentent ces côtes, et il arrive quelquefois que les loutres s'y montrent impunément, tandis que les chasseurs, ne comptant pas sur leur retour dans les parages dont des siècles de persécution les ont éloignées, ont été les chercher sur les rives du continent.

Le bois est rare à Kodiack. La pénurie du chauffage a motivé l'abandon du vieux port, situé dans la partie sud-ouest de l'île, où était l'établissement principal, qui fut transféré, il y a environ quinze ans, au port Saint-Paul. Aujourd'hui les environs de celui-ci sont entièrement déboisés, excepté dans le nord-est; mais les petites îles Poustoy et Lesmoy suppléent à cet épuisement.

La compagnie russe d'Amérique exerce le

monopole le plus absolu à Kodiack, ainsi que dans toutes les possessions de la Russie dans cette partie du monde. Les mesures qu'elle a adoptées pour l'assurer, jointes à la soumission et au caractère des naturels, opposent de si grands obstacles à la contrebande, et ne lui laissent espérer que de si faibles résultats, qu'il n'est pas probable qu'on pense à la tenter. Sous un régime moins exclusif, les armes à feu, la poudre, et autres munitions, les gros tissus de laine et de coton, avec les instrumens les plus communs de charpentage, seraient d'une défaite avantageuse. On obtiendrait en échange des peaux de loutre et autres fourrures précieuses, dont les Kodiaques, s'ils étaient libres, préféreraient traiter avec les étrangers, comme font les Indiens de la côte Nord-Ouest, plutôt que de les livrer aux Russes au taux actuel fixé par la compagnie. Il est à remarquer qu'on ne permet pas aux Kodiaques d'avoir des armes à feu en leur possession, quoiqu'on leur en prête et qu'on leur en montre l'usage pour les mettre à même de se défendre contre les Indiens continentaux.

Le port Saint-Paul est situé par 57 deg. 47

Juin 1818.

min. nord et 134 deg. 38 min. ouest. La mer marne de onze pieds : l'établissement est de onze heures trois quarts. Le flot porte au nord-Est et le jusan au sud-ouest. Le port près duquel se trouve l'établissement est formé par le canal étroit entre la grande île et celle de Pradsnik ; il a environ un quart de lieue de long, dans la direction nord-est et sud-ouest. Le meilleur mouillage est dans le récran que fait la côte de Kodiack, dans cette dernière partie, à la distance d'une à trois encâblures de la pointe. Il est prudent de s'amarrer sur les ancres que l'on a disposées à cet effet sur les deux côtés, le fond, généralement de gravier, n'ayant pas assez de tenue pour résister à l'effort des ancres, lors des vents de N.-E., qui sont très-violens.

On ne pratique pas la passe du sud-ouest, qui est très-étroite et hérissée de *dangers* ; on entre et on sort par celle du nord-est, soit en suivant dans cette direction le canal qui sépare de Kodiack les îles Poustoy et Lesmoy, soit en prenant la passe du sud entre Lesmoy dans l'Est et Komanoy et Pradsnik dans l'ouest. Si l'on n'a pas de pilote, il faut user de

Juin 1818.

beaucoup de précautions en fréquentant ce canal, à cause des bancs qui bordent les îles. Il n'y a au dehors que deux rochers apparens et accores dans le Sud de ces îles. Dans la passe du Nord-Est, il faut se défier d'un rocher à fleur d'eau, situé à environ une lieue et demie dans le Nord-Nord-Est du compas de la pointe Nord-Est de l'île Poustoy.

On m'a assuré que les courans portent au Sud-Ouest sur toute la côte Sud-Est de l'île. Leur vitesse va jusqu'à trois nœuds et demi entre les îles en avant du port : au reste, on me raconta des choses merveilleuses sur ces courans, qui, au dire des narrateurs, portent à Kodiack des arbres, des bris et autres corps flottans du continent. Il paraît certain que la mer jette souvent sur ces côtes, ou sur les îles situées dans le Sud-Ouest des débris de navires japonais. Il y a peu de temps qu'on trouva sur une d'elles un gouvernail que la forme et la qualité du bois annonçaient être d'origine japonaise. Nous trouvâmes nous-mêmes à quarante-cinq lieues de Kodiack un gros arbre qui ne pouvait venir que de la côte nord-ouest.

See Wash. Hist. Cly, vol 23, p. 283.
Kotzebue Voyages (1821) p. 108.

Juin 1818.

On peut assurer comme un fait incontestable qu'en 1815 le brick anglais *le Forester*, commandé par le capitaine Pigot, rencontra à trois cents lieues dans l'Ouest de la Californie un bâtiment japonais qui était en mer depuis treize mois, ayant été poussé au large par une série de coups de vent. De dix-sept hommes qui composaient originairement l'équipage, il n'en restait que trois. Le capitaine Pigot porta ces malheureux à Kodiak, d'où on les fit passer dans leur pays par un bâtiment de la compagnie. Cet acte d'humanité n'eut pas de résultats pour les communications qu'on espérait ouvrir avec le Japon. Le capitaine Pigot me fit l'éloge du capitaine japonais, qui ne laissait échapper aucune occasion de témoigner sa reconnaissance d'une manière qui annonçait autant de sensibilité que d'élévation.

CHAPITRE IX.

Départ du port Saint-Paul. — Relâche à l'île du Prince de Galles. — Chasse aux loutres. — Les Kodiaques sont attaqués par les sauvages. — Dangers que court le capitaine du *Bordelais*. — Les pertes faites par suite de l'attaque des Indiens obligent le capitaine à retourner à la Nouvelle-Archangel.

Le 3 juin. — La brise du S. avec laquelle nous étions sortis du port Saint-Paul hâla jusqu'à l'E.-N.-E., le lendemain en molissant. Après avoir donné de nouveau, mais faiblement de la partie du S., elle passa au S.-O. dans la soirée, et fraîchit dans peu de temps de manière à réduire la voilure à la misaine et deux huniers arisés, quoique l'on courût vent arrière à cause de la mer qui était énorme; pendant cette courte bourrasque la force du vent égala au moins tout ce que nous avions éprouvé antérieurement. Jusqu'à ce que la nouvelle houle du vent régnant eut pris le dessus, son conflit avec celle du S. produisait une mer croisée extrêmement dure.

Juin 1818.

Le 4. — A deux heures du matin le vent se modéra, le temps, qui avait été pris de partout et très-animé, devint moins menaçant. On put hisser le grand hunier et mettre les bonnettes basses. Dans la nuit on établit les deux bonnettes de hune derrière et le grand perroquet. Le baromètre n'avait subi qu'une altération très-légère.

Depuis ce jour-là, les vents dépendirent toujours de l'O. en variant de six quarts de chaque côté. A l'exception de ce petit échantillon des coups de vent de ces parages, la traversée ne fut marquée par aucun événement.

Nous ne vîmes pas de poissons, mais quelques oiseaux seulement à quatre-vingts lieues de la côte Nord-Ouest; de ce nombre fut un albatros : quelques branches de goëmon se trouvèrent aussi dans ces mêmes parages.

Le 7. — On ne put pas avoir la latitude : je me faisais à midi à vingt lieues dans l'Ouest demi-Sud du cap Addington, sur l'île du Prince de Galles.

A sept heures un quart on eut connaissance de terre à toute vue dans le Nord-Est demi-

Juin 1819.

Nord. Je tins le vent babord avec petit frais d'O.-N.-O. pour la reconnaître : le temps était d'une pureté remarquable. A dix heures on releva la petite pointe Est de l'île de la Coronation au Nord 40 deg. Est, le plus Est des îles Croyères (1) au nord. De minuit à une heure et demie je courus le bord du large. A cette dernière heure, je repris les amures à babord sous les trois corps de voile. Peu après, on aperçut une grosse terre de l'avant et des îlots au vent (2).

Me trouvant à la limite Nord du terrain désigné pour la chasse, je m'occupai de la recherche d'un mouillage propre à servir de station. Je manœuvrai pour passer dans le Sud-Ouest de deux îlots très-remarquables, malgré leur petitesse, par leur position détachée (dans l'ouest) du labyrinthe de brisans, de rochers et d'îlots qui borde le fond du golfe com-

(1) Iles ainsi nommées par La Pérouse. Vancouver les appelle Hazy Islands (îles brumeuses.)

(2) A quatre heures on releva les îlots au Nord 20 deg. Ouest; l'île de la Coronation du Nord 16 deg. O. à 40 deg. Est; le sommet le plus élevé de l'île Warren au Nord 60 deg. Est du compas.

Juin 1818.

pris entre le cap Addington et les îles Croyères.

Le 8. — Nous n'eûmes aucun indice des cinq rochers que Vancouver place dans le Sud de la pointe de l'île Warren, quoique nous nous soyons trouvés à une lieue de la position que les cartes leur assignent. Je suis bien loin de mettre mes remarques en opposition avec celles d'un marin géographe aussi recommandable par son exactitude; il est possible que la vue de ces rochers nous ait été cachée, malgré le temps clair qui régnait alors. A deux heures, je laissai à un demi-mille dans l'Est les deux îlots, extrémité nord-ouest de cet archipel dangereux dont ils sont une bonne remarque, et que j'appellerai les Balises, et je dirigeai au Sud-Est quart-Est sur un îlot près de la côte Sud du golfe séparé du groupe. En rangeant la pointe Est de cette île isolée, nous fûmes reconnus par trois canots indiens qui nous observèrent, hors de portée de fusil, avec toutes les marques d'une méfiance bien plus caractérisée que celle des Indiens du Sud. Enfin, une de ces embarcations accosta, et un Indien qui parlait quelques mots d'anglais monta à bord. Il était de Kaïgarny, lieu très-fréquenté par les Améri-

Juin 1818.

cains ; il m'apprit que le brick *le Brutus*, capitaine Nye, était à Haniga, à quelques lieues dans le Nord, et s'offrit à m'y conduire. Je préférai un mouillage qu'il m'indiquait dans une anse sur la partie Nord-Ouest de l'île du Prince de Galles. Après l'avoir fait reconnaître nous y mouillâmes à six heures et demie par vingt brasses, fond de vase. On prit, pour la nuit, les mesures de sûreté usitées dans la partie Sud de la côte : un officier et trois hommes de quart, la batterie chargée à mitraille, les filets d'abordage hissés, etc.

Aussitôt que le navire fut amarré, je m'abouchai, par l'intermédiaire de Petrowsky, qui parlait un peu anglais, avec les chefs de l'expédition. Il fut convenu qu'ils iraient dès le lendemain en reconnaissance. Les Indiens nous avaient quittés, et avaient été, selon leur coutume, bivouaquer dans les bois au bord de la mer ; j'avais permis à celui de Kaïgarny de coucher à bord, espérant en tirer parti. Il avait témoigné beaucoup de curiosité de savoir qui nous étions, car notre pavillon lui était inconnu, et la vue des Kodiaques et de leurs embarcations lui donnant lieu de nous

Juin 1818.

prendre pour des Russes ; nous eûmes de la peine à le désabuser et à nous faire reconnaître pour Français, nom qu'il ne connaissait que par nos fusils que les Américains avaient apportés, et dont ils appréciaient la supériorité.

Le 9. — Le grand canot fut expédié sous les ordres de M. Foucault avec huit baidarques, montées par les chefs de l'expédition, tant russes que kodiaques, qui furent reconnaître la grande entrée dans l'Est du mouillage. M. Foucault parcourut plusieurs lieues de côte sans voir aucun indice de population. Il reconnut des baies spacieuses et un bras de mer qui se prolonge à perte de vue dans le Sud. Quoique le temps fût beau, la force de la brise du N. rendit les circonstances peu favorables, la loutre se montrant peu au large quand la mer est agitée. On n'en vit que deux ; mais, malgré ce petit nombre, les Kodiaques jugèrent, d'après l'aspect des localités, que ces animaux devaient fréquenter cette partie de la côte et qu'elle méritait d'être exploitée.

Le 10. — Les vingt-neuf baidarques, chacune armée d'une paire de pistolets et de deux poignards, partirent pour commencer la

Juin 1818.

chasse. Je les escortai dans le grand canot. Nous dirigeâmes sur la partie Nord de l'entrée de Kowalt. Les baidarques, gagnant le canot quoiqu'il fût favorisé par une jolie brise de N.-O., et qu'elles n'eussent que leurs pagayes, m'attendirent à l'entrée d'un canal courant Nord-Est, formé dans le Nord-Ouest, par la grande terre; au Sud-Est, par une chaîne d'îlots. Cette partie, que je parcourus sur un développement de sept à huit milles, offre plusieurs bons mouillages, entr'autres un port de plus d'une lieue de profondeur dans le Sud-Sud-Ouest, sur un quart de large. Il y a beaucoup d'eau dans le canal, généralement quarante brasses, et rarement moins de dix, excepté dans les anses ou dans les endroits resserrés. Rien ne pouvant faire soupçonner la proximité des naturels, les Kodiaques s'étaient dispersés dans les canaux tortueux d'un groupe d'îlots. Les ayant fait rallier à un signal convenu, je fis route pour remonter le canal, en louvoyant sous la bande Nord-Ouest. Je reconnus l'entrée d'un bras qui court dans cette direction, et dont les côtes, ainsi que celles du canal, sont d'une hauteur prodigieuse et formées d'un roc gris-noir.

Juin 1818.

On voit, à mi-canal, un rocher très-remarquable. C'est le seul danger dont j'ai eu connaissance en traversant deux fois l'entrée, qui dans cette partie n'a pas moins de quatre lieues de large du Nord au Sud. En revenant, les baidarques avaient fouillé entre les îlots au Sud du grand canal. Contrariés par le clapotis, elles ne trouvèrent qu'une seule loutre: ce fut tout le produit de leurs recherches.

Le 10. — Quatre pirogues des naturels étaient venues à bord, on n'avait pu en obtenir que du poisson, deux peaux de castor, et quelques queues de loutres. L'Indien de Kaïgarny, ayant été surpris à la fenêtre de la grande chambre s'abouchant avec ses compatriotes, fut chassé et sortit du bord avec la colère et le ressentiment peints sur sa physionomie farouche.

Au retour des chasseurs, l'agent de la compagnie me sollicita pour les faire bivouaquer à terre auprès de leurs embarcations, qui, d'après la nature des matériaux employés dans leur construction, ne peuvent rester long-temps à l'eau sans se détériorer, et qu'il aurait fallu embarquer pour les sécher. Ces considérations,

Juin 1818.

jointes à la confiance que je croyais pouvoir mettre dans un homme revêtu de celle de ses supérieurs, et à qui six ans de séjour devaient avoir appris à connaître le pays et le génie de ses habitans, me déterminèrent à consentir à sa demande. Dès-lors les Kodiaques passèrent la nuit à terre sous la protection d'une garde commandée par un officier du bord. Ils y restaient aussi le jour, lorsque le temps n'était pas favorable à la chasse, circonstance qui se répétait souvent. Les loutres ne se montraient d'ailleurs qu'en petit nombre (1) : nos chasseurs

(1) « La loutre est un animal vorace, plus avide de poisson » que de chair, qui ne quitte guère les bords des rivières, des » lacs et de la mer, et qui dépeuple quelquefois les étangs; elle » a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le » castor, la loutre ayant des membranes à tous les pieds : elle » nage presqu'aussi vite qu'elle marche; souvent elle nage entre » deux eaux, et y demeure assez long-temps; elle vient ensuite » à la surface afin de respirer. A parler exactement, elle n'est » point animal amphybie; elle n'est pas conformée pour demeu- » rer dans l'eau, et elle a besoin de respirer à peu près comme » tous les autres animaux terrestres : si même il arrive qu'elle » s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la » trouve noyée; et l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en » couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme » la fouine, mais plus grosses et plus fortes relativement au » volume de son corps. Faute de poissons, d'écrevisses, de gre- » nouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les » jeunes rameaux, et mange l'écorce des arbres aquatiques; elle

Juin 1818.

n'avaient obtenu que vingt-une peaux le 17. Dans ce laps de temps, les échanges nous en avaient procuré dix des naturels. Nous n'avions trouvé à notre arrivée que cinq ou six de ces sauvages, toujours errans dans la belle saison. Il en était ensuite venu trente environ de tout âge et de tout sexe, et en dernier lieu leur nombre s'était diminué et avait subi diverses variations (1).

» mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps; elle ne craint » pas plus le froid que l'humidité; elle devient en chaleur en » hiver et met bas au mois de mai; les portées sont de trois ou » quatre.

» Les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles : la tête » mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits et cou- » verts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure » ignoble, informe; un cri qui paraît machinal, et qu'elles répètent » à tout moment, semblerait annoncer un animal stupide : » cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge.

» Les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes, » elles se gîtent dans le premier trou qui se présente, sous les » racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, » et même dans les piles de bois à flotter : elles y font aussi leurs » petits.

» Le poil de la loutre ne mue guère; sa peau d'hiver est ce- » pendant plus brune et se vend plus cher que celle d'été : elle » fait une très-bonne fourrure, qui est particulièrement recher- » chée en Chine, malgré la chaleur du climat. La loutre de terre » a généralement le poil plus clair que celle de mer. » (BUFFON.)

(1) En accompagnant les Kodiaques dans leur chasse, je passai

Juin 1818.

Le 17.—Le matin, il vint plus d'Indiens que les jours précédens avec une quantité assez considérable de pelleteries. Ils se retirèrent à leur ordinaire à midi, pour prendre leur repas, en promettant de revenir pour traiter le reste des fourrures dont ils n'avaient pas encore disposé; il n'en parut cependant aucun dans la soirée.

Le 18. — Il ne se montra qu'une seule pirogue qui fut mettre à terre au fond de l'anse sans s'arrêter à bord. Cette disparition subite des naturels, après la promesse qu'ils m'avaient faite la veille, m'inspirant des soupçons, je résolus de faire rentrer les Kodiaques

entre l'île isolée et la grande terre; je trouvai ce canal parfaitement sain. Je reconnus la partie Ouest et Nord-Ouest de l'île cernée de rochers noirâtres, au-dedans desquels, après avoir traversé un canal tortueux où le canot passait à peine, je trouvai une petite anse qui offrait des commodités pour les baidarques et les chasseurs, notamment un ruisseau. Je visitai aussi la côte Nord-Est de l'île; je reconnus dans le Nord-Nord-Ouest une crique plus commode que la première, dont elle n'est qu'à quelques encâblures. Une petite plage de sable, couverte par le rocher, sans en être obstruée, offre un débarcadaire facile, où l'on trouve aussi de l'eau; mais deux remparts de roche réduisent le terrain libre à un espace à peine suffisant pour recevoir trente baidarques. La partie Est, moins hérissée, n'a pas de débarcadaire.

Juin 1818.

qui étaient à leur bivouac, le temps ne leur ayant pas permis de sortir; mais ne pensant pas qu'il y eût rien à craindre des Indiens pendant le jour, le camp étant à portée de fusil du navire, je remis au soir l'exécution de ce projet. En attendant je descendis pour visiter les environs du camp, où je faisais ordinairement une tournée vers cinq heures. Je comptais aussi veiller l'heure de la haute-mer, la lune étant à son plein. Je renvoyai de suite la petite baleinière : quelques Kodiaques profitèrent de cette occasion pour retourner à bord. Remarquant que la marée était déjà très-haute, je remis, jusqu'à l'heure de la pleine mer, la tournée que je me proposais de faire autour du camp, et je me promenai vers le fond de l'anse le long de la grève, en veillant la marée. Après avoir fait deux ou trois cents pas, je me croisai avec un Indien, qui s'arrêta un instant, en se détournant un peu pour me faire place, et me dit en souriant quelques mots que je ne compris pas et auxquels je ne pus répondre que d'un signe de tête. Un bâton était sa seule arme apparente. Quelques minutes après, mon attention fut réveillée par un coup de feu parti du côté du

camp, et que je crus d'abord avoir été tiré par les Kodiaques, qui le matin s'étaient exercés au pistolet; mais ce premier coup fut aussitôt suivi d'une décharge, après laquelle le feu, quoique moins nourri, fut entretenu avec vivacité. Jugeant alors que ce ne pouvait être qu'une attaque des Indiens, mon premier mouvement fut de tourner vers le camp; mais voyant les Kodiaques fuir sans résistance, et dans une déroute complète, je pensai que ma présence ne pouvait être d'aucune utilité, et qu'il ne me restait qu'à pourvoir à ma sûreté personnelle, que la rencontre que je venais de faire, devait rendre plus précaire. J'appelai l'embarcation qui m'avait porté à terre, et qui n'était pas encore arrivée à bord, mais dans ce désordre je ne fus pas entendu. Après avoir agité un mouchoir pour me faire remarquer du navire, car il était dangereux, en criant, de faire savoir aux sauvages où je me trouvais. Je me déshabillai le long du fourré qui borde la grève. Quelques instans après, ayant encore agité mon mouchoir, je me jetai à la nage avec ma montre entre les dents, au bruit confus de plusieurs voix qui approchaient.

Juin 1818.

Cependant le navire, qu'une risée tenait évité l'arrière à terre au moment de l'attaque, était venu en travers, tirait sur les Indiens et avait expédié le grand canot, qui s'étant d'abord dirigé sur le camp, tourna vers moi après m'avoir aperçu, et me joignit encore près de terre. Il fut bientôt accueilli d'un feu très-vif, auquel il riposta de ses espingoles et de ses fusils. Je fis en accostant un effort inutile pour monter dans le canot, dont je m'aperçus que plusieurs hommes étaient blessés. Ne voulant pas retenir l'embarcation sous le feu que les Indiens, accourus en grand nombre, faisaient sur elle à l'abri des buissons que je venais de quitter, et ne voyant d'ailleurs dans cette partie aucun Kodiaque à secourir, j'ordonnai à M. Partarieux, qui la commandait, de porter au large sans perdre de temps à me prendre. Je me tins le long du canot qui s'éloigna de la côte en tirant vers le camp. Il leva rame une seconde fois et me prit à bord, où je trouvai quatre hommes blessés sur 7 qui composaient l'équipage. Deux ne l'étaient que légèrement; mais la plupart des munitions étaient consommées, et l'embarcation était encombrée de

Juin 1818.

futailles. Dans ces circonstances, je ne crus pas devoir la ramener au feu, et je fis nager vers le navire, où j'arrivai à une heure et demie. Il tirait toujours sur les endroits d'où partait le feu des naturels, qui se tenaient constamment à couvert dans le bois, à la faveur duquel ils s'étaient approchés à portée de pistolet, sans être aperçus, et avaient attaqué à l'improviste les Kodiaques plongés dans la plus parfaite sécurité. Les deux baleinières s'étant trouvées prêtes un moment après mon arrivée à bord, je les expédiai sous les ordres de M. Foucault, pour recueillir ceux de ces malheureux qui avaient pu se soustraire à la fureur de la première attaque, soit en se jetant dans leurs embarcations, soit en se cachant dans les cavités des rochers qui bordaient la grève. M. Briole retira de divers baidarques, qui avaient rempli étant percées de balles, sept hommes dont quatre blessés et un mort. La grande baleinière ayant été prendre un Kodiaque qu'on voyait entre les rochers au Nord du camp, en sauva sept autres sortis successivement du même trou où, dans [illegible] autres circonstances, trois hommes auraient e[illegible] de la peine à se tenir. Nos

Juin 1818.

embarcations allèrent prendre les fugitifs à terre même, ou à très-petite distance, et pour ainsi dire sous les fusils des Indiens. Quoique soutenues par le feu du navire, je considère comme un effet de la Providence qu'elles n'aient pas éprouvé de pertes. Ce succès, au milieu des désastres de cette journée, fut dû au dévouement et au sang-froid que les officiers mirent à remplir un devoir aussi sacré que dangereux, et à la conduite de quelques braves gens qui les accompagnaient volontairement.

A trois heures, le grand canot sous M. Foucault et une baleinière sous M. Partarieux, prolongèrent la côte à petite distance jusqu'à une anse de sable à l'Ouest de l'entrée, afin de recueillir les Kodiaques qui pouvaient s'être sauvés de ce côté; mais ils revinrent à quatre heures sans avoir rien vu.

Cependant les Indiens tiraient par intervalle sur le navire, qui aussitôt envoyait des coups de canon sur la partie du fourré d'où partait leur feu. Il en venait isolément autour des baidarques pour piller, et ils se retiraient au premier coup de fusil. Leur présence était très-peu inquiétante, mais la certitude qu'ils étaient

Juin 1818.

embusqués dans une position où tout leur était favorable, ne nous permettait pas de descendre à terre pour enlever les baidarques et ensevelir les morts. Quant aux blessés, outre la cruauté ordinaire à ces sauvages, la vue du terrain ne nous prouvait que trop qu'il n'en existait plus en vie.

Avant la nuit on dégagea le pont de tout ce qui pouvait gêner le service des pièces, on remplit les parcs, et l'on compléta l'armement du grand canot. On tira pendant toute la nuit cinq à six coups de canon par heure, pour éloigner les sauvages. Ils ne ripostèrent que d'un seul coup de fusil à dix heures et demie.

Le 19. — Au matin il parut encore quelques naturels, tant autour des baidarques que dans le fond de l'anse. Le grand canot et une baleinière furent expédiés sous les ordres de M. Foucault accompagné du second agent. Ils remontèrent la bande de l'Ouest jusqu'à la pointe; l'agent hêlait de temps en temps en langue kodiaque, afin de faire sortir de leur retraite ceux qui auraient trouvé un refuge dans cette partie; mais aucune voix ne répondit à cet appel, qui devait faire accourir les fugitifs,

Juin 1818.

s'il en eût existé. M. Foucault eut connaissance à grande distance, de trois pirogues qui paraissaient venir de l'entrée et diriger au Nord-Ouest. Il rentra à bord à trois heures.

Tout annonçant que le gros des Indiens s'était éloigné, M. Foucault fut de nouveau expédié à six heures pour ramener les baidarques. Toutes les mesures furent prises pour assurer sa retraite en cas d'attaque, et prévenir les surprises. Il ne descendit qu'après avoir fait reconnaître les environs du débarcadaire. Nos embarcations ramenèrent à bord dix-huit baidarques. On recueillit aussi quelques armes. On compta dix-neuf Kodiaques morts dans le camp ou sur la grève, à petite distance. Tous avaient été tués par des coups de feu; la plupart avaient été frappés de plusieurs projectiles et devaient avoir été tirés à bout portant. Des pistolets trouvés déchargés prouvaient que quelques-uns de ces malheureux s'étaient défendus; de ce nombre, d'après le rapport des fugitifs, était l'interprète, jeune créole plein de vivacité et d'intelligence, qui, après avoir tiré son coup de pistolet, se saisissait d'une pique, lorsqu'il reçut une balle dans la poitrine. Sur

quarante-sept Kodiaques qui se trouvaient au camp au moment de l'attaque, il y en eut vingt de tués, vingt-cinq s'échappèrent à la nage ou furent recueillis par nos embarcations, ce qui faisait un total de quarante-cinq dont le sort était connu. Il ne restait de doute que sur deux Kodiaques qui probablement s'étaient noyés, car on savait qu'une baidarque avait chaviré; et la barbarie avec laquelle les Indiens avaient mis à mort les femmes, ne permettait pas de croire qu'ils eussent fait des prisonniers. Des vingt-cinq échappés au massacre se trouvaient douze blessés, la plupart très-gravement.

Le 20. — On fit les dispositions d'appareillage et divers autres à l'intérieur pour le placement des blessés et des baidarques.

Le 21.—Au matin on leva l'ancre d'affourche. M. Foucault fut ensuite à terre avec quatre hommes, sous la protection du grand canot, pour donner la sépulture aux malheureuses victimes de la férocité des Indiens. Les Kodiaques ne voulurent pas aller rendre ce pieux devoir aux restes de leurs compatriotes; ils ne parurent nullement affectés de leur mort, et montrèrent tous dans cette occasion une insen-

Juin 1818.

sibilité révoltante. Un jeune homme qui avait eu le malheur de perdre son père et son frère, ne versa pas une larme et ne donna aucun signe de douleur. Ces gens sont d'une dureté d'âme à laquelle je n'ai rien vu de comparable ; ils paraissent réserver pour la chasse et pour la pêche toute l'intelligence et la vivacité que la nature leur a départies.

Désirant de recouvrer les baidarques et les armes qui manquaient encore le soir, j'allai dans la baleinière faire une tournée dans l'anse. Je descendis d'abord au camp, où il ne restait que quelques piques et divers objets peu importans appartenant aux Kodiaques. Je vis dans le bois, à cent cinquante pas de la mer, le cadavre d'un Indien qu'on avait découvert la veille, et que je reconnus pour un de ceux qui étaient venus le plus souvent à bord. Il avait encore sur le corps une veste et un pantalon qu'il avait reçus de nous, et par-dessus une capote bleue. Ses compatriotes l'avaient assis contre un arbre, le dos tourné à la mer : excepté la partie supérieure de la tête, il était entièrement couvert de mousse, dans laquelle on avait planté un rameau qui s'élevait au-dessus

Juin 1818.

de la tête. J'allai ensuite au fond de l'anse; nous vîmes dans la partie Sud-Ouest les restes de deux feux éteints, et nous trouvâmes près de là, sous un arbre, une baidarque à trois places, en bon état. Je remontai la grève avec quelques hommes jusqu'au camp, mais sans découvrir aucun autre objet de nos recherches. Je fus étonné de trouver, à l'endroit où je m'étais déshabillé le 18, le pantalon que j'y avais laissé avec le reste de mes effets. Des trente baidarques qui composaient l'expédition, une seule manquait et les Indiens avaient pu la cacher facilement.

Je descendis une seconde fois à la bande de l'Est, dans la petite baleinière, avec deux mousses, sous prétexte de voir le bois qu'on avait coupé avant l'affaire, mais dans l'intention de dissiper la terreur panique qui s'était emparée de plusieurs de nos matelots, au bruit éloigné de deux coups de fusil.

Convaincu qu'un plus long séjour serait aussi infructueux aux intérêts de l'armement qu'à ceux de l'humanité, je me décidai à quitter ce mouillage funeste, dès que le vent le permettrait, me proposant d'aller à la Nouvelle-

Juin 1818.

Archangel pour remplacer les armes de chasse perdues le 18, réparer les baidarques, et mettre à terre les blessés.

Le 22. — On leva l'ancre de bonne heure, et nous courûmes plusieurs bordées pour sortir, mais sans faire de progrès, malgré le secours des embarcations, la brise étant très-faible. A neuf heures, le calme m'obligea de mouiller par neuf brasses, à une demi-encâblure du rocher de l'aiguade. Je fis porter la grande ancre à jet dans le Nord - Ouest, avec cent quatre-vingts brasses de touée, pour nous retirer de cette mauvaise position où les Indiens pouvaient nous inquiéter avec avantage, à l'abri du bois auquel nous présentions le derrière. Nous prîmes en même temps des mesures pour les recevoir.

Trois pirogues avaient paru dès le jour à l'îlot de l'entrée, et, après être restées quelque temps en observation, avaient accosté à la pointe de l'Est, d'où quelques Indiens vinrent jusqu'au camp en suivant la côte. Nous les vîmes avec horreur exhumer leurs victimes pour profiter de leurs chétives dépouilles. On leur envoya quelques coups de canon : ils ripostè-

Juin 1818.

rent à coups de fusils sur les embarcations qui élongeaient les touées. Nous appareillâmes à quatre heures du soir et sortîmes enfin de cette anse fatale faisant route pour la Nouvelle-Archangel.

Le 23. — A six heures du matin, nous portions au vent de l'île Isolée et de toutes les terres dans le Sud. La brise ayant pris un peu de force, j'espérais doubler; mais à sept heures elle mollit et refusa lorsque nous avions l'île à petite distance par le travers. La faiblesse du vent ne permit pas au navire de prendre vent devant, et il ne vira vent arrière qu'avec beaucoup de peine à deux encâblures des rochers. A un quart de lieue dans le Nord de l'île Isolée, la sonde donna cinquante-cinq brasses (1). Le calme régna pendant le reste de la journée sans autre interruption que des risées de la partie de l'Ouest.

Le 24. — A minuit les courans nous drossant dans le Nord-Est, je fis prendre la touline aux baleinières et nager vers l'île Isolée, afin de

(1) A midi, on releva les îles La Croyère au Nord-Est-quart-Est; le cap Addington Sud-Sud-Ouest, l'île Warren Nord-Nord-Est du compas.

Juin 1818.

gagner le fond du mouillage découvert le matin; mais les efforts des embarcations ne purent que ralentir l'effet du flot qui portait le navire sur les brisans dans le Sud-Est des balises. Enfin, à deux heures du matin, on eut fond par cinquante-huit brasses, gravier; nous mouillâmes à un mille du récif le plus près [1]. On entendait depuis long-temps les brisans, qui semblaient nous menacer. Ces deux heures nous parurent très-longues. Lorsque nous mouillâmes, le courant avait perdu de sa force, que je ne crois pas avoir été plus d'un nœud et demi.

Désirant m'assurer des dispositions des Kodiaques, qui, depuis la catastrophe du 18, paraissaient frappés de terreur, je proposai à l'agent d'envoyer quelques baidarques faire une tournée à vue du navire. Les chasseurs firent preuve de bonne volonté ou de soumission. Des dix baidarques placées sur les rances, quatre seulement furent trouvées en bon état et partirent sous l'escorte de la grande baleinière, en se dirigeant dans le Nord-Ouest vers l'île de la Coro-

(1) Il restait dans le Nord-Nord-Est, et les extrémités apparentes au Nord-Ouest-quart-Ouest, et au Sud-quart-Sud-Ouest du compas.

Juin 1818.

nation. J'appareillai à neuf heures; le signal de ralliement fut hissé, et les chasseurs revinrent à onze heures et demie. Ils avaient pris une grosse loutre, dont nous mangeâmes le foie, qui fut trouvé assez bon.

Le 25. — Un des Kodiaques blessés le 18 expira dans la matinée.

Les calmes et les variétés très-faibles, et généralement de la pointe de l'Ouest, ne cessèrent de nous contrarier cette journée et la suivante.

Le 26. — A quatre heures du matin nous eûmes connaissance du cap Engano à grande distance dans le Nord 30 deg. Ouest; le cap Omancy restait encore au Nord-Est quart-Est. A trois heures du soir nous doublâmes l'îlot extrémité Sud-Est de l'entrée de Sitka, et nous donnâmes dans la baie. La brume m'avait trompé sur la distance des îles qui bordent cette côte ; je m'aperçus dans une éclaircie que nous n'en étions qu'à une lieue. Nous n'eûmes aucune connaissance du rocher qu'un Américain dit avoir vu à mi-canal. Aussitôt en dedans des pointes, une brume épaisse cacha toutes les terres, excepté l'île Lazaroff au pied du mont Saint-Hyacinthe. Je tins le

Juin 1818.

vent babord avec petite brise de S., ne voulant pas accoster, dans ces circonstances, les *dangers* dont l'entrée de la baie est semée. On tira deux coups de canon pour appeler le pilote. A quatre heures, la brume se dissipa en grande partie, et je fis route pour le port. A sept heures, le pilote vint à bord et dirigea sur la passe du Sud-Ouest. J'envoyai au gouverneur un paquet contenant la relation de la catastrophe du 18. A huit heures nous entrâmes dans la passe, en rangeant à l'honneur par tribord le rocher le plus en dehors. Aussitôt après la brise tomba tout-à-fait : le courant nous drossant sur le second îlot, les embarcations furent mises à la touline, et on tira un coup de canon. Peu après la chaloupe du port arriva; elle était armée, ainsi que tout son équipage, les naturels ayant tué deux Russes à vue même de l'établissement. A neuf heures, nous donnâmes dans la rade du Sud de la Nouvelle-Archangel, où nous mouillâmes par huit brasses.

Je me rendis aussitôt auprès du gouverneur que je trouvai très-affecté de notre malheur commun, mais toujours plein de bienveillance

Juin 1818.

et tout disposé à nous mettre à même de réparer nos pertes. Sa bonne volonté se manifesta par la proposition qu'il me fit de joindre l'expédition de chasse qu'il venait de mettre dehors, avec ce que je pourrais armer de baidarques, si toutefois les Kodiaques consentaient à une seconde sortie. Je ne balançai pas à accepter cette offre, qui, d'après les chances de succès qu'une longue expérience a donnée aux Russes, me faisait concevoir l'espoir de compenser par les produits de la chasse l'indemnité à laquelle j'étais tenu pour les Kodiaques tués, et de la faire avec moins de danger que si nous restions réduits à nos seuls moyens.

M. Heighmeister me parla des hostilités des Indiens, qui rarement laissent passer la belle saison sans donner des sujets d'inquiétude. La grande quantité de baies qu'ils trouvent alors dans les bois, et l'abondance du poisson d'eau douce, en leur assurant une nourriture spontanée, leur permet d'employer à l'exercice de leur malveillance le temps qu'à d'autres époques ils sont obligés de consacrer à se procurer des moyens de subsistance.

Je pris les mesures de sûreté qu'exigeait la

Juin 1818.

situation de la colonie, particulièrement pour le service des embarcations et pour les communications avec la terre.

Le 27. — Le chirurgien du *Kutusoff* vint prendre les Kodiaques blessés, au nombre de onze, et les fit transporter à terre. Les baidarques furent aussi envoyées à l'arsenal pour subir le radoub dont la plupart avaient besoin.

Le 28. — On porta à terre les quatre affûts brisés le 18, et qui pouvaient encore servir. Afin d'éviter la perte du temps, mon intention étant de sortir le jour suivant, les ouvriers du port travaillèrent aux affûts qui furent reportés à bord le soir; les baidarques étaient prêtes aussi, et les Kodiaques, persuadés par M. Heighmeister, étaient disposés à ressortir pour tenter la fortune avec leurs compatriotes.

Le matin M. Foucault me prévint que l'équipage témoignait de la répugnance à ressortir avec des baidarques. Etant monté sur le pont un moment après, la majeure partie passa sur le gaillard d'arrière et me manifesta ses sentimens par l'organe de l'armurier : les matelots basaient leur refus sur ce que le genre de service qu'exige la protection des baidarques n'était pas mentionné

Juin 1818.

dans les engagemens souscrits par l'équipage, et sur ce que les hommes qui pouvaient être mutilés n'avaient rien à attendre de l'armateur. Je crus devoir user de moyens de persuasion, et l'impression que parut faire le peu de mots que je leur adressai me fit concevoir l'espoir de les ramener. Je fus cependant étonné de voir parmi eux ceux sur lesquels je comptais le plus, et qui avaient fait preuve de dévouement le 18.

Le 29.—Mes espérances ne se réalisèrent pas: les motifs de devoir, d'honneur et même d'intérêt que je fis valoir de la manière la plus propre à les stimuler ne purent relever le moral de ces gens frappés de terreur. Des symptômes de cette faiblesse s'étaient manifestés à Kowalt, même après l'affaire. Cette disposition des esprits n'avait fait que s'accroître par l'état d'alarme dans laquelle nous trouvâmes la colonie russe, à la suite du meurtre des deux Russes tués par les Indiens à vue de l'établissement, et par les rapports exagérés de quelques employés sur l'audace, la force et les succès antérieurs des sauvages. Les moyens de persuasion ayant échoué, fort du dévouement de l'état-major, je n'aurais pas balancé à en em-

Juillet 1818.

ployer de plus énergiques s'il ne s'était agi que d'un coup de main, d'une affaire du moment; mais la protection des embarcations de chasse devant se répéter journellement pendant plusieurs mois, était un service qui exigeait des hommes d'une résolution ferme et constante, et on ne pouvait l'entreprendre, avec des gens mal disposés, qu'en s'exposant aux événemens les plus fâcheux. Cédant à la force des circonstances, je renonçai à l'exécution du projet arrêté avec le gouverneur, et je résolus d'employer, sans plus tarder, la seule ressource qui me restât, savoir de parcourir les détroits et de faire la traite avec la cargaison mal assortie que j'avais, et de suppléer par l'activité et la persévérance à la faiblesse de nos moyens.

Le 2 juillet. — *Le Kutusoff* alla mouiller à l'ouverture de la passe du Nord. Il était sur son départ pour la Californie, où M. de Heighmeister, laissant ses pouvoirs à M. Yanovsky, se rendait afin d'extraire une cargaison de blé, et probablement aussi dans l'intention de prendre avec le gouvernement espagnol des arrangemens ultérieurs.

Je me proposais de sortir aussitôt le retour

Juillet 1818.

du pilote qui était à bord du *Kutusoff*, il ne vint que le lendemain, et nous ne pûmes appareiller que le soir à la faveur d'une petite fraîcheur de l'E. et à l'aide de nos embarcations et du grand canot de *l'Otkritié*, bâtiment de la compagnie. Nous allâmes mouiller dans la rade du Nord où l'on est plus en appareillage avec les vents de la saison. Cette précaution ne fit que retarder notre départ, la brise s'étant levée du S.-S.-E., avec laquelle la sortie de cette passe n'est pas praticable. J'eus le déplaisir d'être retenu deux jours à ce mouillage par les variétés de S.-O. et les calmes.

Juillet 1818.

CHAPITRE X.

Reconnaissance du cap Tchirikoff. — Christian-Sound. — Frederick-Sound. — Détroit de Chatham. — Combat entre deux pirogues. — Description géographique de la baie appelée par les Indiens Koutikikakoa. — Détails sur la côte de Kekh et sur les mouillages et ports qui l'environnent.

Le 6 juillet. — Nous appareillâmes à une heure du matin avec la fraîcheur de l'Est et fîmes route pour sortir par la passe du Nord-Ouest; le grand canot prit la touline, la brise étant très-faible. Elle passa au Nord avant que nous fussions en position d'arriver, et nous obligea à ranger à demi-longueur de navire le premier îlot intérieur à la bande Sud, sur lequel on voit un blockhouse; aussitôt doublé nous arrivâmes en dépendant jusqu'au Sud-Sud-Ouest. Bientôt après, la brise fraîchit de l'Ouest-Nord-Ouest. Le pilote nous quitta en dehors des *dangers*. Je fis servir sous les trois corps de voile. Après diverses manœuvres pour profiter des variétés, à onze heures nous doublâmes la pointe Woodhouse. On dirigea au Sud-Est demi Sud. A midi

Juillet 1818.

le cap Engano restait au Nord 54 deg. Ouest du compas.

Je fis route à doubler le cap Tchirikoff, en longeant, à quatre et cinq milles, la côte Ouest de l'île du Roi-Georges. Je me proposais de visiter les détroits à l'Est de cette île, où les fourrures sont abondantes, après m'être abouché avec le capitaine Young, du brick de la compagnie *la Finlandia*, convoyeur d'une expédition partie depuis peu, de qui j'espérais avoir des renseignemens utiles.

En ralliant le cap Tchirikoff, je vins sur babord pour le doubler; mais, à neuf heures, la brise étant molle, je tins le vent tribord, me méfiant des courans, souvent très-forts dans ces débouquemens. La nuit se passa à manœuvrer dans le but de ne pas accoster le cap pendant ce demi-calme. Le 7 au matin, la brise prit un peu de force, je dirigeai sur Christian-Sound, où j'entrai à huit heures. Je rangeai à deux milles l'îlot Wooden, qui forme son extrémité Sud-Ouest, ensuite je côtoyai à trois milles la bande Ouest, sous laquelle nous restâmes en calme à moins d'une lieue de terre. On n'eut pas le fond à soixante brasses. La brise du Sud-Est s'étant levée toujours faible,

Juillet 1818.

nous continuâmes à remonter vers Frédérick-Sound, en tenant la côte de l'Ouest à quatre ou cinq milles. Elle me parut saine comme l'indique Vancouver; celle de l'Est, au contraire, a beaucoup d'îlots et de rochers détachés dont nous vîmes plusieurs. Nos progrès étaient très-lents à cause de la faiblesse de la brise.

Le 8. — Au jour, la partie Sud-Ouest de l'île de l'Amirauté, et l'entrée de Frédérick-Sound étaient en vue dans le Nord, mais très-confusément, à cause de la brume. La partie Nord de la côte orientale de Christian-Sound étant dégagée, je l'avais ralliée pour me rendre les courans plus favorables; car dans ce détroit et dans celui de Chatham, dont il n'est que le prolongement, le flot porte Nord et a plus de force à la bande Est, et le jusan court au Sud et a plus de force à la bande Ouest.

A neuf heures du matin, à l'embranchement du détroit de Chatham et de Frédérick-Sound, on vit plusieurs baidarques dans le Nord, sous la pointe Gardner de l'île de l'Amirauté : quelques-unes nous accostèrent. Les Kodiaques nous apprirent que le gros de l'armement dont ils faisaient partie était dans Frédérick-Sound, et que

Juillet 1818.

la Finlandia et une goëlette d'escorte étaient au port Cambden. Je pris à bord un Kodiaque qui connaissait leur mouillage, et, désirant voir le capitaine Young, je donnai dans le Sound en passant entre la pointe Gardner et l'îlot qui est à deux ou trois milles dans le Sud. J'eus connaissance du brick *la Finlandia* sous voile dans l'Est-Nord-Est. La faiblesse de la brise du Sud-Est ne permettant aux deux navires de se rallier que lentement, je partis dans la grande baleinière pour aller à bord du brick, que je joignis devant le port Cambden. Je n'eus du capitaine Young que des renseignemens vagues sur la traite dans cette partie; il me désigna Houtsnau, dans le détroit de Chatham, comme un entrepôt. Le capitaine Young n'avait pas été heureux dans sa chasse; ses soixante-dix baidarques n'avaient pris que quatre cents loutres. L'armement sous son convoi n'avait pas été inquiété par les Indiens. Ceux de Kekh se montrèrent une seule fois au nombre de trente-sept dans deux grandes pirogues; mais, quoiqu'éloignés de leur escorte, les Kodiaques, aguerris par un long séjour dans ce pays, avaient fait bonne contenance et en avaient imposé aux Indiens, qui, intimidés

Juillet 1818.

en voyant les baidarques former cercle autour d'eux, s'étaient contentés de proposer qu'on se donnât mutuellement des otages. Les Kodiaques ayant référé la décision de cette affaire au chef de l'expédition, les Indiens se retirèrent sans commettre d'hostilités.

A cinq heures du soir, je retournai à bord avec le capitaine Young, et les trois bâtimens firent route pour sortir du Sound. A sept heures, je dirigeai pour le détroit de Chatham. En passant à terre de l'îlot, nous eûmes connaissance du bivouac que les Kodiaques que nous avions rencontrés le matin y avaient établi. Ayant rallié la côte de l'île du Roi-Georges, j'arrivai dans le détroit que je descendis avec petit frais de la partie du Sud.

Le 9.—Au jour, on tira un coup de canon et l'on hissa, au grand mât, le pavillon américain, le plus connu des sauvages de ces parages. A six heures, nous eûmes connaissance d'une pirogue venant de la bande de l'Ouest; on mit en panne pour l'attendre et elle nous accosta. Après quelqu'hésitation, un des Indiens qu'elle portait monta à bord, où il passa une demi-heure, examinant tout avec la plus grande attention,

Juillet 1818.

et avec toutes les marques de la méfiance ordinaire à ces peuples. Il n'avait rien à traiter et paraissait n'être venu que pour nous reconnaître. Jusqu'à la rencontre de cette pirogue, nous n'avions rien aperçu, sur trente lieues de côte de l'une et l'autre bande des détroits, qui annonçât que ce pays eût des habitans. Je ralliai la côte Est, sur laquelle je savais qu'était situé le village de Houtsnau. A une heure du soir, nous étions à trois ou quatre milles au vent de Hoodbay, derrière la pointe Samuel, au Nord de laquelle il se trouve. A mi-canal, nous eûmes la visite de deux pirogues, dont une fut reconnue pour celle de notre espion du matin. Il avait une assez belle peau de loutre que nous lui payâmes en poudre.

A cinq heures, nous virâmes sur la côte Est; les Indiens nous quittèrent peu après. A sept heures, nous fûmes accostés par une embarcation venant du côté de Houtsnau. Un Indien, d'une physionomie féroce, mais dont la mise avait une sorte de pompe, monta à bord : il se dit être un chef (smoket) d'Houtsnau, et avoir fait plusieurs courses sur la côte avec les Américains. Il me parut intelligent, et posséder

Juillet 1818.

des connaissances sur la traite et la navigation des détroits. Pensant qu'il nous serait utile, je lui accordai la permission qu'il sollicitait, de rester à bord. Il renvoya aussitôt son embarcation, et me fit présent d'une peau de loutre et d'une autre de castor, pour lesquelles je lui donnai, aussi à titre de présent, de la poudre et une épée qui avait fixé son attention.

Nous eûmes pendant la nuit des petites variétés et des calmes avec de la pluie, et fûmes obligés de beaucoup manœuvrer pour nous détacher de la bande Est, sur laquelle le courant nous porta jusqu'à minuit. Nous nous maintînmes au vent d'Houtsnau, et le 10, au jour, nous étions à portée de recevoir les embarcations des naturels. Il en parut plusieurs, mais il n'en aborda qu'une seule, encore elle n'apportait que du poisson. Comme cet éloignement confirmait l'assertion de notre traitant Youtchkitau, qui m'avait annoncé qu'il n'y aurait pas de traite à moins que le navire ne vînt au mouillage, M. Foucault fut expédié dans une baleinière armée pour reconnaître celui d'Hoodbay, qu'indiquait l'Indien, qui l'accompagna. La baleinière revint à midi sans avoir trouvé de mouil-

Juillet 1818.

lage, le pilote l'ayant conduite dans l'anse devant le village de Houtsnau, où l'on n'avait eu que des sondes trop fortes.

La brise étant faible et la mer unie, il vint jusqu'à onze pirogues, dont une montée par treize hommes, une autre par sept, le reste par un moindre nombre; la plupart étaient armés de fusils. Cette vue réveilla les craintes de nos trembleurs, que la présence de plusieurs femmes et de quelques enfans aurait dû rassurer, si la peur pouvait raisonner : d'ailleurs le filet d'abordage avait été hissé, et toutes les mesures défensives prises avant que le nombre des canots devînt considérable. Quelques Indiens furent admis à bord, entr'autres un des principaux chefs de cette partie, nommé Katahanack, et son fils. La plupart des pirogues avaient apporté des fourrures, mais la méfiance naturelle à ces peuples s'étant accrue de celle qu'ils remarquèrent à nos gens, ils ne les produisirent pas pour la traite.

Dans le courant de l'après-midi, nous avions manœuvré pour nous maintenir à proximité du village. Je conservai ma position au vent d'Houtsnau pendant la nuit, ne voulant pas sacrifier

Juillet 1818.

aux terreurs paniques de l'équipage les avantages que j'y trouvais pour la traite.

Le 11. — Les pirogues vinrent à bord dès dix heures, mais en petit nombre et avec peu de peaux. Les Indiens réitérèrent leurs instances pour faire venir le navire au mouillage, prétendant qu'au large la moindre mer incommodait leurs pirogues le long du bord, ce qui était d'une vérité évidente. A six heures du soir, M. Foucault alla chercher un mouillage dans Hoodbay, où il en trouva un passable.

Le 12. — Au matin, après avoir pris toutes les dispositions, nous arrivâmes sur la baie, où nous mouillâmes à dix heures et demie avec une ancre à jet par trente brasses, fond de sable vasard. Le navire fut bientôt entouré d'un grand nombre d'embarcations ; la traite se fit rondement, et ne fut troublée par aucune tentative de la part des Indiens, dont la conduite ne donna pas de graves sujets de plainte. Il n'y eut d'admis à bord que ceux qui avaient des fourrures à traiter, et quelques chefs qui dînèrent avec nous. Je fus satisfait de notre homme de confiance Youtchkitau, qui dans plusieurs circonstances nous prévint des mesures qu'il y

Juillet 1818.

avait à prendre. A trois heures la brise du Sud-Sud-Ouest fit chasser l'ancre; le fond de la baie n'étant pas sain, nous appareillâmes apres avoir fait retirer les Indiens. Ayant mis le navire à une distance suffisante de terre, on masqua le grand hunier pour la commodité des embarcations qui nous suivaient, afin de continuer les échanges. Pendant cette panne le navire dériva dans l'anse devant le village d'Houtsnau, où nous restâmes en calme, mêlé de petites variétés, pendant une heure, dans une position fâcheuse, à petite distance de deux rochers qui en occupent le milieu. A sept heures la brise du Sud-Ouest nous mit à même de nous tirer de ce mauvais pas et de prendre le large. Pendant que nous étions par le travers de leur village, ces Indiens arborèrent un pavillon blanc et le pavillon russe marchand, à une grande palissade qui paraissait être un ouvrage défensif. Nous répondîmes à cette prévenance en hissant nos couleurs. Je voulais les assurer, mais Youtchkitau me fit entendre qu'un coup de canon répandrait l'alarme.

La nuit nous manœuvrâmes pour conserver notre position au vent. La brise fraîchit assez

Juillet 1818.

pour faire prendre un ris; mais elle molit le matin. A cinq heures et demie nous arrivâmes sur Houtsnau.

Le 13. — A sept heures nous prîmes le plus près sous petite voile, et nous nous tînmes jusqu'à la nuit à la distance de deux à cinq milles du village. La mer étant unie et toutes les circonstances favorables, il vint beaucoup d'embarcations avec lesquelles la traite se fit avec vivacité et d'une manière paisible.

Ces deux journées nous avaient valu quarante-cinq peaux de loutre, sans compter les autres fourrures de moindre valeur. La plupart de ces objets s'étaient payés en poudre, à raison de douze livres pour une peau de loutre. Ici comme à Noutka, les Indiens trouvaient nos lainages très-mauvais : quant aux fusils, il s'en rencontrait parmi ceux de nos manufactures quelques-uns qui leur convenaient; mais ils ne voulaient à aucun prix des fusils espagnols.

Au taux de ce marché, la poudre qui nous restait ne pouvait suffire qu'à traiter pour deux cents peaux de loutre environ. Youtchkitau m'ayant assuré que dans Cross-Sound et dans le canal de Lynn je trouverais des fourrures à

Juillet 1818.

moitié prix qu'à Houtsnau, je me décidai, d'après son conseil, à faire une tournée dans cette partie. A huit heures du soir nous dirigeâmes vers le Nord avec une faible brise variable du Nord-Ouest au Sud-Sud-Ouest.

Le 14. — Au jour, nous étions encore à vue d'Houtsnau. Une pirogue, appartenant à des Indiens auxquels on avait permis de s'amarrer, nous quitta et fit route vers un groupe d'îlots au Sud de la pointe Augusta où ils étaient cantonnés. A onze heures il venta joli frais de l'E.; le temps prit une mauvaise apparence et la brume devint si épaisse qu'à midi nous ne pûmes prendre qu'un relèvement très-incertain. La brise fraîchit encore du Sud-Est, et le temps s'embruma tellement que parfois on n'apercevait ni l'une ni l'autre côte, quoique celle de l'Ouest fût à moins de deux lieues, et celle de l'Est au tiers de cette distance.

A trois heures du soir nous entrâmes dans Cross-Sound. La brise continuait à fraîchir et l'apparence du temps devenait de plus en plus menaçante. Dans de pareilles circonstances, il me parut également hasardeux d'aller mouiller à Tchiks sous la pointe Couverden, comme j'en

Juillet 1818.

étais convenu avec le pratique, ou de m'engager de nuit dans l'entrée resserrée du canal de Lynn. L'Indien m'ayant indiqué une pointe basse sur la côte Nord-Est de l'île du Roi-Georges, en dedans de laquelle il prétendait connaître un mouillage, je gouvernai dessus, sous la misaine et les huniers babord amure. Mais en approchant la pointe, Youtchkitau montra de l'incertitude, et me parla de rochers dont cette partie était bordée. La recherche d'un pareil refuge me paraissant le dernier parti à prendre, je me décidai à faire route pour le canal de Lynn, dont les côtes sont saines et accores, avantage qui compense en quelque sorte le défaut d'espace. A quatre heures, nous arrivâmes vent-arrière le cap au Nord-Ouest du compas sous la même voile, mon intention étant de ne pas faire avant le jour l'île Kitghaka, sous laquelle Youtchkitau m'annonçait un mouillage. A six heures, la pointe Couverden était par le travers, nous donnâmes dans le canal.

La nuit, le vent fut de l'E.-S.-E. variable, bon frais très-inégal; mais, à l'exception de quelques rafales, plus modérées que je ne l'attendais : le temps fut constamment pris de

toutes parts et pluvieux, avec une brume qui permettait rarement de voir la côte, partout très-élevée, à plus d'un quart de lieue et généralement à plus de deux encâblures. A huit heures, le courant portait sensiblement en dedans. Après avoir dépassé les îlots Nord-Est de la pointe Couverden, nous louvoyâmes sous la misaine et les huniers, un ris pris. Le peu de largeur du canal dans cette partie (où il n'a que deux lieues) obligeait de faire les bordées très-courtes, quoiqu'on les prolongeât sous l'une et l'autre côte à vue, c'est-à-dire à quelques encâblures.

Le 15. — A une heure du matin, le courant reversa et porta au vent; on prit le vent de l'arrière en embardant sur chaque bord. Le temps et la brise s'étant modérés, on largua les ris, mais cette embellie fut de courte durée; peu après en doublant la pointe Retraite, le vent reprit une nouvelle force par grains, avec beaucoup de pluie. A deux heures, nous eûmes connaissance de divers îlots s'étendant du Nord-Nord-Ouest au Nord-Est quart-Nord du compas. A trois heures, Youtchkitau me montra sous le vent, entre une île qu'il dit être Kitghaka et

Juillet 1818.

un îlot dans le Nord-Ouest, une passe qui devait conduire au mouillage. Un fort grain qui survint dans ce moment m'empêcha d'arriver dessus aussitôt. En attendant des circonstances plus favorables, nous louvoyâmes entre l'île et la côte Ouest, dans un espace de moins d'une lieue. A quatre heures, le temps se découvrit et le vent devint plus maniable. Avant d'aller chercher le mouillage, je consultai de nouveau notre Indien sur la passe qu'il avait indiquée. Il avoua franchement la méprise dans laquelle la brume l'avait fait tomber, et me fit entendre que cette passe n'avait pas assez d'eau (elle assécha dans le moment), et indiqua comme la véritable un chenal sous le vent duquel nous étions tombés avant que d'avoir tenu le plus près. Il fallut continuer à louvoyer pour gagner ce passage; mais nos efforts furent sans succès, étant contrariés par le flot qui se fit sentir à cinq heures portant dans le Nord. A midi, le navire était entre la pointe Nord-Ouest de Kitghaka et la côte Ouest du canal. Quoiqu'à une demi-lieue au plus des côtes, nous ne pûmes pas avoir de relèvement, l'épaisseur de la brume ne permettant pas de les distinguer à cette distance.

Juillet 1818.

Après midi, la brise varia du Sud-Sud-Est à l'Est-Sud-Est, et ces variétés nous étant contraires, nous ne fîmes que très-peu de progrès, quoique la marée eût reversé et portât au Sud; mais par le gisement des terres, le jusan avait beaucoup moins de force que le flot, dans l'espèce de cul-de-sac où nous étions. Après le dîner de l'équipage, j'expédiai la baleinière sous les ordres de M. Briole, pour aller avec Youtchkitau reconnaître le mouillage tant désiré. Elle revint à sept heures. M. Briole n'avait trouvé qu'un mauvais mouillage trop rapproché de la côte Ouest de l'île située au Sud-Est de Kitghaka. Ne voulant pas rester plus long-temps dans le canal étroit où nous avions louvoyé inutilement toute la journée, et où la nécessité de virer toutes les demi-heures harassait l'équipage, aussitôt la baleinière embarquée, nous arrivâmes sous le vent des îles, où, ayant tout le canal libre, on peut courir des bordées de plusieurs lieues. A huit heures, nous doublâmes à trois encâblures le rocher extrémité Nord-Ouest de ce petit groupe. Le temps s'éclaircit et la brise se modéra variant du S.-E. à l'E. En accostant la bande

Juillet 1818.

orientale, on sonda à plusieurs reprises, mais on n'eut fond qu'à un demi-mille de terre par cinquante-huit brasses. On prit aussitôt babord amures. A neuf heures tout l'équipage, qui avait été sur le pont depuis quatre heures du matin, put enfin prendre un peu de repos. La nuit se passa à manœuvrer pour tenir le navire à distance des îlots à l'Est de Kitghaka, sur lesquels il était porté avec fo[illegible] par le jusan, dont je ne pouvais me permettre de profiter par le défaut de connaissance des localités. Je n'avais, sur cette partie, d'autres données que celles que fournit Vancouver, qui la représente comme un labyrinthe.

Le 16. — Lorsque le jour se fit, la marée était étale et ne tarda pas à reverser. A cinq heures on tira un coup de canon pour nous annoncer aux Indiens du voisinage. Le vent fraîchit dans l'après-midi en variant au S.-E., et fut encore accompagné du temps brumeux et pluvieux qui durait depuis trois jours. A deux heures, une pirogue, qui venait du Sud, portait deux hommes et une femme, nous aborda. Un instant après, le navire étant sous la bande de l'Ouest, on envoya vent devant. En

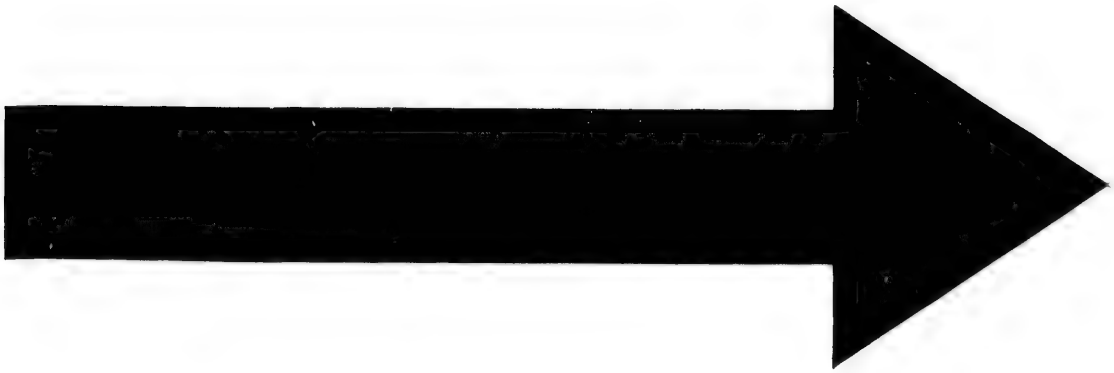
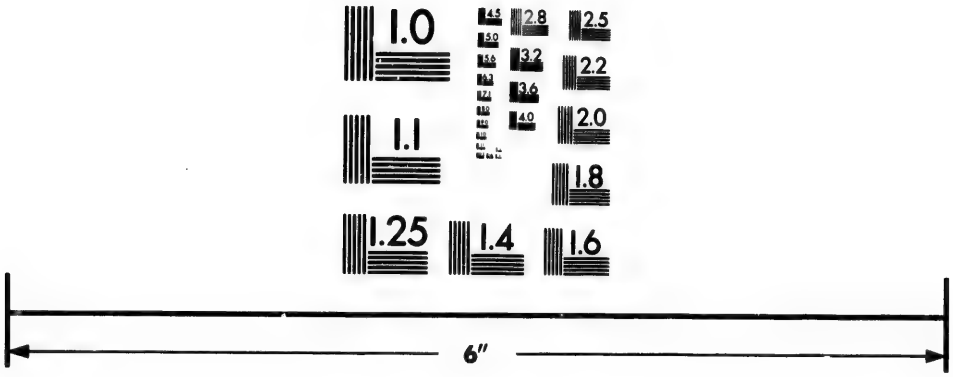


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

voulant se hâler à l'autre bord, la pirogue vint en travers, et se fit passer dessus par la baleinière, dans laquelle les trois Indiens se sauvèrent. On mit aussitôt en panne, et la baleinière fut expédiée pour recueillir la pirogue et les effets. A la faveur du jusan qui nous avait soutenus pendant la panne, nous doublâmes une pointe qui nous avait arrêtés le matin, et nous nous élevâmes considérablement. A sept heures, on vira près de terre pour prendre la bordée de l'Ouest. Peu après il passa le long du bord un jeune daim que la baleinière fut recueillir : il était sans blessure et ne pouvait être à l'eau que depuis très-peu de temps. La chair de cet animal fut trouvée excellente à la table de l'état-major, et refusée par l'équipage à qui j'avais voulu en faire part; c'était, disaient-ils, de la bête morte. Ce daim s'était probablement précipité en fuyant quelque ennemi, du haut des rochers escarpés dont est bordée cette côte, la plus sauvage que j'aie vue. Nous vîmes aussi un colibri qui voltigea quelque temps autour du navire.

A huit heures, le rocher près de l'îlot Nord-Ouest de Kitghaka nous obligea d'arriver.

Juillet 1819.

Nous louvoyâmes ensuite dans la côte Nord-Est de l'île pour gagner un mouillage indiqué par les Indiens de la pirogue, qui nous quittèrent après avoir radoubé, en la cousant, leur embarcation défoncée des deux bords. Je fis présent à la vieille naufragée d'une couverture grise et d'un petit miroir qui eut à représenter la plus hideuse figure qu'ait jamais portée créature humaine.

Le 17. — A cinq heures du matin, à deux milles de la pointe Est de l'île Kitghaka, j'expédiai M. Partarieux pour reconnaître le mouillage désigné, qu'il trouva en effet dans le Sud-Est. Nous dirigeâmes dessus, mais la brise étant tombée graduellement à calme, nous fûmes portés dans le Sud par le courant, et malgré les efforts de nos embarcations, nous fûmes obligés de mouiller à dix heures, à moins d'une encâblure de la côte, par vingt-huit brasses. La fraîcheur du Sud-Est s'étant fait sentir à une heure du soir, on leva l'ancre et on fut prendre un meilleur mouillage vers la pointe Nord-Ouest, à deux encâblures et demie de terre, par trente-huit brasses fond de sable vasard, avec petit corail et coquilles cassées.

Juillet 1818.

Le 18.—La pluie cessa le matin, et le temps permit à nos gens de sécher leurs effets et de se refaire. Dans l'après-midi il vint plusieurs pirogues avec des fourrures, ce qui parut faire beaucoup de plaisir à Youtchkitau, qui était tout honteux depuis notre entrée dans le canal où il s'était montré si mauvais pilote. A trois heures, une belle pirogue armée de quinze hommes arriva le long du bord. Ayant reconnu Katahanack, chef d'Houtsnau, et son fils, je les invitai à monter à bord, et ils dînèrent avec nous. L'arrivée de ces personnages et l'accueil que je leur faisais, parurent mécontenter Youtchkitau; mais il prit bientôt des manières plus amicales, s'entretint avec eux, et écouta avec beaucoup d'attention un long récit qu'ils lui firent, à la suite duquel il se répandit en exécrations contre les habitans d'Ako (1). Peu de temps après une grande pirogue entra dans la baie par la pointe de l'Est. Le chef et son fils s'embarquèrent aussitôt dans la leur, préparèrent leurs fusils, dont ils avaient dans un coffre un nombre plus que suffisant pour celui

(1) Village situé à la partie Est de l'extrémité Nord de l'île de l'Amirauté, qui forme une langue de terre.

Juillet 1818.

de leurs gens, et allèrent au-devant des nouveaux venus qui s'approchaient en chantant. Arrivés à petite distance, ils hélèrent la pirogue étrangère qui s'arrêta et fut aussitôt abordée de long en long par celle de Houtsnau. Il se fit un mouvement d'armes dans les deux embarcations, on se disputa un moment avec chaleur, un des étrangers fut frappé et tomba sous le coup. Ses compagnons cédèrent aussitôt. Les gens de Katahanack enlevèrent des peaux, des fusils, et se retirèrent avec précipitation par la passe entre les deux îles. La pirogue pillée vint à bord; elle appartenait à Ako et portait quinze hommes et une femme, qui gouvernait. Le blessé, qui avait reçu au front un coup de poignard de la main du jeune chef, fut pansé par M. Vimont. Je lui fis un présent ainsi qu'à la patrone qui avait la lèvre inférieure décorée d'une énorme écuelle (1). Ils avaient soustrait à la rapacité du corsaire, deux peaux qu'ils nous cédèrent pour de la poudre.

(1) Cette espèce d'écuelle, de forme elliptique, est excavée à ses deux surfaces, et a communément un demi-pouce d'épaisseur, deux de diamètre et trois de long. Elle cause un écoulement de salive qui n'est pas moins incommode que dégoûtant. Les femmes la portent comme ornement : dès leur plus jeune

Youtchkitau donna toutes les marques de la plus vive indignation en voyant la conduite de son compatriote; il nous parut qu'il avait été joué par lui. Quelques heures après, il montra lui-même autant d'avidité. Le possesseur d'un manteau de peau d'élan, ne voulant pas le lui céder à son prix, il me demanda la permission de le prendre de force, proposition que je repoussai avec mépris.

Le 19. — Il vint plusieurs pirogues, mais dans la crainte de se voir rançonnées par le

âge on leur perce la lèvre inférieure avec une espèce d'épingle de cuivre ou d'or qu'on laisse dans l'ouverture, ou bien un anneau de même métal, que les jeunes filles conservent jusqu'à l'âge de puberté. On substitue à l'épingle ou à l'anneau une petite écuelle, ensuite une plus grande, à proportion de l'ouverture; mais ordinairement cette écuelle est de la grandeur ci-dessus indiquée.

Je n'ai vu que des femmes avec cette parure bizarre; cependant quelques Indiens de l'anse du Prince Guillaume se font aussi une seconde bouche à laquelle ils attachent un ornement plat et étroit, tiré d'un coquillage solide et d'un os découpé comme une scie, du côté qui paraît. D'autres se percent la lèvre inférieure de plusieurs trous, et les garnissent de morceaux de coquilles taillés en forme de clous. Les Indiens ont un goût si passionné pour cette parure, qu'ils mettent quelquefois des clous de fer et même des boutons de cuivre dans la lèvre percée.

Juillet 1818.

corsaire Katahanack, elles ne portaient que des fourrures de peu de valeur, à l'exception d'une seule peau de loutre. Ce contre-temps inopiné fit évanouir les espérances qui m'avaient porté à visiter cette partie, et me détermina à ne pas y faire un long séjour. Je renonçai aussi au projet que j'avais conçu, sur l'avis de Youtchkitau, de pousser jusqu'à Tchilkat, au fond de la branche Ouest du canal de Lynn, à cause de la difficulté d'en sortir en remontant contre les vents du S., fréquens dans cette saison, et l'incertitude de trouver des pelleteries chez les naturels de ce canton, connus d'ailleurs pour les plus féroces et les plus entreprenans de la côte. D'après ces considérations, je résolus de sortir du canal au premier vent favorable, et de retourner dans le détroit de Chatham, dont j'avais à regretter de m'être éloigné.

La baie [1] que les Indiens nous ont désignée sous le nom de Koutikikakoa et à laquelle avant de le connaître j'avais donné celui de Balguerie, est formée par les deux îles Kit et Haka dont les côtes font un arc coupé en deux

[1] Les pointes extrêmes de la baie gissent Ouest-Nord-Ouest et Est-Sud-Est.

parties, par un chenal de moins d'un quart de lieue. Celle de l'Ouest, appartenant à la grande île, est la plus considérable. La pointe Ouest et toute la côte de ce côté est saine et accore. La pointe Est, ainsi qu'une partie de la petite île, est bordée de rochers dont un épi qui couvre la pleine mer, s'étend à trois encâblures de la pointe dans le Nord-Ouest. Le meilleur mouillage est sur la côte Ouest, à quelques encâblures de la pointe, où l'on trouve moins d'eau que dans celui que les circonstances me firent prendre plus au Sud. Dans cette partie, on a l'avantage d'être mieux abrité des vents de S.-E.; mais le fond augmente à mesure qu'on s'approche du canal. A son entrée, la côte Ouest est bordée d'un platin sur lequel il reste peu d'eau à mer basse; l'autre bande est accore. On trouve trente-cinq brasses par le travers de la passe à une encâblure en dedans, et quarante brasses un peu plus loin. Elle a environ une demi-lieue de long, sur une largeur de deux à cinq encâblures. Il y a beaucoup d'eau et pas de *dangers*. Les courans y sont forts ainsi qu'à la pointe Est de la baie, où ils causent de violens remoux. Ils se font beaucoup moins sentir

Juillet 1818.

dans la partie où nous mouillâmes. Le 17, jour de la pleine lune, la mer fut haute vers une heure et demie. Je ne pus m'assurer de la quantité dont elle marne; c'est de dix pieds environ.

La baie de Balguerie (Koutikikakoa) est une position centrale, où, dans des circonstances moins défavorables que celles où nous nous sommes trouvés, on peut recevoir les fourrures du canal de Lynn et de la partie Nord de l'île de l'Amirauté. L'eau et le bois s'y font facilement à petite distance du bord; mais ainsi que sur toute la côte, il est bon de procéder à ces opérations en arrivant, pour ne pas donner le temps aux Indiens de tramer quelques surprises.

Le 20. — Nous appareillâmes à onze heures et sortîmes par la passe entre les deux îles, sur lesquelles nous aperçûmes des ruines d'habitations avec une palissade abandonnée. A midi, à l'extrémité Sud de ce petit chenal, on releva la pointe Retraite au Sud 14 deg. Ouest, à six milles de distance. Une bonne hauteur donna pour latitude 58 deg. 33 min., position plus Nord de huit minutes que celle assignée par

Juillet 1818.

Vancouver. La distance de la pointe Retraite me parut aussi de trois milles plus grande que celle indiquée sur l'atlas, et la largeur du canal entre les îles est incontestablement moindre. Je me crois fondé en raison sur ces détails peu importans, ce parage n'ayant été exploré ou plutôt traversé par les dignes collaborateurs de Vancouver, que dans des circonstances très-peu favorables, et en partie pendant la nuit.

A dix heures du soir, nous doublâmes la pointe Couvorden, et nous nous trouvâmes à l'entrée de Cross-Sound, le cap sur l'île de l'Amirauté à petite distance. Le courant, portant encore au vent alors faible du S.-E., nous empêcha de virer. Après plusieurs tentatives pour changer d'amure, tant vent devant que vent arrière, le navire étant près de terre, la baleinière fut mise à la touline, et prit enfin lof pour lof.

Le 21. — La matinée se passa à louvoyer pour gagner le détroit; mais le courant, qui fut constamment contraire, paralysa presqu'entièrement nos efforts, et nous ne fîmes que très-peu de progrès. Il vint de l'île de l'Amirauté une pirogue qui n'avait pour traiter que de mauvaises

Juillet 1818.

petites peaux. Ce qui nous fit encore moins de plaisir, fut la nouvelle de l'arrivée d'un brick que les Indiens avaient vu s'élevant dans le Sud. A quatre heures, le vent passa à l'O. et donna par raffales. Nous embouquâmes le détroit de Chatham que nous n'avions pu atteindre jusque là, et, quoique le vent eût molli dans la nuit, nous nous trouvâmes à six heures du matin par le travers d'Houtsnau. On aperçut dans le port, au Nord près du village, un brick qui tira un coup de canon et hissa le pavillon des Etats-Unis; nous mîmes le nôtre.

Le 22.—Il vint un grand nombre d'Indiens avec des fourrures; mais il n'y eut pas de traite, le seul article demandé en échange étant la poudre, dont je ne voulus pas donner la même quantité que précédemment, Youtchkitau m'ayant fait entendre que ce taux était trop considérable et pouvait être diminué en donnant en compensation des haches et autres outils de fer dont nous étions abondamment pourvus. Les Indiens nous quittèrent avant midi : j'espérais les voir revenir, et je me proposais de me relâcher de mes prétentions plutôt que de ne rien faire; mais mon attente ne se réalisa pas, et j'éprou-

Juillet 1818.

vai, comme je venais de le faire en quittant Houtsnau pour le canal de Lynn, que le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Il ne resta le long du bord que la pirogue de Youtchkitau, qui avait amené une de ses femmes, son fils, enfant, et ses trois frères. Je donnai quelques bagatelles à la femme et à l'enfant. Youtchkitau, après s'être long-temps concerté avec ses frères, me témoigna le désir de retourner chez lui pour mettre ordre aux dilapidations que des étrangers y faisaient pendant son absence, sans que ses femmes pussent l'empêcher. Il me fit à ce sujet une longue narration, où je ne vis clairement que sa mauvaise foi, son avidité et son effronterie à demander. Il partit à six heures, emportant, outre ce que je lui avais donné précédemment, un petit assortiment, principalement composé de quincaillerie, mais non certain fusil à deux coups, qui depuis quelques jours était l'objet de sa convoitise et le thème de ses importunités. Afin de vaincre ma résistance, il joua, au moment de son départ, le rôle de blessé en artiste consommé : il feignit une chute qui lui arracha des plaintes lamentables, le coup, à l'en croire,

Juillet 1818.

ayant porté sur d'anciennes blessures, dont à la vérité il était couvert.

Dans ces entrefaites, le brick était sorti du port et portait sur nous; je mis en panne, et il passa à poupe. Nous demandâmes et reçûmes réciproquement les renseignemens d'usage. Ce navire, sorti de Boston depuis dix-sept mois, se nommait *le Brutus*, était commandé par le capitaine Nye, qui s'offrit de m'accompagner dans le port, si mon intention était d'y mouiller. Espérant recueillir des renseignemens, j'allai à son bord avec M. Vimont. L'accueil que j'éprouvai du capitaine Nye fut celui de la bienveillance plutôt que de la rivalité. Il parut étonné de trouver dans ces parages un navire sans pratique, surtout sortant du canal de Lynn, la partie la plus dangereuse de la côte. « Vous êtes sans » doute venu antérieurement dans ces parages » sur nos bâtimens? me dit-il; je lui répondis » que non. — Mais vous avez quelqu'officier » qui les connaît? — Aucun. — Comment faites-» vous donc? — Et vous-même? — Moi, j'ai » fait trois voyages à la côte comme officier, » avant de commander. — Un de vos compa-

» triotes a commencé le premier cette naviga-
» tion, sans guide ; je fais comme lui. »

Nous convînmes d'aller mouiller dans le port du Sud au fond de Hood-Bay, préférable à celui du Nord, et de partager les produits de la traite tant que nous serions ensemble. Je revins à bord à onze heures. Le reste de la nuit se passa à courir des bordées. *Le Brutus* nous gagnait au vent et de vitesse.

Le 23. — Au matin, *le Brutus* nous envoya son second officier pour nous piloter ; il prit ensuite les devans, et nous le suivîmes en longeant la côte Sud de Hood-Bay. Nous rangeâmes à petite distance un rocher, à deux encâblures de la côte, qui était découvert, la marée du jusan étant presqu'étale. A onze heures nous entrâmes dans le port, nommé Tchastichl par les Indiens, et Suddart-Harbour par les Américains, du nom du capitaine qui y mouilla le premier. A midi, le brick laissa tomber son ancre à l'entrée de la petite anse située à l'extrémité Sud-Ouest du port. Peu après, la brise étant tombée, nous mîmes à la touline nos deux baleinières et le canot du *Brutus*. Les embar-

Juillet 1818.

cations ne pouvant plus gagner, nous mouillâmes une grosse ancre à jet à moins de cent brasses dans l'Est du *Brutus*. Cette proximité nous obligea aussi à affourcher *à contre*, c'est-à-dire dans le Sud-Est, partie dont les vents soufflent le plus ordinairement et avec le plus de force dans cette saison.

Il ne vint à bord des deux navires que peu d'embarcations, avec des fourrures d'animaux terrestres seulement. J'allai passer l'après-midi avec le capitaine Nye, qui était incommodé. Nous parlâmes principalement de la navigation de la côte. Il venait de faire le tour de l'île de l'Amirauté, et n'avait recueilli qu'une seule fourrure. Il me donna des renseignemens sur différens points de la côte.

Il venta bon frais du S.-E. dans la matinée : l'ancre d'affourche chassa. On vira dessus dans un accalmi, et on mouilla celle du bossoir de babord par huit brasses, fond de coquilles brisées, mais à quarante-cinq brasses seulement dans l'Est de la grande ancre à jet, et à une demi-encâblure du *Brutus*.

Le capitaine Nye ayant résolu de ne pas prolonger son séjour infructueux à ce mouillage

Juillet 1818.

m'envoya quatre peaux de castor ou de loutres de terre, moitié du produit de sa traite; la nôtre avait été encore plus insignifiante, il reçut en échange quelques quincailleries. Comme il était toujours souffrant, j'allai le voir avant son départ. Il me remit une série de papiers américains qui allait jusqu'au mois d'octobre 1817. Nous nous donnâmes réciproquement quelques provisions, dont nous n'étions pas plus riches l'un que l'autre, et nous fîmes quelques petits échanges.

Afin d'éteindre une concurrence, qui malgré la faiblesse de nos moyens ne pouvait que lui être nuisible, le capitaine Nye me proposa de lui céder ce qui nous restait de cargaison. Quoique l'expérience m'eût prouvé l'impossibilité de tirer parti d'objets si mal assortis, j'abandonnai toute idée d'arrangement en apprenant qu'il n'était autorisé à me donner en échange que des fourrures de terre. Il m'engagea à passer à Sitka, où devait se trouver le capitaine Davis, co-armateur et supercargue de plusieurs navires de la côte, et muni de pouvoirs plus étendus que les siens.

Je pris pour renforcer l'équipage, qui comp-

Juillet 1818.

tait toujours beaucoup de malades, deux jeunes gens des Sandwich des quatre qui étaient à bord du *Brutus*. Il appareilla à six heures.

Nous eûmes peu après la visite de Youtchkitau, qui vint à bord avec deux peaux dont il me fit présent. Après avoir refusé le fusil à deux coups, il en demanda un de munition et de la poudre. Il me fit un long récit, où je crus comprendre qu'il m'annonçait beaucoup de fourrures pour le lendemain. Mais cet avis ne se vérifia pas, le peu de pirogues qui vinrent à bord n'avaient à nous offrir que du poisson et des petites fourrures, et Smed, chef que je connaissais depuis Sitka, m'annonça que le plus grand nombre des Indiens étaient partis pour la chasse aux loutres et ne reviendraient pas de plusieurs jours. Cette nouvelle faisant évanouir tout espoir de succès dont je m'étais flatté après le départ du brick, me décida, en attendant la rentrée des chasseurs, d'aller tenter fortune dans Frederick-Sound, où Nye m'avait fait espérer de trouver les Indiens de la tribu de Kekh.

A huit heures du soir nous appareillâmes et sortîmes du port au commencement du jusan,

et nous dirigeâmes vers le Sud. Nous fîmes peu de progrès la nuit, pendant laquelle il n'y eut que des risées variables et des calmes, ainsi que le lendemain.

Les 25-27. — La nuit suivante, nous nous élevâmes beaucoup à la faveur des variétés du S.-E. au S.-S.-O., et surtout du jusan. Mais tout ce que nous pûmes faire le matin fut de nous soutenir contre le flot. Il venta bon frais du S.-E., avec grosse mer et une brume si épaisse, qu'à midi nous ne pûmes relever que la pointe Gardner. Les courans, qui me parurent irréguliers, ayant été presque toujours contraires depuis le jour, nous ne pûmes doubler qu'à cinq heures du soir la pointe Gardner, en passant à petite distance des rochers qui sont au Sud.

En avançant dans Frederick-Sound, la brise se modéra et nous trouvâmes la mer belle, mais la brume devint de plus en plus épaisse. Nous prîmes cependant à huit heures un relèvement que, malgré le soin que j'y apportai, je ne pus faire cadrer exactement avec la carte de Vancouver. Nous eûmes pendant la nuit des calmes et des variétés, beaucoup de pluie et une

Juillet 1818.

brume épaisse coupée d'éclairs. Nous manœuvrâmes pour tenir le navire à mi-canal et ne pas dépasser la pointe Macartney (Est du port Cambden), au-delà de laquelle il se rétrécit et est parsemé de rochers. Le jusan nous servit sous ce rapport, mais il nous porta à plusieurs reprises sur la côte, qu'on ne voyait pas la plupart du temps.

Le 28. — Ce temps désagréable se prolongea toute la matinée, dont le commencement se passa à manœuvrer pour gagner le large à la faveur des risées. A six heures nous étions en calme plat, lorsqu'un bruit confus de brisans se fit entendre dans le Nord. La sonde donnant en même temps vingt-trois brasses, gravier et coquilles brisées, on mouilla l'ancre à jet. Le navire évita au jusan qui portait Sud-Ouest. A sept heures trois quarts, le rideau de brume se levant, on eut connaissance des terres de l'île de l'Amirauté, dans la partie du Nord, les plus près à quatre encâblures seulement. Les embarcations sondèrent autour du navire, et ne trouvèrent pas de différence marquée dans le brasseyage ni la qualité du fond. On tira un coup de canon pour attirer les Indiens.

Juillet 1818.

J'appareillai à une heure du soir avec une brise du Sud. Mon intention était de rallier la côte Sud du canal, où je savais par Young qu'il y a mouillage par vingt brasses, à un mille de terre entre les pointes Cornwalis et Kingsmill. Mais la brise mollit bientôt et dégénéra en risées variables mêlées de calme. Le peu d'air qui se fit sentir vers le soir étant directement de la partie où je voulais m'élever, je ne pus gagner que le milieu du canal. Nous y passâmes presque toute la nuit en calme, avec moins de pluie que la précédente. La brume ne formait qu'un rideau transparent à l'horizon, à travers duquel on apercevait de temps en temps les deux côtes. Le navire fut entouré de baleines, mugissant, soufflant, battant les vagues de leur queue avec un bruit épouvantable. L'amour et ses fureurs étaient sans doute pour beaucoup dans tout ce fracas, car il nous sembla que plusieurs de ces monstres étaient accouplés.

Le 29. — A deux heures du matin, la brise se leva du S.-E.; on orienta babord amure. A trois heures, à l'embranchement des trois détroits (1), la force du vent qui enfilait Christian-

(1) Le détroit de Chatham, Christian-Sound et Frederic-Sound.

Juillet 1818.

Sound, augmenta considérablement. Après avoir viré, nous trouvâmes la brise plus modérée en rentrant dans Frederick-Sound. Ayant gagné l'entrée du port Cambden, on tira deux coups de canon pour annoncer le navire aux Indiens Kekh qui l'habitent dans cette saison. Apercevant un feu en dedans de la pointe Macartney, je dirigeai dessus. A une heure, rien ne paraissant, M. Foucault fut expédié pour chercher un mouillage sous l'îlot, extrémité Ouest du port. A trois heures, il arriva enfin une pirogue, venant du fond, et peu après il en sortit une autre d'entre les îlots, qui, sans aborder, parut prendre des renseignemens de la première. M. Foucault revint après avoir trouvé un mouillage; d'après son rapport, nous arrivâmes sur l'îlot le cap au Sud-Sud-Est demi-Est, mais bientôt nous donnâmes plus au Sud, sur l'avis d'un des Indiens venus dans la pirogue, qui indiqua sur cette première route un banc de sable que nous reconnûmes en effet en approchant. Nous rangeâmes la côte Nord-Est de l'îlot, depuis sa pointe Nord, à la distance de trois à cinq encâblures. A cinq heures, on mouilla par trente-cinq brasses, coquilles bri-

sées, dans une anse spacieuse formée par plusieurs îlots. Il vint plusieurs pirogues, mais comme la plupart n'étaient qu'en reconnaissance, comme celle du matin, nous n'en eûmes que deux peaux. Une pirogue du matin partit de bonne heure pour faire son rapport au chef qui l'avait expédiée, nommé Tachahanak, dont les naturels nous parlèrent comme d'un grand personnage. Les autres ne nous quittèrent qu'à neuf heures et passèrent la nuit sur les îlots voisins. Tous ces Indiens avaient été fort paisibles.

A six heures, j'allai reconnaître une coupée qu'on voyait des hunes entre les rochers qui cernent les îlots, et que le jusan laisse à découvert. Je trouvai dans l'Ouest, entre l'îlot du mouillage et le second, une passe qui a assez d'eau pour les plus gros vaisseaux, mais qui est trop étroite pour pouvoir être tentée, à moins de circonstances particulières et de grandes précautions. Elle conduit à un bassin spacieux, très-découpé, et ayant une communication directe avec le détroit par le Nord-Ouest.

Nous eûmes quelques pirogues le long du bord, mais elles avaient peu de peaux, et ces

Juillet 1818.

Indiens, qui avaient plus besoin de vêtemens que de munitions, trouvaient, comme tous les autres, que nos lainages ne valaient rien, malgré le soin qu'on avait eu de faire des manteaux de drap bléu, garnis de galons et de boutons. J'allai une seconde fois dans le port, dont je reconnus la communication avec le Sound. La rencontre de plusieurs pirogues me fit rallier le bord plus tôt que je ne comptais, les naturels de cette partie m'inspirant peu de confiance. C'est par eux que dans les commencemens de l'établissement à la Nouvelle-Archangel, une expédition considérable de chasse fut surprise à la pointe Macartney. Sur trois cents chasseurs, près de deux cents furent tués ou pris, le reste erra long-temps dans les bois, une partie seulement put regagner l'établissement, l'autre périt de misère ou fut esclave. Pendant mon séjour à la côte, un de ces malheureux fut ramené à la Nouvelle-Archangel par un Américain qui l'avait racheté des sauvages.

Le 31. — A une heure du soir, Tachahanak, un des principaux chefs du pays dont j'attendais la visite avec impatience, arriva dans une

belle pirogue armée de six nageurs, avec ses deux femmes, un enfant, et son frère, que nous avions déjà vu le matin. Ce personnage débuta par me faire présent de cinq peaux, mais ce que je lui offris en retour de cette générosité fut peu de son goût, et malgré la collation qu'il prit et les largesses que je fis à ses femmes, nous eûmes de la peine à nous arranger; car ne trouvant pas à bord les objets qui auraient été le plus à sa bienséance, il voulait tout ce que nous avions. Au reste, ces deux frères joignaient à une physionomie assez agréable une certaine tenue et une propreté comparative qui ne laissaient à leur extérieur qu'une partie de cette rudesse sauvage, qui caractérise les Indiens du Nord. Ils étaient complètement habillés à l'européenne, à la chaussure près. Les deux femmes étaient aussi assez propres. Tachahanak nous quitta à sept heures.

Ce mouillage, appelé Tika par les naturels, n'a rien qui le rende particulièrement recommandable sur cette partie de la côte de Kekh (1) qui en offre partout. En venant le chercher,

(1) C'est le nom que les Indiens donnent aux deux îles qui forment la côte Sud de Frederic-Sound. Elles ne sont séparées

Juillet 1818.

il faut se méfier du *danger* qui nous fit changer de route : c'est un rocher qui découvre situé dans l'Est-Nord-Est de la pointe Ouest, et de l'îlot placé à l'extrémité Ouest de l'entrée du port Cambden, et dans le Nord-Ouest quart-Nord de notre mouillage. De cette position, nous relevions à l'Est-quart-Nord-Est un autre rocher vers l'intérieur. Les pointes gissent à peu près Est-Sud-Est-demi-Sud et Ouest-Nord-Ouest-demi-Nord. La passe étroite qui mène au bassin dans l'Ouest gît au Sud-Sud-Ouest demi-Sud de l'îlot devant la pointe Macartney : c'est un vrai port où l'on peut se mettre parfaitement à l'abri. Il paraît y avoir plusieurs passes parmi les îlots de la partie de l'Ouest. Quelques-uns de ces îlots sont élevés et boisés ; le plus haut est remarquable : taillé à pic, il représente une tour antique, avec une terrasse couverte d'une belle verdure, qui fait ressortir la blancheur du rocher.

que par un canal parsemé de rochers, qui n'a que quelques encâblures de large et court à peu près Nord et Sud. Celle de l'Est est de beaucoup plus petite, et est découpée en dentelures de la manière la plus bizarre. Vancouver ne leur a pas assigné de nom, quoiqu'il ignorât celui que leur donnent les naturels.

Août 1818.

Ce jour, vingt-septième de la lune, la mer fut haute à onze heures et demie du matin. Elle me parut marner de douze pieds. Les courans sont faibles. Nous les avons toujours trouvés de même dans Frederick-Sound.

Le 1er *août.* — Nous appareillâmes de bonne heure de la rade de Tika. Nous passâmes entre les deux bancs qui découvrent, et nous sortîmes du port Cambden par la grande passe. A huit heures, nous étions en canal : nous louvoyâmes pour gagner l'embranchement des détroits, mon intention étant de retourner à Houtsnau, où j'espérais recueillir, sans concurrent, le produit de la chasse que les Indiens avaient dû faire en notre absence. A midi, le calme nous prit avant d'avoir doublé la pointe Gardner. On sonda plusieurs fois avec cinquante-cinq brasses de ligne, sans avoir le fond, à moins d'une lieue de l'îlot et de la côte qui s'étend dans le Nord-Est.

Le 2. — A quatre heures du matin, la brise se leva du N.-O.; nous doublâmes la pointe Gardner, en passant à terre de l'îlot, et nous entrâmes dans le détroit de Chatham, où nous nous élevâmes considérablement à la faveur du flot. A midi, courant sur l'île de l'Amirauté,

Août 1818.

on eut connaissance de l'avant, d'un banc de rochers de deux encâblures environ d'étendue, à cinq ou six encâblures d'une côte basse formant une anse. Nous en virâmes à petite distance. Ainsi que la précédente, cette journée fut superbe. Nous éprouvâmes plusieurs bouffées de vent chaud. La brise fut singulièrement inégale dans la nuit, donnant tantôt par fortes rafales de l'O. au N., aussitôt après calme plat, risées variables, puis de nouveau grand vent. La mer fut houleuse et agitée d'un fort clapotis, quoique le courant se fît sentir à peine. Nous eûmes une aurore boréale.

Le 3. — A trois heures du matin, nous trouvant au vent de l'entrée du port, nous arrivâmes sur Hood - Bay (Tzakoa) dont nous rangeâmes la partie Sud à bonne distance, à cause des rochers qui la bordent et que le flot couvrait alors. A quatre heures, on arma les avirons de galère, et les baleinières prirent la touline : peu après nous entrâmes dans le port de Suddart (Tchatkih) avec commencement du jusan, et mouillâmes dans la passe à cause de la faiblesse du vent.

Nous reçûmes la visite de notre ex - traitant

Août 1818.

Youtchkitau. Il me fit un long récit, que je ne pus comprendre, sur la guerre de Katahanack avec ceux d'Ako, sur un brick mouillé à Kutzetll dans Cross-Sound, et enfin sur le mauvais succès de la chasse. Après avoir parlé du dénuement de fourrures à Houtsnau, il me dit qu'on en apporterait beaucoup si je voulais les payer sur l'ancien taux, ce que je ne balançai pas à lui promettre. Je fus surpris de le trouver avec ses femmes, dans cet endroit où il était campé pour je ne sais quelle raison.

Le 4. — A sept heures du matin, nous appareillâmes avec la fraîcheur du Nord-Ouest, pour aller prendre notre ancien mouillage dans l'anse du Sud-Ouest. Par la sécurité dans laquelle me mettait la certitude qu'il n'existait dans le port aucun *danger* qui pût endommager le navire, je portai moins d'attention à la route que je ne l'aurais fait dans d'autres circonstances. Je pensai trop tard au banc de sable qui cerne une partie de l'anse, et je n'aperçus, qu'à très-petite distance sous le vent, les goëmons qui signalent sa tête. Le peu d'air qu'avait le navire ne lui permit pas d'arriver assez vivement pour le parer. Je fis de suite revenir au

Août 1818.

vent dans l'espoir de trouver quelque coupée dans la partie de l'épi plus à terre, que je savais être très-étroite et avoir un bon fond. Mais à neuf heures trois quarts le navire toucha sans la moindre secousse, par son avant qui se trouva par onze pieds d'eau, tandis qu'il y en avait quinze derrière. Sachant que dans la position où était le navire, l'échouage ne pouvait avoir de suites fâcheuses, je laissai au flot qui se faisait le soin de le relever. Les baleinières qui furent sonder ne trouvèrent pas moins de dix pieds d'eau, sur un fond coquille et gravier. Le banc par son milieu n'a que quelques brasses de large dans la direction Sud-Ouest, qui était celle du navire. Au bout de trente-cinq ou quarante minutes la marée montant nous remit à flot. Après avoir franchi et étalé à plusieurs reprises à cause des inégalités du banc, le navire arrêté par son arrière fit une grande arrivée, flotta entièrement et le doubla en passant sur sa tête. Nous mouillâmes un instant après et affourchâmes sous voile.

J'envoyai aussitôt des corvées au bois et à l'eau et tous les ouvriers travaillèrent dans leurs parties respectives.

Août 1818.

Le 5. — Les pirogues qui vinrent à bord, ne se trouvèrent pas plus riches que celles de la veille qui n'avaient eu à offrir que du poisson et des fourrures de terre. Smed arriva le soir, accompagné d'un autre chef, avec un appareil qui nous fit concevoir des espérances. Il me donna d'abord deux peaux de castor, mais en vertu de cette largesse, il se crut autorisé à faire des demandes exorbitantes. Il ne fut pas plus modéré en traitant pour son ami, qui avait trois peaux dont nous ne pûmes nous procurer qu'une seule pour de la poudre au prix courant. Smed se conduisit d'ailleurs avec beaucoup de décence à son ordinaire, et je lui permis de coucher à bord. De tous les Indiens de cette côte, aucun n'avait autant de douceur dans la physionomie et dans les manières. Mais si son regard n'annonçait pas la férocité, on y voyait percer l'envie : c'est le second vice qui caractérise ces peuples. Du reste Smed était rempli d'intelligence; il paraissait connaître parfaitement les canaux de la partie Nord, et je le vis tracer une esquisse exacte de la petite Kekh, remarquable par ses sinuosités et les coupures de ses côtes. Il m'avoua qu'il ne res-

Août 1818.

tait que très-peu de fourrures dans le détroit, et sur le reproche que je lui fis de m'avoir induit en erreur à mon dernier passage, il donna sur ce qu'il m'avait communiqué alors une explication bien différente du sens que j'en avais tiré. Il m'assura qu'il n'y avait que peu de peaux de loutres à espérer dans cette partie de l'année; qu'il commençait à s'en trouver en décembre, et qu'elles seraient abondantes en février. D'après ces renseignemens, et ce que je voyais moi-même, je résolus de quitter au plus tôt ce mouillage. J'aurais beaucoup regretté le temps que je venais d'y passer, s'il n'avait été mis à profit pour divers travaux indispensables. On avait peint le navire, tenu les grés, fait du bois, de l'eau et de la bierre. La seule peau que nous nous procurâmes cette fois, fut la soixantième recueillie dans le détroit, ou pour mieux dire à Houtsnau.

Nota. Il n'y a pas de *dangers* entre les points de Hood-Bay que les Indiens appellent Tzakoa : elle est également saine dans son milieu et la partie Sud, mais on rencontre des bancs de rochers dans le Nord et l'Est, et il y en a un qui s'étend à près d'un mille de terre. On voit aussi des rochers à la bande du Sud, mais ils ne portent guère qu'à une encâblure et demie de la côte; ils découvrent à mi-jusan. Ils s'étendent moins vers l'entrée

Août 1818.

du port. Celui qui s'éloigne le plus de la côte est à près d'un mille de la partie Ouest de l'entrée. Derrière les rochers qui découvrent dans le Nord-Est, est un petit canal qui va joindre le bassin en arrière du village de Houtsnau. Ce bassin, parfaitement fermé, a une seconde communication avec le détroit, aboutissant à l'anse Nord du village. C'est par celle-ci que nous vîmes sortir *le Brutus*; l'une et l'autre sont très-étroites et les marées très-rapides. Je n'ai pas vu ce port et n'en connais point les détails; mais d'après ce qui m'a été rapporté, il ne vaut pas celui de Suddart. De l'entrée de ce dernier, qui paraît avoir un mille de large, on relève les extremités de Hood-Bay environ Ouest et Nord-Ouest-quart-Nord. Nous mouillâmes à peu près au milieu de la passe par trente-huit brasses fond de coquilles pourries. A deux encâblures environ en dedans, on trouva quarante-sept brasses. D'après le peu de sonde que nous prîmes, le milieu du port est trop profond pour permettre d'y mouiller avec une touée simple, mais il y a plusieurs bons mouillages sur la côte. Le plus fréquenté est l'anse du Sud-Ouest, où nous entrâmes avec *le Brutus*. On trouve généralement du gravier et coquilles, et quelquefois sable dans le fond du cul-de-sac jusqu'à une encâblure de la côte, et de six à dix brasses d'eau sur une étendue de cinq encâblures de l'Est à l'Ouest, et de deux et demie à trois et demie du Sud au Nord. Il y a dans cette partie un banc qui porte dans l'Est à une et demie ou deux encâblures de la pointe de l'anse; il ne reste en quelques endroits que dix pieds à mer basse. Il est marqué par des goëmons. On mouille aussi dans le canal au fond du port à l'Est de l'anse, quoiqu'il y ait des rochers à son entrée. Il se prolonge bien avant dans les terres, ses bords sont habités, car nous en vîmes sortir journellement des embarcations. Un Américain y a hiverné. On trouve une bonne aiguade à un mille environ de l'anse dans le

Août 1818.

Sud. Toute cette partie est basse, ainsi que les extrémités de Hood-Bay.

Les Indiens d'Houtsnau, quoique presque toujours en guerre avec leurs voisins, n'ont jamais commis d'hostilités contre les Européens, à ce qu'on m'a dit, et les Russes les considèrent comme les meilleurs voisins de ces parages.

CHAPITRE XI.

Reconnaissance et description de la côte d'Iknou, de son port et de ses environs. — Retour à la Nouvelle-Archangel. — Infructueuse tentative du capitaine du *Bordelais*, afin d'engager les Indiens à venir à son bord pour traiter de peaux de loutre. — Ile de la Reine Charlotte. — Port de Masset. — Le capitaine change de nom avec Itemtchou, chef indien. — *Le Bordelais* échoue. — Indiens de Skitigats. — Détails sur Skitansnana et sur ses habitans. — Retour à Noutka. — Fourberie présumée de Macouina. — *Le Bordelais* fait une ample provision de bois, d'eau, de gibier et de poissons, pour une valeur de 50 fr. en marchandises. — Départ pour la Californie.

Le 7 août. — Nous appareillâmes le matin du port Suddart. Nous fîmes route à sortir de Hood-Bay (Tzakoa), en rangeant à moins d'une encâblure les bancs de la partie Sud que le jusan mettait à découvert. Après avoir doublé la pointe, nous manœuvrâmes pour nous élever dans le Sud et pour aller visiter Christian-Sound. Dans cette courte traversée, nous fûmes singulièrement contrariés par les vents,

Août 1818.

la brise n'ayant été favorable que quand elle était faible; elle fraîchissait au contraire en hâlant le Sud et Sud-Est, où elle nous était directement opposée.

Le 9. — Nous rencontrâmes deux pirogues qui traversaient à la voile de l'île du Roi-Georges à celle de l'Amirauté : en les accostant, un des Indiens, se doutant de la cause de notre empressement, nous hêla qu'il n'avait point de fourrures. Nous jouîmes de la vue de plusieurs torrens, qui, enflés par la fonte des neiges, se précipitaient en cascade du haut des montagnes de l'île du Roi-Georges, et dont les eaux rougeâtres se faisaient remarquer sur une large bande. Nous étions encore en dedans de la pointe Gardner, lorsqu'à sept heures la brise porta au Nord, joli frais : nous fûmes bientôt hors du détroit, et une heure après nous entrâmes dans Christian-Sound.

Le 10. — Dans la nuit, les courans furent violens, particulièrement le flot que le navire reflouait à peine, quoique filant plus de quatre nœuds. Le matin, les variétés, généralement de l'Ouest, nous favorisèrent pour rallier Iknou sur la côte Est, où j'avais le projet de mouiller.

Août 1849.

A dix heures, M. Foucault fut expédié pour reconnaître l'entrée; il revint à midi et me fit un rapport satisfaisant de sa reconnaissance. A une heure, nous donnâmes dans la passe, et peu après nous mouillâmes dans le port extérieur d'Iknou par vingt-deux brasses, sable et coquilles brisées. Le soir, j'allai faire une tournée dans le port intérieur.

Le 11. — On tira de bonne heure deux coups de canon pour appeler les Indiens; mais quoique le temps fût assez beau, on ne vit qu'une seule pirogue qui n'avait que du poisson. Les officiers trouvèrent sur la côte Nord-Ouest un petit espace de terrain cultivé où il restait quelques pommes de terre. Cette découverte, fortifiant mon opinion sur le passage récent du capitaine Nye qui m'avait parlé de ce jardin, me détermina à ne pas faire un plus long séjour dans cet endroit, où il ne restait plus rien à glaner.

Le 14. — Contrariés par les calmes, les brumes et les marées, dont celles du jusan avaient moins de durée, nous ne pûmes sortir que le jour à la touée et après trois mouillages. A cinq heures du soir, étant babord amures à

Août 1818.

petite distance des bancs qui découvrent au Sud-Ouest de l'entrée, sans pouvoir les doubler, des variétés favorables nous permirent de les doubler à l'autre bord, et lorsque le flot se fit, nous étions hors du parage où il porte dans Iknou. Il fut à peine sensible en dedans des bancs; mais aussitôt dans le canal libre, le navire fut drossé dans le Nord avec une rapidité qui ne permet pas de supposer moins de trois nœuds au courant.

Le port d'Iknou (1) est situé au fond d'un entonnoir formé par la côte, qui des deux côtés est bordée de rochers et d'îlots, dont plusieurs ne découvrent qu'à mer basse. On double tous les *dangers*, au moins ceux que j'ai vus à découvert, en se tenant en position de relever la pointe Sud-Est de l'entrée à l'Est du Nord 30 deg. Est et la pointe Nord-Ouest au Nord de Nord 65 deg. Est, ou quand on a vent sous vergue, en tenant la première et la deuxième entrée l'une par l'autre. A un mille de la première entrée, nous n'avons pas eu moins de

(1) Latitude Nord 56 deg. 37 min.; longitude Ouest 136 deg. 22 min. à l'Est-Sud-Est de la pointe Salivan, sur la côte Ouest de la petite Kekh.

quinze brasses ni plus de vingt-cinq, mais le brasseyage est irrégulier. Le fond est varié de coquilles brisées, corail, gravier, roche et quelquefois sable en approchant. La première entrée a environ trois encâblures de large. De la côte Est, des rochers coulés s'étendent à une demi-encâblure; il s'en trouve aussi à l'autre bande, mais portant moins au large. Des algues les signalent des deux côtés.

Le port extérieur a plus d'un mille de profondeur du Sud-Ouest-quart-Ouest au Nord-Est-quart-Est, sur une demi-encâblure de large : quelques rochers paraissent sur les deux côtés, mais à petite distance, et je ne crois pas qu'aucun *danger* s'étende à une demi-encâblure. Nous n'avons pas eu au-delà de vingt-deux brasses d'eau au milieu du port; notre ancre de détroit était mouillée par cette profondeur, et l'ancre à jet par quatorze. Il y a beaucoup d'eau jusqu'à terre à la bande du Sud-Est qui est accore, mais moins à la côte opposée; l'apparence de celle-ci me fait penser qu'il y a quelque banc.

Nous trouvâmes des ruines d'habitations sur un rocher peu élevé, mais escarpé, qui n'est séparé de la côte Sud que par un canal de moins

Août 1818.

d'une demi-encâblure. Une palissade, dont il restait encore une partie, défendait le débarcadaire dans les endroits les moins difficiles.

Le port intérieur a environ trois milles sur cinq, dans la direction Nord-Est du compas.

Après être sortis des passes d'Iknou, nous manœuvrâmes pour débouquer du Sound, dans l'intention de tenter les parties les plus méridionales de la côte, où, à défaut des succès que le mauvais assortiment de notre cargaison ne permettait pas d'espérer, nous devions recueillir des connaissances qui pouvaient fructifier par la suite. Nous fûmes tellement contrariés par les calmes et le vent toujours faible de la partie du Sud, que malgré le soin que nous mîmes à profiter des variétés et à tenir la partie Ouest du canal où les courans devaient être plus favorables, nous n'atteignîmes que le troisième jour la hauteur du cap Tchirikoff, à douze lieues d'Iknou. Cette traversée n'eut rien de remarquable que sa lenteur.

Le 17. — A midi, nous n'étions que par 36 deg. 3 min., c'est-à-dire à quelques milles seulement au Sud du cap Tchirikoff. Outre les courans qui portaient dans le détroit, et le

Août 1818.

calme, le peu de brise qui se faisait sentir par intervalle était du Sud, et, par conséquent, ne nous permettait pas d'avancer dans cette partie. Considérant ces contrariétés dans une époque déjà avancée de la saison, et le peu de chance probable de succès qui nous restait sur ces côtes, moins abondantes en pelleteries que celles où nos recherches avaient été si peu fructueuses, je crus devoir suspendre la visite de la côte, et sacrifiant aux intérêts qui m'étaient confiés le désir d'augmenter mes connaissances sur cette navigation, je me décidai, d'après l'ouverture qui m'avait été faite par le capitaine Nye, à traiter avec quelques Américains de l'échange du reste de notre cargaison contre des fourrures. Dans cette intention, je gouvernai pour la Nouvelle-Archangel, où j'espérais trouver le capitaine Davis.

Le 18. — A six heures du matin, nous eûmes connaissance de la pointe Woodhouse, mais la brume était trop épaisse pour tenter l'entrée, et les forts vents, qui nous obligèrent de tenir la cape pendant quelques heures, nous firent perdre cette journée et la suivante. Le surlendemain, le calme ne promettant pas plus de

Août 1818.

succès, je m'embarquai dans la grande baleinière, et laissant le bâtiment à l'entrée, aux soins de M. Foucault, je me rendis à la Nouvelle-Archangel. On n'y avait pas entendu parler du capitaine Davis, dont le retard donnait de l'inquiétude. Après avoir dîné chez M. Yanosky, gouverneur par intérim, j'allai avec lui à bord de la frégate *la Kamschatka*, arrivée depuis peu, et commandée par le capitaine de vaisseau Galownine. qui n'était pas à bord. Je fus accueilli de la manière la plus grâcieuse par M. Moravief, premier lieutenant. En descendant à terre nous trouvâmes le commandant Galownine, chez M. Yanosky; je n'eus pas moins à me louer de l'accueil que je reçus de lui : sa conversation instructive et intéressante m'ayant fait oublier les heures, lorsque je voulus m'embarquer, il était trop tard pour pouvoir espérer de me rendre à bord avant la nuit. Le temps était couvert et sombre, je me décidai à différer mon retour. A l'imitation de M. Patouchkin, lieutenant de la marine impériale, j'allai passer la nuit à bord de l'*Okdritié*, bâtiment de la compagnie, qu'il commandait.

Le 21. — La matinée ayant été brumeuse,

Août 1818.

je ne rejoignis le navire qu'à onze heures. On s'occupa aussitôt après à embarquer la baleinière et le peu de provisions que j'avais pu faire à l'établissement. A midi, je fis servir pour sortir de la baie. Les rochers du milieu restaient au Sud-Ouest quart-Ouest, à une demi-lieue, la brume couvrait toutes les terres. Nous louvoyâmes pour gagner le large.

A dix heures, sous le cap Engano, nous eûmes connaissance d'un feu à petite distance, et peu après on entendit un coup de fusil. Croyant que c'était un navire en danger, j'arrivai dessus avec un feu à la corne. En accostant je reconnus un brick qui manœuvrait pour nous rallier. A onze heures, nous prîmes la panne tribord. En même temps il partit un coup de fusil du brick, j'en fis tirer un sur son avant; il mit ensuite en travers sous le vent et nous nous hêlâmes. Il dit être le brick de sa majesté britannique *la Colombia*, parti d'Europe en novembre 1817. Il cula pendant que nous nous parlions et s'éloigna : à minuit il reparut encore dans nos eaux; une demi-heure après il tira deux coups de fusil auxquels il ne fut pas riposté. Nous mîmes en panne, et

Août 1818.]

le capitaine me hêla qu'il allait se rendre à bord. Nous reçûmes en effet sa visite. Il refusa de prendre connaissance des expéditions du navire, disant qu'il venait en ami et seulement pour avoir des renseignemens. Je lui communiquai tous ceux que je possédais sur la côte, sur l'établissement russe, etc. Il parut prendre beaucoup de part au changement de gouverneur qui venait de s'opérer à la Nouvelle-Archangel, où il allait entrer. Il avait laissé l'Europe dans l'état le plus paisible; il m'annonça la restitution de la Colombia aux Américains, il me parla du départ de *l'Uranie*, pour un voyage de découverte, sans pouvoir dire le nom du commandant. Ce capitaine, nommé Robson, mettait peu de suite dans ses discours, et rien dans son costume, sa tenue et ses manières, n'annonçait un officier. Il partit à trois heures du matin, après avoir fait une rude chute sur le pont.

Les 24-25. — La recherche infructueuse que je venais de faire à Sitka m'ayant encore fait perdre plusieurs jours, je résolus d'aller directement dans l'entrée de Perès, et de borner à quelques points des côtes qu'elle baigne, et à Noutka, mes tentatives pour échanger,

contre des fourrures, le reste de ma cargaison. A neuf heures du soir on eut connaissance de l'île Forester, située dans le Nord-Ouest de l'entrée. Je dirigeai au Sud. A minuit nous étions sur le parallèle moyen, entre les îles de la Reine Charlotte et du Prince de Galles, qui forme l'entrée. On ne voyait aucune terre, mais le temps était très-beau. J'arrivai dans le canal avec joli frais du S.-O. à l'O. A trois heures on aperçut l'île Forester dans le Nord-Ouest, et celle du Prince de Galles dans le Nord-Est. Nous donnâmes dans l'entrée de Perès, en ralliant la bande Nord que nous longeâmes jusqu'au cap Muzon. En le doublant, je fis tirer un coup de canon et hisser le pavillon américain, avec lequel le navire se présenta à l'ouverture du port Cordova que les Indiens appellent Kaïgarny.

Ayant appris des Américains et des Russes, que les habitans de ce canton avaient eu le plus de part à l'affaire du 18 juin, j'avais formé le projet de me saisir des premiers qui viendraient à bord, et d'en tirer une rançon en fourrures, comme une juste indemnité des pertes que la perfidie de ces Indiens avaient

Août 1818.

fait éprouver à l'armement. Dans cette vue, afin de déguiser le navire, j'avais fait faire divers changemens; il avait été peint différemment; les mâts de perroquets simples avaient été remplacés par d'autres à flèches, etc. Après avoir doublé le cap, je dirigeai sur un village au fond d'une petite anse, la première en remontant la bande Ouest du port. Il en sortit une pirogue montée par cinq Indiens qui, après nous avoir observé de loin, approchèrent à portée de voix, et hélèrent en anglais, demandant d'où venait le navire, son nom, celui du capitaine, etc. Je fis à toutes ces questions les réponses les plus propres à leur inspirer de la sécurité, et je les invitai à me donner un pilote pour me conduire au mouillage. Mais au lieu d'accoster, ils profitèrent d'un virement de bord, pendant lequel le navire leur présentait l'avant, pour s'éloigner à force de rames et gagner la côte. Jugeant que toute autre tentative de ce genre serait inutile, et le temps et le défaut de connaissance des localités ne me permettant pas de chercher à leur infliger une punition méritée, je pris le large et fis route, le cap au Sud-Est, pour le port Estrada (Masset), sur la côte Nord de l'île de la Reine-Charlotte.

Août 1818.

A quatre heures, les relèvemens ayant indiqué un courant portant sous le vent, on loffa au Sud-Sud-Est. A cinq heures, on reconnut, dans l'Est-Sud-Est, l'entrée du port Estrada, sur lequel nous arrivâmes en ralliant la côte à une lieue de distance. Les terres, dans cette partie, contrastent d'une manière frappante avec celles du Nord, ou pour mieux dire avec tout ce que j'ai vu de la côte Nord-Ouest. Elles sont basses, particulièrement les bords de mer, ne s'élèvent que par un talus peu sensible en avançant dans l'intérieur, où elles ne forment que des collines de moyenne hauteur, dont les sommets arrondis et les pentes douces n'offrent ni les rochers escarpés ni les dentelures anguleuses qui se rencontrent ailleurs si fréquemment. Le feuillage des bois me parut être aussi d'une teinte moins sombre, et tout l'ensemble beaucoup moins sauvage.

Le tracé de la côte que Vancouver a donné, d'après les Espagnols, me parut très-exact, et je n'eus pas de peine à distinguer le port que je cherchais, du port Massaredo et de plusieurs autres coupées qui étaient en même temps à vue dans l'Ouest. Ayant eu connaissance de

Août 1818.

quatre pirogues, dont trois à la voile, on rentra les bonnettes afin de les mettre à même de nous rallier. On vit, attenant à la pointe Nord-Ouest de Masset, des rochers et des brisans, et, au large, un espace considérable d'eau décolorée, jaunâtre, qui semblait annoncer un banc. Les pirogues passèrent sans nous accoster, et le jour étant beaucoup trop avancé pour permettre de donner dans une passe que je savais être dangereuse, nous portâmes au large.

Le 26. — Nous donnâmes de bonne heure dans le port ou plutôt bras de mer de Masset, sous la direction d'un Indien nommé Tayan, venu dans une pirogue à notre rencontre. Nous rangeâmes la pointe Nord-Ouest de l'entrée à une demi-lieue, et, quoiqu'à mer basse, sans avoir connaissance du banc dont nous avions eu des indices la veille. L'Indien nous fit gouverner sur la partie Sud-Est. La nécessité de veiller la manœuvre ne me permit pas de faire les remarques que j'aurais désirées.

A huit heures, nous rangeâmes la pointe

(1) Latitude Nord 54 deg. 1 min.; longitude Ouest 144 deg. 6 min.

Août 1818.

Sud-Est avec bon flot, et, peu après, étant devant un gros village, nous fûmes environnés d'embarcations. A neuf heures, nous trouvant à sept ou huit milles en dedans de la pointe, nous laissâmes tomber par treize brasses, fond de gravier, l'ancre de détroit pour le flot, et l'ancre à jet dans le Sud-Est pour le jusan; de cette manière nous nous trouvâmes affourchés.

Le 27. — Plusieurs pirogues vinrent à bord avec des pelleteries, dont nous ne pûmes obtenir que deux, les Indiens, qui voulaient des lainages en échange, trouvant les nôtres de mauvaise qualité.

Le matin, il venta grand frais de S.-E., nous chassâmes et fûmes obligés d'affourcher de nouveau. Le mouvement d'ancre fit croire aux naturels, dont nous avions plusieurs pirogues à bord, que nous allions appareiller. Je cherchai à leur faire comprendre que ce n'était pas mon intention; mais malgré mes assurances, le petit foc ayant été hissé pour faciliter nos opérations, ils se jetèrent dans leurs embarcations avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent trois peaux dont ils n'avaient pas

Août 1818.

encore reçu le prix. Malgré tout ce que nous pûmes faire pour les détromper, ils allèrent à terre à la bande du Sud. A deux heures du soir, une pirogue revint à bord en reconnaissance : rassurés par nos promesses et surtout en voyant mouiller l'ancre d'affourche, ils hêlèrent leurs compatriotes, et un grand nombre d'embarcations nous accostèrent. Ceux qui avaient laissé leurs fourrures le matin ne manquèrent pas de venir en demander le paiement, et ils parurent agréablement surpris de le recevoir. Ils avaient peu de pelleteries, et se montrèrent dans leurs relations les plus avides de tous les Indiens avec qui nous ayons traité sur la côte.

Le 28. — Il vint encore beaucoup de pirogues, mais elles avaient peu de peaux de loutres. Les Indiens attribuèrent ce dénuement aux visites qu'ils avaient déjà reçues des Américains. Nous fîmes acquisition d'une jolie pirogue en échange d'un mauvais fusil à deux coups. Ainsi que dans les autres mouillages, nous nous étions procuré une suffisante quantité de poissons, et, pour la première fois sur

cette partie Nord de la côte, des oiseaux aquatiques qui ne sentaient pas la marée.

Les Indiens ne nous donnèrent aucun sujet d'inquiétude. Ce sont les plus beaux hommes de la côte Nord-Ouest; ils paraissent mieux nourris, plus forts, et beaucoup moins sales que les autres. Il règne sur leur personne, et dans tout ce qui leur appartient, un air d'opulence et de propreté comparative supérieure à ce que nous avions remarqué jusque là. Autant que nous avons pu en juger en passant, les cases qui composent les quatre villages que l'on voit sur les deux rives de l'entrée, sont mieux construites et mieux tenues que celles du Nord. L'ensemble de ces fortes bourgades a quelque chose de pittoresque; il est surtout remarquable par l'aspect des figures monstrueuses et colossales qui décorent les maisons des principaux personnages, et dont la bouche béante sert de porte. En remontant le bras de mer, on voit sur la côte Nord, au-dessus du plus grand village, un fort dont le parapet est couvert d'un beau gazon, et entouré d'une palissade en bon état, ce qui lui donne l'apparence de nos cu-

Août 1818.

vrages extérieurs de places fortes. Ce canton, et toute la bande Nord de l'île de la Reine Charlotte, est sans comparaison ce que nous avons vu de plus beau dans cette partie de l'Amérique. Les Indiens savaient non-seulement notre affaire de Kowalt, mais même notre apparition à Kaïgarny, une pirogue de cette tribu, leur alliée, étant venue leur en donner avis. Cette circonstance, et leurs querelles récentes avec *le Brutus*, explique la terreur de ceux qui nous avaient quittés si brusquement la veille. Ils improuvaient la conduite de ceux de Kaïgarny, ou du moins ils cherchaient à nous le persuader.

Le 29. — Mon intention était d'appareiller à mi-jusan, mais la brume m'en empêcha. A l'étale, on vira sur l'ancre à jet pour désaffourcher; mais elle avait chassé et était prise avec l'autre; le flot s'étant fait on ne put pas travailler à les dégager. A dix heures, on fila quarante brasses de chaque amarre, le courant ayant plus de quatre nœuds. On hissa au haut des mâts trois pavillons à armes pour les sécher; leur aspect nous procura la visite d'une douzaine de pirogues, dont il n'était venu que deux précédemment.

Août 1818.

Itemtchou, grand chef de Masset, vint dans une belle pirogue, accompagné de ses trois femmes. Sa figure est longue, tant soit peu sévère et sauvage, avec quelque chose de suisse. Une ligne anguleuse en rouge, au front, se prolongeait sur une partie de son nez aquilin.

Il portait en manteau une couverture blanche avec une raie bleue aux extrémités, ouverte par le devant et retenue par un cordon; son chapeau était en cône obtus à la chinoise, dominé par une colonne coupée en quatre parties, et chargée de dessins bizarres. Il ne voulut monter à bord qu'après avoir reçu l'assurance qu'un officier resterait en otage dans sa pirogue. Nous l'accueillîmes de notre mieux, et je lui donnai quelques présens ainsi qu'à ses femmes. Notre entretien se faisait par l'intermédiaire d'un Indien de Skitigats, nommé Intchortge (1). Ayant

(1) Intchortge était bien fait, d'une taille avantageuse; son teint était une légère nuance basanée, et sa physionomie toute européenne, aux yeux près, qui, chez tous les naturels que j'ai vus, de la côte Nord-Ouest, ont toujours quelque chose de farouche. Il se piquait non-seulement de bien parler anglais, mais même d'avoir de belles manières; il cherchait à nous le persuader, en disant fréquemment : « *Me all the sames Boston* » *gentleman.* » Par ces Indiens, qui n'ont guère de relations

Août 1818.

demandé le nom du chef en lui disant le mien, il crut que je désirais changer de nom avec lui, ce qui est parmi ces peuples le gage d'amitié le plus inviolable. Il accéda avec empressement à cette proposition qui parut le flatter. L'échange se fit malgré la difficulté qu'éprouva le chef à prononcer son nouveau nom, dont je fis en sa faveur le diminutif Roki ; nous nous fîmes réciproquement quelques présens, et nous nous séparâmes en amis. A trois heures, lorsque le navire commençait à dériver avec le jusan, on avait levé les deux ancres, en virant sur la grosse. A quatre heures et demie, nous avions dépassé le mi-canal : le courant paraissant porter sur la bande du Sud-Ouest qui a peu de fond et qui est parsemée de rochers dans cette partie, nous virâmes lof pour lof. En approchant l'autre côte très-saine et accore, le courant nous drossa dessus, et ayant ensuite contrarié les manœuvres que nous fîmes tant pour culer que pour virer, à cinq heures un quart le navire toucha par son avant, et aussitôt après par son travers, ayant le vent par hanche de babord et portant à terre. On aurait

qu'avec des navires de cette ville, Boston est la capitale du monde civilisé.

Août 1818.

pu y sauter de dessus le beaupré, et un fourré épais s'étendait jusqu'à la laisse de basse mer, qui était à portée de pistolet. Nous n'avions pas eu moins de onze brasses à une encâblure et demie de terre, dix minutes avant d'échouer. Nous n'avions alors que huit pieds devant et douze sous les porte-haubans d'artimon.

On s'occupa de suite à serrer les voiles, dégréer les perroquets et dépasser les mâts ; en même temps on établit trois bigues à tribord et deux à babord, et peu après on travailla à mettre le grand canot dehors, les bigues, en perdant le fond à plusieurs reprises, nous ayant fait voir que l'eau montait malgré le courant de jusan qui filait encore un demi-nœud. Ces divers mouvemens nous ayant obligé à amener les filets, les Indiens qui nous accompagnaient en grand nombre pour faire des échanges s'introduisirent peu à peu, en nombre au moins égal à celui de nos gens. Quoique la faible quantité d'armes et le nombre de femmes et d'enfans qu'on voyait dans les pirogues n'annonçât rien d'hostile de leur part, non plus que leur conduite, ces apparences pacifiques pouvaient changer d'un moment à l'autre. Mais dans les

Août 1818.

circonstances où nous nous trouvions, il était moins dangereux d'agir de confiance que de témoigner une méfiance qui, en faisant voir ce que notre position avait de critique, pouvait les porter à en profiter pour nous attaquer. J'étais d'ailleurs rassuré par la présence de mon ami Itemtchou, qui était venu à bord peu après l'échouage sans exiger d'otage. Il chercha à me rassurer sur la position du navire, et surtout sur ses dispositions personnelles en notre faveur, sur lesquelles je devais entièrement compter, me disait-il, d'après l'amitié qui nous unissait. Je lui témoignai l'entière confiance que j'avais dans ses sentimens pour nous, ainsi que dans les dispositions pacifiques de ses sujets; mais je lui fis sentir en même temps que le grand nombre d'hommes dont le pont était couvert, et la quantité de pirogues qui environnaient le navire, sans nous donner d'inquiétude, nous gênaient beaucoup dans les mesures qu'il fallait prendre pour remettre le navire à flot. Il ne fit aucune réponse à cette sollicitation indirecte, mais un moment après, lorsqu'on allait élonger l'ancre à jet, il prit congé de nous. Après avoir débordé, il prononça quel-

Août 1818.

ques paroles à haute voix, et au bout de cinq minutes, il ne restait plus une seule embarcation le long du bord, ni un homme sur le pont, excepté l'interprète. Cet Indien m'annonça qu'il n'y restait qu'avec l'autorisation du chef, et il me demanda la mienne, que je lui accordai avec plaisir. Cet homme, dont je comprenais l'anglais, était très-intelligent et connaissait fort bien son pays.

La nuit, il venta joli frais de N.-O. $\frac{1}{4}$ O. A huit heures, on commença à virer sur le grelin; peu après, l'avant évita au large, et le navire vint à l'appel de l'ancre à jet dans la direction du courant de flot, qui avait déjà pris beaucoup de force. A neuf heures, on mouilla la moyenne ancre, et on fila du grelin pour la faire travailler; mais le grelin étant à bout sans que le câble fît force, on s'aperçut que la violence du courant avait empêché l'ancre de prendre en la portant sur l'arrière. On fit ajus sur le grelin avec une haussière qu'on mollit après avoir filé du câble à grandes brassées. Nous passâmes la nuit avec trente-cinq brasses de câble et cent quatre-vingts d'haussière, sur quatorze brasses, fond de gros gra-

Août 1818.

vier, relevant au flot les pointes de l'entrée à l'Ouest-Nord-Ouest-demi-Nord et au Nord quart-Nord-Ouest, celles de l'intérieur Sud 21 deg. Ouest et au Sud-Est.

La matinée du 30 fut employée à lever l'ancre à jet, à refaire la drome dont un mât de hune qui avait servi de bigue se trouva manquer. A onze heures, nous chassâmes de deux encâblures pendant le flot; on mouilla l'ancre de veille par quinze brasses fond gravier; on fila trente brasses de son câble et vingt-cinq de plus de celui de babord.

Mon ami Itemtchou reparut le matin, en homme sûr d'être le bien venu, et témoigna beaucoup de joie du succès de nos opérations. Je lui donnai, outre divers petits objets, un fusil à deux coups. Cet homme n'est pas étranger aux sentimens du cœur, et c'est là peut-être ce qui a prévenu toute tentative hostile de la part de ses sujets.

Nous traitâmes encore de quelques peaux de loutre.

A une heure et demie, on leva l'ancre de veille, on dérapa la moyenne, on mit la brigantine, le perroquet de fougue, le petit foc, et le

Août 1818.

navire dériva avec le jusan. A quatre heures et demie, nous étions sous la pointe Nord-Est de l'entrée, babord au vent. Le remoux du courant portant à terre, on manœuvra pour virer vent arrière. La violence du jusan ayant fait manquer l'évolution, on mouilla l'ancre de babord qui fit éviter le navire vent arrière. On appareilla aussitôt les huniers, l'ancre fut dérapée, et on sortit en dérivant contre un vent violent qui soufflait en poupe. A cinq heures un quart, ayant doublé la pointe, on serra le vent babord sous les huniers, perroquets et focs, portant au vent des bancs qui sont dans le Nord-Est. Le fond diminua graduellement de dix à six et à quatre et demie. A cinq heures trois quarts nous étions à une demi-lieue au vent des bancs, mais la sonde ne donnait que quatre brasses, et depuis quelque temps la mer brisait de l'avant. Quoique cela parût être occasionné par un ras de marée, j'envoyai vent devant. Ayant manqué à virer, je fis mouiller les deux ancres ensemble par seize pieds, fond de gros gravier. On fila quarante brasses de babord (premier mouillé) et quatorze de tribord, on serra les voiles, etc. A sept heures un

Août 1818.

quart j'expédiai la grande baleinière sous M. Briole, pour sonder de l'arrière; à huit heures trois quarts elle était de retour. M. Briole rapporta avoir trouvé vingt-deux pieds à terre et plus grand fond jusqu'à six brasses dans l'Est, à un mille dans le Nord de notre position d'alors, partout sable ou gravier. Le brasseyage et le fond étaient les mêmes dans l'endroit où la mer avait brisé par l'effet du courant, quoiqu'il filât deux nœuds de jusan portant Est-Nord-Est. Lorsque nous mouillâmes, la mer monta déjà. Le courant de flot ne fut sensible que vers dix heures : à onze heures et demie, le navire était entre le vent et le courant.

Le 31. — A une heure, on embraqua vingt brasses du câble de babord, qui ne travaillait pas. Le navire évita au courant peu après, et à trois heures, le jusan se fit.

A quatre heures et demie, n'ayant que quinze pieds d'eau, on fila du câble de babord afin de mettre le navire en dehors de ses ancres, et qu'il ne tombât pas dessus. La mer perdit encore un pied et commença à monter à cinq heures et demie. On embarqua le grand canot et la grande baleinière.

Aout 1818.

A huit heures, il vint deux canots de nos amis de Masset pour nous engager à rentrer, prétendant qu'il allait venir beaucoup de peaux, mais je ne jugeai pas devoir me laisser aller à de pareilles espérances (1).

A neuf heures, on leva l'ancre de babord et on vira sur l'autre, qui dérappa au tangage lorsqu'elle n'était encore qu'à long pic. Le navire abattit à terre malgré la manœuvre, et fut long-temps à prendre vent arrière et à revenir au vent à cause du jusan qui marquait encore portant Est. A neuf heures trois quarts, on appareilla les huniers, les goëlettes et auriques, babord amures, et aussitôt l'ancre caponnée, on établit largue sous les trois corps de voiles et les bonnettes hautes, dirigeant d'abord au Nord-quart-Nord-Est, et arrivant ensuite jusqu'au Nord-Est.

D'après plusieurs sondes prises avec grand sillage, il doit y avoir mouillage jusques à plu-

(1) Relèvement du mouillage à huit heures. — L'île du Prince de Galles, le cap Chacon, Nord-quart-Nord-Est; l'île de la Reine Charlotte, le mondrain de la pointe Invisible, à l'Est; la pointe Nord-Ouest de Masset, à l'Ouest-Nord-Ouest; la pointe Sud-Est au Sud 28 deg. Ouest. Des bancs dans le Sud-Est, les plus proches à un mille.

Août 1818.

sieurs lieues au large, comme l'annonce l'aspect de la terre, qui est basse et se perd à la mer en talus imperceptible.

La seconde partie de la journée fut très-belle; nous contournâmes avec joli frais de l'O.-N.-O., à la distance de quatre à cinq milles, la pointe Invisible, qu'on ne pouvait pas mieux nommer. La langue de terre basse et sablonneuse qui la termine, me parut se prolonger plus que ne l'indique Vancouver d'après les Espagnols. Au Nord de la partie boisée, son peu de hauteur, ses sables blancs, et son inclinaison à peine sensible, donnent à son aspect quelque chose de vague même dans un temps clair, et doivent la rendre très-dangereuse, pendant les brumes, qui sont fréquentes dans ces parages. En doublant la pointe, nous trouvâmes que le jusan portait dans le canal entre l'archipel de la Reine Charlotte et celui de Pitt. A trois heures, nous gouvernâmes sur ce détroit dans lequel nous donnâmes à quatre heures et demie, la pointe Invisible nous restant alors à l'Ouest.

Cette soirée fut d'une beauté singulière; l'atmosphère était pur, le ciel sans nuage, la

mer unie, la température douce. Les côtes qui bornent ce beau canal étaient à vue des deux bords; celles des îles de la Reine Charlotte qui commencent à s'élever à peu de distance de la pointe Invisible, et forment bientôt des montagnes escarpées, étaient assez rapprochées pour qu'on pût distinguer parties de rocher, des masses boisées. Pendant plusieurs heures, l'aspect le plus extraordinaire et le plus magnifique s'offrit à nos regards. Sur un développement qui, d'après la distance et l'angle compris entre les extrémités, devait être d'environ deux lieues, leur profil se dessinant sur l'azur du ciel, présentait une suite d'édifices dont les uns paraissaient dans un état parfait de conservation et les autres étaient en ruines. Ceux-ci représentaient des monumens grecs, ceux-là des ouvrages gothiques. D'autres, d'après leur grandeur gigantesque, ressemblaient à des travaux égyptiens. On distinguait aussi d'immenses fortifications, les unes antiques, avec de hautes tours, les autres figurant nos ouvrages rasans, modernes. Des rochers qui ne représentaient que le chaos, se mêlaient souvent à ce[illegible]onumens illusoires de l'industrie humaine, qui ailleurs

Août 1818.

paraissaient disposés dans un ordre parfait, et semblaient former, non-seulement des édifices entiers, mais même des parties d'enceintes pour de grandes cités. Cette vue singulière, assemblage aussi remarquable par sa grandeur que par les formes des masses qu'elle présentait, doit être attribuée, je crois, à la disposition des rochers qui couronnent les hauteurs de cette partie des îles de la Reine Charlotte, ainsi que la plupart des montagnes de ces contrées. Je dois dire que quoique plusieurs eussent déjà fixé notre attention dans d'autres parties, aucune n'approchait de la régularité et du grandiose qui, dans cet endroit, excita notre admiration. Nous pûmes les contempler pendant plusieurs heures, et la nuit seule les cacha à nos yeux, en les couvrant de son voile, sans que leurs formes eussent subi d'altération sensible, autre que celle que devait produire le mouvement progressif du navire. Cette circonstance me fait croire que cela ne peut être attribué à des nuages, ce qui au reste ne serait guère moins extraordinaire. La grandeur de ce tableau, que relevait la splendeur du soleil à son coucher, remplissait nos cœurs d'une

émotion religieuse, et j'en conserve un souvenir ineffaçable.

J'aurais désiré toucher à Skitigats, un des principaux villages Indiens, dont le capitaine du *Brutus* et Intchortge m'avaient beaucoup parlé; mais ne pouvant pas y arriver avant la nuit, il aurait fallu en perdre la plus grande partie devant l'entrée, et les circonstances ne me permettaient pas de sacrifices de ce genre.

Le 1er septembre. — Nous fîmes route avec joli frais de N.-O. pour descendre le canal, en tenant le milieu par précaution pour les courans, sur lesquels je n'avais aucun indice, Vancouver, mon seul guide, n'ayant pas exploré cette partie. Elle n'est portée dans son atlas que d'après les relèvemens espagnols et tracée d'une manière particulière, qui paraît indiquer que la reconnaissance en est moins parfaite que celle des autres côtes.

On loffa de bonne heure pour rallier l'île de la Reine Charlotte, dont la côte élevée formait plusieurs entrées. Le courant n'avait pas eu d'effets sensibles; je fis tirer un coup de canon et mettre un pavillon au grand mât pour attirer les naturels. Nous étions par 52 deg.

Septembre 1818.

étions par 52 deg. 46 min.; la terre de l'avant était à cinq à six milles. Nous avions sous le vent une pointe d'où s'élevait de la fumée : elle formait l'extrémité Sud d'une entrée spacieuse parsemée d'[illegible]. Nous tenions le vent pour donner dans un autre plus Nord, où les deux Indiens des Sandwich que j'avais reçus du capitaine Nye, et dont j'avais reconnu l'intelligence, m'assuraient qu'il avait traité. Les naturels se firent attendre, et j'allais arriver sur la pointe où paraissait le feu, lorsqu'on aperçut une pirogue sortie de la baie du Nord. Un des cinq Indiens qu'elle portait monta sans méfiance, et, suivant l'usage, nous engagea à venir mouiller à Skitansnana, village qui m'était déjà connu, tant par le rapport du capitaine Nye, que par les renseignemens que j'avais puisés à Masset. Cet Indien avait plusieurs peaux de loutre; il nous en fit voir une très-médiocre, et demanda en échange quatre couvertures. Il parut faire peu de cas de celles qu'on lui montra, ainsi que de tous nos lainages. Deux autres pirogues, dont une de l'entrée sous le vent, vinrent aussi nous visiter. Celles-ci produisirent quatre peaux de loutre et beaucoup de petites pelleteries; les naturels en avaient

Septembre 1818.

probablement encore d'autres dans les coffres qu'on voyait dans leurs pirogues. Tous partagèrent l'opinion du premier venu, sur nos marchandises, et ne voulaient que des tissus de laine et non la poudre que nous leur offrions. Ils échangèrent assez volontiers leurs petites peaux pour des ustensiles de fer blanc et quelques autres objets de quincaillerie. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put obtenir la mauvaise fourrure du premier qui vint, et il fut impossible d'en avoir d'autre. Nous eûmes encore une fois le déplaisir de voir nous échapper des fourrures précieuses, dont l'acquisition était le principal but de l'expédition, faute d'objets d'échange convenables.

La brise ayant considérablement molli, j'avais viré au large pour ne pas me trouver engagé dans l'obscurité parmi ces groupes d'îlots et de rochers inconnus. Le calme étant survenu avec la nuit, il fallut border les avirons de galère pour tenir le cap au large, la houle du Nord-Ouest faisant abattre le navire sur les îlots, dont le plus près n'était qu'à un mille. Au calme succédèrent des risées variables du Nord-Ouest au Sud, à la faveur des-

Septembre 1818.

quelles nous manœuvrâmes pour nous détacher des terres. A dix heures et demie, la brise se fit du N.-O., et on tint le vent babord amure. Mon intention était de revenir au jour me mettre en position de communiquer de nouveau avec les naturels, malgré le peu de succès de nos premières relations et la mauvaise qualité des objets qui font la base des échanges, mais la brise fraîchit progressivement et leva bientôt une grosse mer. Dans ces circonstances, dont l'apparence animée du temps annonçait la continuation, je ne pouvais pas espérer de recevoir des pirogues au large. Mes projets ultérieurs ne me permettaient pas de prendre un mouillage, où je pouvais être bloqué par les vents de S.-E. La brise étant favorable pour faire route au Sud, j'en profitai pour me rendre à Noutka, me réservant de toucher, chemin faisant, à Nouhiti ou à Naspaté, à la pointe Ouest de la même île, si le temps le permettait. En conséquence, j'arrivai en dépendant jusqu'au Sud-Est, route sur laquelle on gouverna vent arrière.

Le 2. — La brise mollit dans la matinée pendant laquelle l'île de la Reine Charlotte fut

Septembre 1818.

constamment à vue. A midi, nous étions par 51 deg. 58 min. Nord et 132 deg. 40 min. Ouest, d'après les relèvemens. Le cap Hector, extrémité Sud de l'île, restait à sept ou huit lieues dans l'Ouest demi-Sud.

Les naturels de Skitansnana sont évidemment inférieurs à ceux de Masset, tant pour la taille et la vivacité que pour la vigueur et l'énergie. Ils paraissent moins bien nourris, et leur extérieur est loin de présenter cet air d'aisance, d'abondance et de propreté qui distingue leurs voisins du Nord-Ouest. Une différence marquée se voit aussi dans l'apparence du canton qu'ils habitent : quoiqu'il soit moins sauvage que sur les côtes des îles plus septentrionales, il est plus montueux et entièrement couvert d'arbres, que je crois résineux, d'après la teinte sombre de leur feuillage. La coutume de porter une écuelle à la lèvre inférieure n'est pas usitée sur ce rivage; au moins aucune des femmes que nous vîmes dans les pirogues ne portait cet affreux et ridicule ornement; elles étaient très-réservées.

L'après-midi, la brise varia du N.-E. au S., et fut très-faible. A quatre heures, quoique nous n'eussions fait que quatre milles dans le

Septembre 1818.

Sud-Est quart-Sud, on relevait le cap Hector à l'Ouest-Nord-Ouest demi-Ouest à la distance d'environ dix lieues, relèvement qui indiquait un courant portant à peu près Sud-Sud-Est. A cinq heures, la brise se fit du Sud-Ouest et donna bientôt grand frais, avec un temps gris, à grains et pluvieux. Ces circonstances me firent renoncer à la reconnaissance des mouillages situés à l'extrémité de l'île Quadra et Vancouver, d'autant plus que je n'avais que des données vagues sur leur position, et qu'à cette époque de la saison, une visite qui ne promettait que de faibles avantages, ne pouvait être qu'un objet de curiosité; ainsi je fis route directement pour Noutka, le cap au Sud quart-Sud-Est, sous les cinq voiles majeures avec deux ris aux huniers. Malgré le grand chemin que faisait le navire, comme nous ne pouvions pas espérer d'entrer le jour suivant, je ne voulus pas doubler de nuit les îlots Bereford, dont les courans avaient pu nous approcher. Dans la matinée on arriva en dépendant jusqu'à l'Est quart-Nord-Est. On n'eut pas connaissance des îlots dont on passa dans l'Ouest. Le matin à cinq heures la terre parut dans le Nord-Est;

Septembre 1818.

on tint le vent pour la reconnaître. A huit heures, on était encore à cinq lieues de la côte, qu'on reconnaissait pour les hautes terres à l'Ouest de Noutka, s'étendant de l'Est au Nord-Ouest. A midi, l'entrée de la baie se découvrit dans l'Est-quart-Nord-Est. On arriva le long de terre, faisant peu de progrès, à cause de la faiblesse de la brise qui sauta au sud. A trois heures, nous étions encore à deux lieues de l'entrée, malgré tous nos efforts pour l'atteindre. Dans la nuit, la brise d'abord faible du S.-S.-E. fraîchit en hâlant l'Est; je louvoyai à petits bords pour m'entretenir à terre de la pointe aux brisans, en dehors de laquelle les courans portent généralement au Sud-Est.

Le 5. — Ces contrariétés durèrent toute la nuit; le peu de brise qui se fit sentir au premier quart souffla de la partie de l'E., c'est-à-dire droit de bout; elle fut succédée par le calme et de petites risées variables. Plusieurs pirogues parurent peu après le jour et vinrent aussitôt à bord. On hissa les filets, moins pour se prémunir contre les hostilités des Indiens que pour se garantir des importunités de ces bonnes gens, qui témoignaient, par leurs *wacoch*

Septembre 1818.

réitérés, beaucoup de joie de notre retour. A huit heures, je fis prendre la touline au grand canot, précédé de la baleinière.

A quelques encâblures de l'entrée, je rappelai les embarcations pour faire déjeûner l'équipage avant de remorquer le navire au mouillage. Aussitôt après, le grand canot reprit la remorque, aidé de seize pirogues qui étaient venues avec beaucoup d'empressement au-devant de nous, et qui se portèrent à ce service avec la meilleure volonté du monde. Les Indiens qui les armaient nageaient autour de nous avec ardeur en poussant des cris de joie. A onze heures, *le Bordelais* mouilla dans l'anse des Amis par huit brasses et demie, fond de sable vasard et coquilles. Chacun des Indiens des pirogues qui nous avaient toués reçut un petit hameçon : ils furent très-satisfaits de cette récompense. Cette seconde entrée s'effectua le jour anniversaire de la première. On porta aussitôt un ancre à jet en affourche dans le Sud-Ouest avec trente brasses de touée de grelin et soixante du câble.

A midi, Macouina vint sans suite ; il se montra fort heureux de nous revoir ; mais il

Septembre 1818.

nous témoigna bientôt qu'il était mortifié de ne pouvoir nous satisfaire sur l'objet principal qui nous attirait chez lui, après la perte qu'il venait d'éprouver. Il raconta ensuite, avec toutes les marques de douleur et d'indignation, qu'un trois mâts américain étant entré dans l'anse, il s'était rendu à bord avec son fils, à la sollicitation du capitaine, qui était boiteux; qu'après avoir été reçus avec l'apparence de la cordialité et régalés à la table du capitaine, ils avaient été saisis et garottés par ses ordres; que pour recouvrer sa liberté et celle de son fils, il avait fallu donner une grande quantité de fourrures, rançon qui avait épuisé ses coffres : il ajouta que ce navire était parti depuis dix jours et avait été à Naspaté. Malgré tout ce qu'il y avait de louche dans ce rapport, je ne manifestai pas de doute sur sa véracité. L'intelligence avec laquelle le tahi suppléait par des signes aux termes que nous ne comprenions pas, et l'aptitude singulière d'Eyssautier à saisir les discours de ces sauvages, me font croire que je ne m'étais pas trompé sur la substance de ce récit, que le vieux chef prononça d'un ton persuasif et pénétré. Je lui répondis que, quoique déçu

Septembre 1818.

dans l'espoir de trouver chez lui des fourrures, je n'en étais pas moins de ses amis; que je lui savais gré de l'accueil qu'il nous avait fait, ainsi que les siens, à notre premier passage; enfin que la confiance avec laquelle il s'était empressé de venir à bord, aussitôt mon retour, était fort agréable pour moi. On fit un salut de sept coups de canon, et j'ajoutai à cet honneur un présent dont il ne parut pas moins satisfait. Je donnai aussi divers objets de moindre valeur à son fils Macoula, qui était arrivé peu après dans une pirogue chargée de poissons pour le navire. Je fis savoir au chef que les fourrures étant le principal but de ma visite, je partirais le surlendemain s'il ne venait pas de peaux, mais que si on en apportait, je resterais quatre ou cinq jours. Je le priai de permettre aux sujets de Wicananich de venir avec nous. Non-seulement il accéda à cette demande, mais même il promit d'envoyer son fils donner la nouvelle de notre arrivée à ses voisins, et les engager à nous porter leurs pelleteries. Il se chargea aussi avec empressement de nous procurer une esparre propre à un mât de hune, et de faire faire du bois. Je voulais profiter des

enfans. On fit des présens à ces dames qui, de même qu'à notre premier passage, ne montèrent pas à bord.

A deux heures et demie, à la sollicitation de Macouina, je descendis à terre avec lui. Il me conduisit dans sa maison, où je fus accueilli par sa nombreuse famille et quelques personnages marquans, aux cris mille fois répétés de *wacoch! wacoch!* Ces acclamations se répétèrent souvent en chorus, pendant le discours très-animé que fit le vieux chef, dont je ne pus saisir, plutôt par ses gestes que par ses paroles, que l'expression de son affection pour nous, et il me sembla comprendre aussi quelques imprécations contre les Américains. Il me parut que cette partie de son discours était écoutée avec indifférence par l'auditoire, et que lui-même y mettait un air d'affectation. Ces indices alimentaient les soupçons que j'avais conçus dès le premier récit de Macouina, que ce qu'il m'avait débité sur la perfidie du capitaine américain, était une invention pour se laver d'avoir manqué à la parole qu'il m'avait donnée l'année précédente, de me réserver toutes ses fourrures. Toutefois, la pauvreté qui

Septembre 1818.

se faisait remarquer dans la demeure du chef et l'habillement de ses sujets, paraissait déposer de la véracité de son rapport. Je ne vis dans sa grande case qu'un seul fusil, qui était celui que je lui avais donné la veille. A la vérité, on pouvait supposer qu'il avait déjà transporté à Tachès, sa résidence d'hiver, la plupart de ses richesses. Après son discours, il mangea du poisson bouilli, et il fit ensuite tirer d'un coffre un gobelet et une bouteille contenant un peu d'eau-de-vie, après m'avoir fait comprendre que c'était le reste de celle que je lui avais donnée à mon précédent voyage, il m'engagea à boire. D'après ce qu'il avait vu pratiquer à bord, il désira trinquer, ce que nous fîmes de verre à bouteille. Il satisfit ensuite à un autre besoin sans se lever de l'endroit où il était assis, et sans observer aucune des précautions que nous prescrit la décence. Il se servit dans cette occasion d'un vase de bois formé de planches carrées, que lui présenta un enfant, et qu'il posa ensuite derrière lui. Tout cela fut fait avec un air de gravité qui prouvait qu'on ne croyait nullement déroger à la bienséance, ni même aux égards dus à un étranger à qui on veut faire honneur.

Septembre 1818.

Après cette visite, j'allai voir nos charpentiers, et fis une tournée dans le village, dont les habitans des deux sexes me témoignèrent la joie que leur inspirait notre retour. Je remarquai le même dénuement de marchandises d'Europe qui m'avait déjà frappé sur les Indiens qui venaient à bord. Très-peu avaient des couvertures, et la saleté de ces vêtemens annonçait qu'ils n'étaient pas le produit des échanges de l'année. Le village, que nous avions trouvé entièrement abandonné à pareille époque l'année précédente, l'était en grande partie lors de notre second passage.

Pendant ma promenade, Macoula reparut tout désappointé, ayant été obligé de renoncer à son ambassade, et de rentrer par la grosse mer qui l'avait trouvé dehors. Je retournai chez Macouina avec son fils, et cette fois je prolongeai ma visite pour examiner sa grande maison, que nous avions trouvée inhabitée et même découverte l'année précédente. Elle avait soixante-quatorze pieds de long, trente-six de large, environ treize de hauteur au faîte, et n'était partagée qu'en trois compartimens. Des cloisons qui ne s'élevaient pas jusqu'à la toi-

Septembre 1818.
ture, formaient deux appartemens à droite et à gauche de la porte principale pratiquée au milieu du grand côté donnant sur le port. Ces chambres, entre lesquelles régnait un corridor, occupaient à peu près la moitié de la profondeur de la maison. Le long de trois des côtés était élevée une estrade de quelques pouces de haut, qui était couverte de nattes et servait de lit; des coffres étaient placés sur les côtés, et d'énormes outres, formées de la dépouille entière du veau marin, et contenant de l'huile de baleine, étaient suspendues aux murailles et à la charpente du toit. Plusieurs de ces vases énormes étaient ornés de peintures bizarres. Macouina habitait l'appartement qui était à gauche, et son fils celui de la droite. Chacun avait son foyer situé au milieu; le toit était ouvert au-dessus pour l'évacuation de la fumée. Je remarquai plus de propreté dans le logement de Macoula, qui, à la vérité, était moins fréquenté et moins encombré que celui du père. Le jeune chef avait une femme d'une physionomie assez agréable, qui était déjà mère; à son arrivée de sa navigation pénible et infructueuse, elle lui présenta à manger : ces soins peu em-

Septembre 1818.

Après cette visite, j'allai voir nos charpentiers, et fis une tournée dans le village, dont les habitans des deux sexes me témoignèrent la joie que leur inspirait notre retour. Je remarquai le même dénuement de marchandises d'Europe qui m'avait déjà frappé sur les Indiens qui venaient à bord. Très-peu avaient des couvertures, et la saleté de ces vêtemens annonçait qu'ils n'étaient pas le produit des échanges de l'année. Le village, que nous avions trouvé entièrement abandonné à pareille époque l'année précédente, l'était en grande partie lors de notre second passage.

Pendant ma promenade, Macoula reparut tout désappointé, ayant été obligé de renoncer à son ambassade, et de rentrer par la grosse mer qui l'avait trouvé dehors. Je retournai chez Macouina avec son fils, et cette fois je prolongeai ma visite pour examiner sa grande maison, que nous avions trouvée inhabitée et même découverte l'année précédente. Elle avait soixante-quatorze pieds de long, trente-six de large, environ treize de hauteur au faîte, et n'était partagée qu'en trois compartimens. Des cloisons qui ne s'élevaient pas jusqu'à la toi-

Septembre 1818.

ture, formaient deux appartemens à droite et à gauche de la porte principale pratiquée au milieu du grand côté donnant sur le port. Ces chambres, entre lesquelles régnait un corridor, occupaient à peu près la moitié de la profondeur de la maison. Le long de trois des côtés était élevée une estrade de quelques pouces de haut, qui était couverte de nattes et servait de lit; des coffres étaient placés sur les côtés, et d'énormes outres, formées de la dépouille entière du veau marin, et contenant de l'huile de baleine, étaient suspendues aux murailles et à la charpente du toit. Plusieurs de ces vases énormes étaient ornés de peintures bizarres. Macouina habitait l'appartement qui était à gauche, et son fils celui de la droite. Chacun avait son foyer situé au milieu; le toit était ouvert au-dessus pour l'évacuation de la fumée. Je remarquai plus de propreté dans le logement de Macoula, qui, à la vérité, était moins fréquenté et moins encombré que celui du père. Le jeune chef avait une femme d'une physionomie assez agréable, qui était déjà mère; à son arrivée de sa navigation pénible et infructueuse, elle lui présenta à manger : ces soins peu em-

pressés et quelques froides caresses, nous paraîtraient dans de pareilles circonstances de faibles témoignages d'attachement entre un jeune couple dont l'union ne datait guère que d'un an. J'en fus peu étonné, habitué que j'étais aux mœurs de ces hommes, chez qui une existence précaire et un état d'hostilité permanent avec toute la création, tendent bien plus à développer les passions haineuses que les affections douces.

L'autre moitié de la maison, où l'on ne voyait que quelques nattes et quelques ustensiles de pêche ou de ménage, était l'habitation des esclaves, que leur peu de faveur auprès des maîtres ou le défaut de place exclut de leur logement particulier. Une porte correspondant à celle de la façade, mais plus petite, ouvre sur le bois. Deux figures colossales et monstrueuses, emblême de la puissance, et dont j'ai déjà parlé, étaient la principale décoration de cette case indienne.

Je retournai à bord avec Macouina et son fils, où je reçus la visite d'Omacteachloa, venu exprès de Tachès, dit-il, pour voir ses bons amis les Français. La soirée se passa à converser

Septembre 1818.

de la manière la plus amicale, soit que notre conduite eût capté la bienveillance des Indiens, soit que l'intérêt leur en fît affecter les apparences. Comme entr'autres sujets je parlai de la possibilité d'un nouveau voyage à Noutka, le vieux chef manifesta un vif désir de nous voir revenir et former un établissement stable, comme avaient fait autrefois les Espagnols. Il témoigna aussi la plus grande envie de garder Eyssautier jusqu'à mon retour : son caractère heureux, joint à sa facilité singulière à saisir leur idiôme et leur pantomime, le faisait bien venir de tous les sauvages auprès de qui il était notre interprète né. Il me pria de le lui laisser et chercha à le gagner par l'assurance de son amitié constante, par l'offre d'une femme d'une famille distinguée et à son choix, et la promesse de lui faire partager avec lui les nobles travaux de la pêche de la baleine et de la chasse aux loutres. Rien ne lui parut plus séduisant et plus propre à ébranler notre jeune compagnon, que le tableau qu'il lui fit, avec complaisance, du doux repos dont il jouirait pendant la mauvaise saison, ou pour mieux dire de la fainéantise absolue à laquelle il pourrait se livrer, et qu'il

exprimait à ne pas s'y méprendre, en croisant les bras et en feignant de sommeiller. Il nous expliqua ensuite d'une manière très-intelligible qu'il avait conclu avec les Espagnols un traité, qu'il nous fit entendre par signe avoir été mis en écrit; que, d'après cette convention, il leur avait cédé une portion de terrain sur les côtes de la baie, moyennant une quantité d'instrumens de fer, des lainages, etc., qu'ils lui livraient périodiquement; qu'ils vivaient ensemble dans la meilleure intelligence (les Espagnols occupant une partie de l'anse, et les Indiens l'autre); qu'ils avaient bâti des grandes maisons et élevé des batteries sur les îlots de l'entrée; que la présence de ces hôtes lui était très-avantageuse, tant à cause des choses utiles qu'il recevait d'eux, que par la terreur qu'ils inspiraient à ses ennemis, ce qu'il exprima en affectant de trembler, et en disant qu'alors Claomas, un de ses rivaux vers la pointe Nord-Ouest de l'île, était *cococo* (comme cela). Il témoigna beaucoup de regret de leur départ, il vanta la bonté des commandans Quadra, Alava, Fidalgo, etc. qu'il désigna nominativement, et donna à tous les Espagnols en général, excepté

Septembre 1818.

à Martinez, des louanges qui parurent avoir l'assentiment d'Omacteachloa lui-même, qui ne confondit pas dans sa haine contre le meurtrier de son père, ses compatriotes innocens du forfait.

Macouina parla aussi avec éloge de Vancouver, de Brougton, et des capitaines anglais qui avaient fréquenté Noutka dans le même temps. Il cita entr'autres Meares, qu'il dit avoir bâti une petite maison dans un endroit qu'il indiqua à l'extrémité Ouest du village, et qu'il m'avait déjà fait connaître précédemment. Je profitai de l'occasion pour puiser à la source des renseignemens sur ce sujet devenu intéressant, par la querelle à laquelle il avait donné lieu. Le résultat de cette information fut que la petite maison de Meares avait été construite avec la permission de Macouina, mais qu'il n'y avait eu entr'eux ni acte de cession, ni traité quelconque. Voilà donc les édifices élevés par Meares et ses droits sur *des districts et portions de terrains*, droits que l'Angleterre prétend lui avoir été transmis par ledit *Meares, venu de Macao en Amérique sous un pavillon portugais sans aucun caractère public!* Et voilà la

querelle qui fut sur le point d'allumer la guerre entre les trois grandes puissances maritimes en 1790, et pour laquelle la France, seule, arma quarante-cinq vaisseaux de ligne.

Les chefs ne nous quittèrent qu'à sept heures, et furent bientôt suivis par les pirogues qui étaient encore le long du bord. Quelques minutes après, une petite pirogue, conduite par un seul Indien, accosta à la sourdine et avec les plus grandes précautions. Ce pauvre diable, qui témoignait beaucoup de crainte que Macouina n'eût connaissance de sa visite, ne se décida que très-difficilement à descendre et à se montrer à la lumière, sous prétexte de garder l'incognito; mais la cause de tout ce mystère était qu'il avait à placer une peau de loutre de terre qu'il espérait faire passer pour la dépouille d'un loutreau de mer, à la faveur de l'obscurité. Nous n'avions reçu qu'une seule belle peau dans toute la journée.

Le 7. — Il venta encore grand frais du S. à l'E., donnant souvent dans l'anse par fortes rafales, avec une pluie continuelle, la plupart de la journée. Malgré l'abri que procure la pointe aux brisans, la grosse mer du large

Septembre 1818.

pénétrait dans la baie et se faisait sentir au mouillage.

Le mauvais temps n'empêcha pas de continuer à faire du bois et de l'eau. Le premier article nous était fourni comme précédemment par les naturels.

Le 8. — Le temps s'embellit, la brise tomba et varia du N.-O. Les travaux furent poussés avec une activité proportionnée aux facilités qu'offrait le temps : on acheva de remplir les futailles. Le navire fut presque constamment environné de pirogues ; mais le dénuement des Indiens était si grand, que tout ce concours ne nous procura que quelques fourrures de terre. Ils nous portèrent aussi beaucoup de nattes, de poissons et un beau daim.

Macoula se remit en route de bonne heure pour remplir sa mission auprès de Wicananich.

L'après-midi, j'allai sur la côte extérieure prendre des hauteurs pour vérifier la marche du chronomètre, qui se trouva en la régularité la plus satisfaisante, comme à l'ordinaire.

Le 9. — Ce jour fut donné à l'équipage pour laver et raccommoder ses effets, dont il n'avait

guère pu soigner l'entretien depuis notre dernière relâche à Sitka.

Dans la nuit, un banc de harengs vint se réfugier dans nos parages, ayant été chassés par une baleine qui les poursuivit jusqu'au fond de l'anse, à très-petite distance de terre, où le peu de profondeur de l'eau mettait sa proie à l'abri. La quantité innombrable des harengs rendant cet asile insuffisant, la baleine se précipitait sur ceux qui restaient à découvert. A son approche, le fretin, frappé de terreur, s'élançait hors de l'eau avec un bruit semblable à celui que produit une lame courte en brisant; un petit nombre de ces malheureux fugitifs vint se cacher sous les façons du navire, et lorsque la baleine en approchait, on les voyait, suivant la position de ce terrible ennemi, passer d'un bord à l'autre avec une rapidité qui, malgré la traînée phosphorescente qui marquait leur sillage, permettait à peine à l'œil de suivre leurs mouvemens.

Le 10.—Des Indiens, venus de l'intérieur, apportèrent encore quelques fourrures; mais la faible quantité qui nous avait été présentée ne

Septembre 1818.

permettait pas d'espérer qu'il en vînt assez dorénavant pour m'autoriser à prolonger cette relâche, d'autant plus qu'on ne pouvait plus s'attendre que Wicananich en envoyât. Un jeune homme, se disant fils de ce chef, était arrivé à bord au point du jour et avait annoncé à Eyssautier qu'il ne nous viendrait pas de fourrures de son père tant que nous resterions à ce mouillage ; mais que nous en recevrions dès que le navire paraîtrait sur ses côtes. Ce jeune chef parlait avec animosité de Macouina, mais voyant venir Omacteachloa, envoyé probablement pour l'observer, il se jeta dans son canot, malgré les instances qu'on fit pour le retenir, et partit sans m'avoir vu. D'après cela, je résolus de sortir le lendemain et de faire route pour la Californie, après avoir rangé la côte de Clayoquot pour communiquer avec les pirogues de l'Ouest. Nous apprîmes ainsi que, malgré les talens diplomatiques de Macoula, il avait échoué dans sa négociation, ce qui ne m'étonna pas sachant que l'alliance qui régnait entre les deux familles, par le mariage de Wicananich avec une fille de Macouina, n'avait pu éteindre leur rivalité, et la rudesse avec laquelle chacun sou-

Septembre 1818.

tenait ses prétentions à la prééminence, ne laissait pas d'espoir de voir les communications s'ouvrir.

Le 11.—Outre l'ample provision d'eau et de bois recueillie sans exposer ni fatiguer nos gens, et qui allait nous épargner beaucoup de peine à San-Francisco, où ces objets ne se font que difficilement, nous nous étions aussi procuré des naturels beaucoup de nattes qui devaient nous être très-utiles en Californie pour faire des sacs à blé. Enfin nous avions acquis dans cette relâche une nourriture saine et abondante en gibier, poissons et végétaux, dont nous emportions encore pour suffire à la consommation de plusieurs jours. Tout cela ne nous avait pas coûté la valeur de 50 fr. en hameçons, couteaux et colifichets, dont il nous restait beaucoup plus qu'on ne pouvait en employer. Nous avions aussi fait quelques tierçons de bonne bière; mais nous eûmes le malheur de perdre la meilleure dans la fermentation. Ces avantages compensaient en quelque sorte le peu de succès de la traite, qui n'augmenta notre partie de fourrures que de onze peaux de grandeur.

Le matin, on leva l'ancre à jet, les mâts et

Septembre 1818.

vergues de perroquet furent mis en haut, les cornes des goëlettes hissées, et on disposa tout pour prendre la mer. L'après-midi, on désaffourcha en levant la grosse ancre, et on porta une embossure sur le rocher Nord-Ouest de la passe. Je pus, pour la seconde fois, prendre un angle horaire.

Macouina et Omacteachloa ne manquèrent pas de venir partager notre dîner, comme c'était assez leur habitude : la conversation ne languit pas et fut très-amicale; elle roula principalement sur notre retour, que nos hôtes paraissaient fort désirer; ils firent sur ce sujet beaucoup de questions auxquelles je répondis autant que possible de manière à entretenir leurs espérances sans trop les flatter. Macouina me fit les plus belles promesses pour m'engager à les réaliser. Nos adieux furent affectueux; je les scellai par un présent que je fis à chacun d'eux.

A cinq heures trois quarts, on leva la dernière ancre; le navire évita sur l'embossure et arriva en dépendant sur la passe sous les huniers et perroquets. La brise, déjà faible en appareillant, ayant continué à mollir, et le flot se

Septembre 1818.

faisant encore sentir, nous fûmes quelque temps à doubler la pointe de l'anse et restâmes en calme aussitôt après à la longueur du navire des rochers. Je fis prendre la touline aux pirogues qui restaient encore le long du bord et hêler à terre pour qu'on en envoyât d'autres ; il en vint bientôt huit ou dix, conduites par le vieux chef en personne. Avec le secours de nos amis, joints aux efforts de la baleinière et des avirons de galère, nous nous détachâmes des rochers. Après quelques risées variables, la brise s'étant levée du S.-E., on orienta au plus près tribord, et les pirogues larguèrent la remorque à notre invitation. En reconnaissance de ce service rendu avec le zèle de l'amitié, je fis un petit présent à Macouina et lui remis un nombre suffisant de couteaux pour être distribués à ceux de sa suite qui nous avaient assistés. Nous nous fîmes les derniers adieux en buvant ensemble un verre d'eau-de-vie ; le vieux chef et ses compagnons s'éloignèrent de nous en criant *wacoch! wacoch!* nous manifestant par là les vœux qu'ils faisaient pour notre heureux voyage. Ces accens de l'amitié, si loin de notre patrie, environnés des sombres tableaux d'une

Septembre 1818.

nature sauvage, produisirent, je l'avoue, une impression profonde sur mon cœur, et il m'en aurait coûté de ne pas pouvoir croire à la sincérité du sentiment qu'ils exprimaient.

A dix heures, courant bab ord amures, nous eûmes connaissance, au Sud-Ouest, d'une pirogue à la voile qui venait de la pointe aux brisans et cherchait à nous rallier. A dix heures et demie, nous virâmes sur elle et masquâmes le perroquet de fougue. Peu après, elle accosta, et un des six Indiens qui l'armaient monta à bord; cet homme fit beaucoup de contes, criant à tue-tête et parlant avec volubilité, comme celui que nous avions rencontré au même endroit, il y avait juste un an. Il nous fit entendre que les sujets de Wicananich avaient surtout besoin de couvertures, et qu'un brick américain était mouillé depuis deux jours dans un de ses ports. Quoique je fusse tenté de croire que ce n'était qu'une ruse de Macouina pour me détourner du projet de communiquer avec son rival, cet avis me fit renoncer à explorer la côte de Clayoquot, d'autant plus facilement que le temps ne permettait guère d'espérer que les pi-

Septembre 1818.

rogues vinssent au-devant de nous pour traiter. Comme je ne voulais pas m'exposer à perdre du temps en allant mouiller chez Wicananich, dont j'avais de fortes raisons de me méfier, je me décidai à faire de suite route pour la Californie. Entr'autres puissans motifs, les affaires que j'avais à terminer à San-Francisco, les vivres qu'il fallait remplacer, le blé que nous avions à nous procurer pour remplir nos engagemens avec les Russes, me mettaient dans la nécessité de gagner ce port sous le plus bref délai, d'où il fallait retourner à la Nouvelle-Archangel avant que la mauvaise saison fût trop avancée. Je me réservai cependant de toucher sur la côte de la Nouvelle-Albion, au Nord du cap Mendocino, si les circonstances étaient favorables; en conséquence, à onze heures je repris babord amures et portai le cap au Sud sous trois corps de voiles. A midi, le soleil ne parut pas (1).

(1) On releva les extrémités apparentes de l'île Quadra et Vancouver à l'Est et au Nord 35 deg. Ouest; l'île Ronde dans la baie de Noutka, au Nord 10 deg. Est, et la pointe aux brisans au Nord 70 deg. Est du compas, distance 5 milles. Le point de

Septembre 1818.

Dans la nuit, la brise fraîchit en variant du Sud-Ouest au Nord-Ouest : la suivante, elle hâla le nord, d'où il venta grand frais pendant vingt-quatre heures.

départ fut déterminé, d'après ces données, par Nord 49 deg. 25 min. et Est 129 deg. 2 min.

CHAPITRE XII.

Détails historiques et géographiques sur Noutka. — Produit du sol. — Pêches et chasses indiennes. — Rapport entre certaines coutumes des Madécasses et celle des sauvages de Noutka. — Coutumes. — Mœurs. — Habillement. — Travaux. — Croyance religieuse. — La pluralité des femmes en usage chez les tahis et chez les gens riches. — Mariage. — Sépulture des chefs de Noutka.

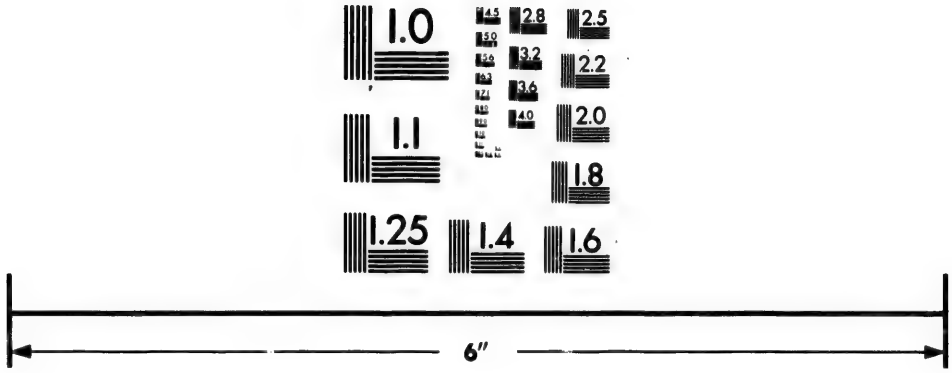
Cette partie de la côte Nord-Ouest d'Amérique a été reconnue, pour la première fois, en 1774, par la corvette espagnole *le Sant-Yago*, commandée par l'enseigne de frégate don Juan Perez, expédié de Saint-Blas pour un voyage de découvertes. Cook vint, quatre ans après, et ne sachant pas qu'il avait été précédé à la baie, que l'Espagnol avait déjà appelée Puerto de San-Lorenzo, il lui donna le nom de King-Georges-Sound. Il adopta ensuite celui de Noutka, qu'un quiproquo lui fit croire être la désignation en usage parmi les naturels; mais ils appellent leur pays Youcouast. Ils ne le connaissent sous le nom de Noutka que par

1818.

suite de leurs relations avec les navigateurs chez qui il a pris racine. Le mot Nou, celui de leur langue qui en approche le plus, signifie montagne. Au reste, le nom de Youcouast n'appartient qu'au canton actuellement sous la domination de Macouina ; l'île Quadra et Vancouver, ainsi que toutes celles d[illegible] e certaine étendue, dans ces parages, n'ayant pas de désignation propre parmi les Indiens. C'est une suite de leur morcellement en peuplades presque toujours ennemies, et n'ayant presque jamais aucun autre rapport entr'elles que celui de la guerre.

Le Sund, dont l'entrée a au moins trois quarts de lieue de large, contient plusieurs îlots de hauteur moyenne et couverts d'arbres qui s'élèvent parmi les rochers, dont les plus gros se montrent à nu. Il y a passage presque par tous et plusieurs bons mouillages. Lorsque les Américains fréquentaient cette partie, ils donnèrent la préférence à celui de Macouina, à sept ou huit milles dans le Nord de l'anse des Amis. Trois canaux navigables aboutissent au Sund; le principal qui en est comme le prolongement de la partie Ouest, s'avance d'abord dans le Nord, et après avoir fait deux coudes rejoint la mer à la baie

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
2.5
2.2
2.0
1.8

1818.

de la Bonne-Espérance, et forme une île particulière de treize ou quartorze lieues de circuit, à laquelle appartient l'anse des Amis, appelée Mamma-Ho par les naturels, qu'on trouve à l'entrée du Sund sur la côte Ouest. Elle est fermée par la côte dans cette partie et au Sud, et à l'Est par un rocher qui n'en est séparé que par un canal de quelques brasses de large, praticable pour les embarcations. Son entrée, ouverte au Nord-Est, donne sur l'intérieur de la baie. Ce petit port ne peut recevoir que quatre ou cinq navires à moins d'amarrer à quatre heures. La tenue y est bonne et l'eau partout d'une profondeur suffisante jusqu'au pied des rochers, sur lesquels on peut porter des amarres. L'établissement est de 12 à 20 lieues. Les marées sont de quinze pieds. Cook y a remarqué quelques irrégularités qui, dans ces parages, ne peuvent pas tirer à conséquence.

D'après les Espagnols qui y ont été établis plusieurs années, le temps est généralement beau dans le mois de mai et les mois suivans. La brise de terre du N.-E., se fait sentir de minuit à huit heures, et avant midi elle saute au N.-O., d'où elle donne parfois avec force.

1818.

Le soir elle tombe et hâle le N. A la fin d'août, les vents sont de la partie du S., soit par l'E. soit par l'O.; les brumes et les pluies deviennent fréquentes. En novembre on éprouve des tempêtes et des orages d'une extrême violence, quoique le tonnerre se fasse rarement entendre, et dans l'hiver, de furieuses tourmentes du Nord qui déracinent les arbres et mettent en danger les bâtimens qui se trouvent au mouillage. Il ne gèle qu'en janvier; la glace prend les ruisseaux, mais la baie et les grands canaux sont toujours libres. D'après notre expérience, il paraît que la chaleur est aussi modérée que le froid. Pendant notre relâche en 1817, du 5 au 17 septembre, le thermomètre marqua de 10 deg. 5 min. à 14 le jour, et l'année suivante de 10 deg. 5 min. à 18 deg., dans l'une et l'autre il ne descendait guère que d'environ 8 deg. la nuit. Il est évident que dans ces mers septentrionales, la température est infiniment plus douce à la côte occidentale qu'à celle orientale.

Le peu de maladies auxquelles les indigènes sont sujets, dépose de la salubrité du climat. Nous en avons vu plusieurs qui avaient perdu

1818.

un œil, et un plus grand nombre dont la vue était affectée : il est probable que leur saleté habituelle est une des principales causes des incommodités qui leur surviennent à cet organe.

Le sol est fertile, quoiqu'il ne soit en général formé que d'une mince couche de terre au-dessus des pierres qui en font la base. La forêt qui le couvre en entier contient des arbres de la plus belle dimension ; elle abrite beaucoup de plantes médicinales et d'autres à fleurs d'un parfum très-agréable, enfin le sol produit diverses espèces de fruits, de baies et de racines nutritives, agréables et salutaires. On y trouve surtout, et en abondance, l'espèce de morelle si connue à l'île de France et à Bourbon sous le nom de bred. Elle nous fut indiquée par les naturels, comme étant recherchée par les Espagnols. Je fus d'abord seul à en manger, mais bientôt tout le monde y prit goût, et on en fit une grande consommation. A l'époque avancée de notre passage, la plupart des fruits étaient passés. Nous vîmes cependant plusieurs baies, dont l'une était produite par un joli arbuste, et qui ressemblait à la groseille pour la forme, le goût et la couleur.

1818.

Les Espagnols ont trouvé que les divers légumes qu'ils y ont cultivés, ne le cédaient pas à ceux de l'Andalousie, tant pour la grosseur que pour la qualité; mais le blé et le maïs ne réussiraient pas. A Noutka il serait difficile d'y élever des bestiaux, autres que des chèvres et des cochons, les herbes n'étant pas assez abondantes pour suffire aux approvisionnemens nécessaires pour passer la mauvaise saison, pendant laquelle la terre est couverte de neige.

Les forêts sont pleines d'animaux. Nous vîmes seulement quelques daims et quelques cerfs que les Indiens avaient tués; mais d'après leurs rapports et les dépouilles qu'ils nous présentèrent, elles renferment des ours, des loups, l'élan, le linx, la martre, la belette, le renard, le blaireau, l'écureuil, etc. Ils ont aussi le castor et la loutre de terre, ces deux espèces en petit nombre; mais les ours surtout sont très-nombreux : le morceau de fourrure à poils blancs que nous vîmes sur la tête d'un chef, me fait penser qu'il y en avait de cette couleur. L'épaisseur de la peau, la longueur et la rudesse du poil, semblaient indiquer une taille énorme dans l'animal auquel ils avaient appar-

1818.

tenu. Comme c'est le seul échantillon que nous en ayons vu, cette espèce doit être rare; peut-être même ne se trouve-t-elle que sur le continent. Il est probable que ces forêts ont nombre d'autres habitans qui ne sont pas parvenus à notre connaissance, mais je ne crois pas que le mouton de montagne qui se trouve dans le Nord se répande au Sud jusques ici. Nous n'en avons eu aucun indice et les Indiens ne nous en ont pas parlé.

Il nous a semblé que les volatiles sont beaucoup moins nombreux que dans notre Europe. Les plus communs, au moins sur la côte, sont les oiseaux de proie et surtout les corbeaux et les corneilles : nous avons aussi vu des aigles à tête blanche, des faucons, des pies; et dans les autres espèces, des hérons, des ramiers, des moineaux, des alouettes, des oies et des canards d'assez bon goût. Les oiseaux aquatiques, dont les espèces sont peu variées, sont les goëlans, les plongeons, les taille-vent : il y a aussi des albatros, mais en très-petit nombre. Leur existence dans cette partie du monde est niée par le savant rédacteur du Voyage de Marchand, mais nous pouvons assurer en avoir vu plusieurs

1818.

en mer, et un à Nitinat qui nous fut présenté par les Indiens.

Les ressources qu'offrent la terre et les forêts, sont pour les naturels de Noutka et de toute la côte d'Amérique au Nord de la Californie, très-inférieures à celles qu'ils tirent de la mer. Elle est peuplée d'une infinité de poissons et de phoques qui leur procure la principale nourriture et leurs vêtemens, en leur fournissant des moyens d'échange. On trouve en grand nombre dans ces parages diverses espèces de baleines : nous n'en avons cependant pas vu autant que dans le Nord et dans l'océan austral, peut-être à cause de la saison à laquelle nous avons fait nos deux relâches. La plupart des amphibies sont aussi très-multipliés, mais l'espèce de la loutre saricovienne, qui, jusqu'à présent, fait la grande richesse de toute cette partie de l'Amérique, a beaucoup diminué et paraît devoir s'éteindre sous peu dans les eaux de Noutka. Les Indiens préfèrent sa chair à celle de tous les autres phoques qui passent avant celle de la baleine. Toutes ces espèces sont moins nombreuses que dans le Nord. Les poissons les plus communs sont la sardine, le

1818.

hareng, le turbot, la truite, la morue, le goulu, etc. Au reste, les Indiens *fontventre* de tout, excepté du marsouin. Une partie de ces espèces sont de passage comme chez nous, entr'autres le saumon, qui ne paraît guère qu'en été. Les naturels en prennent une quantité énorme à cette époque, ils le fument et c'est leur principale provision d'hiver : ce poisson est infiniment plus délicat ici que dans les parties septentrionales de la côte Nord-Ouest. Le hareng, la sardine et la plupart des autres espèces sont aussi excellens. On trouve, en outre, beaucoup de testacées, surtout des moules de plusieurs espèces, dont quelques-uns ont jusqu'à huit pouces de long (1). Il y a aussi quantité de petits crustacées de bon goût ; mais les espèces en sont peu variées.

Les Indiens ont diverses manières de pêcher, dont la plupart sont ingénieuses et exigent beaucoup d'adresse. Pour prendre le gros poisson qui paraît à fleur d'eau, leur instrument ordinaire est le harpon : leurs filets de peu d'étendue ne servent guère que pour pêcher le

(1) Ils contiennent souvent de petites perles mal conformées et ternes.

1818.

fretin. Ils emploient aussi, pour le petit poisson qui vient en bancs, une espèce de peigne double de la longueur de quatre à six pieds. Le dos de cet instrument est en bois, et les dents qui y sont adaptées sont généralement en os, et à chaque coup de ce peigne, on le relève chargé de poissons qui se trouvent embrochés aux dents. Le corps de leurs hameçons, tiré d'une racine d'arbre résineux ayant la courbure convenable, est armé d'une pointe d'os ou de pierre (quoique ces hameçons remplissent bien leur destination, les naturels préfèrent les nôtres.) La ligne de substances végétales qu'on voit rarement adaptée à une gaule, est attachée à une petite vessie qui flotte à quelques pieds du bout hors de l'eau, et le reste de l'appareil est amarré sur la pirogue; par ce moyen, le pêcheur peut surveiller plusieurs lignes avec facilité.

Ces différens genres de pêche, sans danger et sans gloire, sont abandonnés aux mistchimis (esclaves), les chefs seuls font celle de la baleine, au moins c'est à eux à la harponner. Ils partagent avec la basse classe celle de la loutre, quoique moins honorable. Pour prendre

1818.

cet amphibie deux canots vont de conserve, chacun monté par deux hommes armés d'arcs, de flèches, et d'un petit harpon muni d'une ligne d'une certaine longueur, au moyen de laquelle les pêcheurs peuvent arrêter dans sa fuite l'animal qu'ils ont frappé, et le hâler à bord. Parfois on surprend la loutre donnant à fleur d'eau, mais le plus souvent ce n'est qu'après une longue chasse qu'on l'approche à portée de la flèche et du harpon. L'organisation de ces animaux ne leur permettant pas de rester plus de deux minutes sous l'eau, ils sont obligés de se montrer à cet intervalle de temps pour respirer, ce qui tient leur ennemi sur leurs traces. Malgré ce désavantage, la vitesse et la ruse de la loutre mettent fréquemment la vigilance des chasseurs en défaut et rendent leurs efforts infructueux. Mais il s'engage toujours un furieux combat entr'eux et la proie qu'ils ont surprise : lorsqu'ils l'ont tirée dans le canot, il leur reste à vaincre la résistance opiniâtre que fait la loutre au moyen de ses dents très-fortes, et des griffes dont elle est armée à ses ailerons de l'avant, qui, ainsi que ceux de l'arrière, lui servent de nageoires dans l'eau, et de

1818.

pattes pour se traîner à terre. Quand les chasseurs rencontrent ces animaux avec leurs petits, qu'ils portent sur leur dos quand ils cheminent, et sur leur ventre quand ils reposent, ils font facilement leur proie de toute la famille, car les petits ne pouvant pas se sauver, et le mâle et la femelle ne les abandonnant jamais, ils les défendent au contraire avec une vigueur incomparable; ils mettent en pièces avec leurs dents les dards dont ils sont percés et saisissent même le bord de la pirogue, mais ces pauvres animaux ne sauraient alors éviter leur perte, et meurent en couvrant leurs petits de leur corps.

Il arrive aussi, mais rarement, qu'on les trouve dormant à terre, et c'est dans ce cas qu'il est le plus facile de les prendre.

C'est avec des pirogues qui n'ont guère plus de quinze pieds de long, sur deux et demi de large, armées de trois ou quatre hommes, que les naturels de cette partie de l'Amérique domptent l'animal le plus énorme de la création. Ils font usage pour la pêche de la baleine d'un harpon adapté à une hampe d'un certain poids, afin que l'instrument enfonce plus facilement.

Une ligne est attachée d'un bout au harpon, et tient de l'autre à une vessie qui signale la direction que suit l'animal en fuyant sous l'eau, après avoir été frappé. Quand il reparaît pour respirer, après un laps de temps qui n'excède jamais une demi-heure, il est de nouveau assailli par les pirogues, qui ne cessent de le poursuivre jusqu'à ce qu'il succombe en perdant son sang; on le remorque alors vers une partie convenable de la côte, où il est échoué, et coupé en morceaux dont le chef lui-même fait la distribution. Il donne ensuite un festin auquel tous ses vassaux n'ont qu'à se présenter pour être admis.

La pêche de la baleine est la plus importante de toutes, la capture d'une seule fournissant, pour quelque temps, à tout un village, non-seulement une nourriture abondante, mais encore une boisson délicieuse à leur palais, car pour tous les Indiens de la côte Nord-Ouest, cette huile est un véritable nectar.

L'audace et l'adresse, qui peuvent seules promettre le succès de ces expéditions dangereuses, assurent, à ceux qui s'y distinguent, un haut degré de considération auprès de leurs

1818.

compatriotes. Le surnom de Tchochosep, que portait Macouina lors de notre passage, exprime son habileté dans la pêche de la baleine.

Si nous avons bien compris les habitans de Noutka, c'est pour leurs chefs une prérogative et un devoir de la diriger. Ils s'y préparent par le jeûne, la prière, l'abstinence des plaisirs et diverses cérémonies pour obtenir la protection de la divinité, à qui ils offrent des actions de graces après le succès. Le festin qui s'ensuit est aussi accompagné de certaines formes. J'ai cru reconnaître dans tout cela, ainsi que je l'ai dit, quelque ressemblance avec ce que les Madécasses pratiquent en pareil cas : je dois ajouter que le judicieux auteur du Voyage au détroit de Succa, ne parle pas de ces préparatifs et du cérémonial dont ils sont l'objet.

Les naturels de Youconast ou de Noutka sont généralement d'une stature moyenne, et inférieure à celle de la plupart des autres h bitans de la côte Nord-Ouest. Comme les autres, il sont peu chargés d'embonpoint. Les chefs sont d'une taille et d'une corpulence plus forte : l'extérieur peu avantageux de cette tribu, n'annonce ni la force des peuples cultivateurs, ni

1818.

l'agilité des chasseurs. Passant une grande partie de leur temps dans leurs embarcations étroites, ils ont une démarche gauche, et comme ils s'y tiennent accroupis ainsi que dans leurs habitations, cette position habituelle déforme leurs membres ainsi que la partie inférieure de leur corps. Le ventre comprimé vers le milieu se projette de chaque côté, où il paraît former une tumeur, ce qu'on remarque surtout parmi les femmes. Le gras de jambe éprouve le même déplacement, il est pour ainsi dire coupé en deux. Les chevilles sont très-saillantes et les pieds tournés en dedans. Ces défauts sont communs à la plupart des naturels de la côte, accoutumés au même genre de vie. Mais ceux de Noutka se distinguent de leurs voisins, par la forme pyramidale de leur tête, qu'ils obtiennent en comprimant celles des enfans par des ligatures qui descendent à peu près jusqu'aux yeux. Cette coutume altère les traits en relevant les cils et en changeant la position horizontale des yeux. Il ne paraît pas que cette violence faite à la nature ait aucune influence sur leurs facultés intellectuelles. L'expression

1818.

de leur physionomie annonce l'intelligence dont ils sont doués ; on en voit cependant dont le regard est abattu ; mais très-peu ont l'apparence de la stupidité. Leurs cheveux sont longs et forts, le noir est chez eux la couleur dominante ; mais on y voit aussi des châtains et des blonds. La barbe pousse aux jeunes gens au même âge que chez nous ; les hommes d'un certain âge la laissent croître : nous en avons vu quelques-uns chez qui elle était très-épaisse, mais en général elle est clair-semée. Les jeunes gens s'arrachent les poils si exactement avec des pinces faites de petites coquilles, qu'on les prendrait pour imberbes.

Ces peuples sont de couleur cuivrée d'une nuance légère ; quelques enfans et un plus petit nombre de femmes sont blancs. Au reste, il est rare qu'on puisse juger de la couleur de la peau de ces sauvages, étant presque toujours couverte d'un mélange d'huile et de peinture dont ils se barbouillent, ce qui, joint à leur saleté habituelle, empêche de distinguer leur véritable couleur.

Ils se font dans leur enfance trois ou quatre

1818.

trous au lobe, et quelquefois au rebord de l'oreille, et un ou deux à la cloison du nez. Ils y placent des ornemens divers dont le genre a varié depuis leur communication avec les peuples civilisés. Autrefois c'était principalement des morceaux de cuivre, de nacre, ou des coquilles blanches émaillées, formant un tuyau de quinze à dix-huit lignes de long sur une de diamètre. Ils ont aussi des colliers de coquillage, de rassade, etc., et mêlent à ces parures des boutons, des pièces de monnaie, de la nacre, etc. : cette dernière substance était rare et singulièrement recherchée autrefois, mais elle a perdu beaucoup de sa valeur en devenant commune. Les Américains ayant répandu dans toutes les parties de la côte une quantité énorme d'oreilles de mer de la Californie, ou de coquilles de Montercy, ils font usage de bracelets. Ils aiment à avoir beaucoup de cheveux et ont diverses manières de les porter; la plupart les coupent en vergette derrière comme devant. Quelques-uns les portent en queue; d'autres les attachent au sommet de la tête, tous les ont très-sales et pleins de vermine, dont ils s'embarrassent si peu qu'on peut croire qu'ils

1818.

ne chercheraient pas à en diminuer le nombre si le chasseur n'en faisait son profit. Ils connaissent à peine l'usage du peigne, et n'en ont que de grossiers qu'ils ornent de sujets aussi grotesques qu'indécens. Ici, la malpropreté la plus dégoûtante n'exclut pas le goût de la parure ; cet étrange amalgame se remarque plus chez les hommes que chez les femmes. Plusieurs, apparemment les agréables du pays, ne nous faisaient leur première visite que dans le costume le plus recherché. Quelques-uns nous ont rendus spectateurs de leur toilette, qu'ils faisaient dans leurs pirogues le long du bord. On les voyait ouvrir une boîte contenant un miroir, du duvet d'oiseau, du blanc, du noir, de l'ocre, et une espèce de mica qu'on prendrait pour de la mine de plomb. Toutes ces couleurs étaient disposées avec art sur le visage, le col et quelquefois la bouche, à l'aide du miroir qui était souvent consulté. Les ornemens étaient ensuite placés; et le duvet mis en guise de poudre dans les cheveux, pommadés avec la graisse de baleine, complétait la toilette du personnage, qui montait à bord d'un air satisfait. Au reste, le duvet est en usage parmi les chefs dans les cérémo-

1818.

nies. La graisse est employée par les naturels de toutes les classes et presque de tous les âges, pour se frotter le corps. Sur cette première couche, ils en mettent fréquemment une seconde avec un enduit composé de graisse de baleine et d'ocre rouge, de sorte que cette couleur se confond avec celle qui leur est naturelle.

Outre ce genre de travestissement habituel, ces sauvages font usage de masques représentant des têtes monstrueuses d'hommes ou d'animaux. Les chefs, qui tiennent toujours une ligne de démarcation entre eux et le peuple, ont le privilége d'employer plusieurs couleurs dans leurs déguisemens et de les orner de figures variées.

Le costume des hommes est aussi simple que possible : c'est généralement un manteau de peau de bêtes, ou d'un tissu fait de la partie filandreuse de l'écorce du cyprès; ce vêtement est rarement assez ample pour pouvoir croiser par devant, et ils s'en embarrassent peu, étant sous ce rapport d'une indécence absolue, au point de mettre bas, à toute occasion, ce vêtement unique, et de se montrer alors absolument nus. Tantôt il leur couvre les deux

1816.

épaules, tantôt une seule, laissant l'autre bras libre. Il tient au moyen d'une courroie ou d'une épine.

Nous avons vu à quelques chefs de très-beaux manteaux composés de deux peaux de loutres parfaitement cousues dans leur longueur, et d'autres de grandes peaux d'ours noirs. Il y en a aussi de peaux de bêtes fauves bien corroyées. Celles d'élans en quatre doubles servent de cottes d'armes. Ceux de laine, bien moins communs dans cette partie de la côte que dans le Nord, ne sont ordinairement qu'une couverture blanche.

Les femmes, d'une modestie qui contraste avec le cynisme de l'autre sexe, portent aussi le manteau, qu'elles tiennent soigneusement fermé, et dessous une ceinture de peaux qui les couvre jusqu'aux genoux et qui est presque toujours accompagnée d'une écharpe composée de fils d'écorce, attachés seulement à une courroie ou à une petite corde. Quand le temps est humide, elles portent une pélerine tissue de ce même fil, ornée d'une bordure de fourrures. Ce vêtement est aussi à l'usage des hommes, mais moins fréquemment.

1818.

Pour se couvrir la tête, nous ne leur avons vu que des chapeaux en forme de cône obtus, dont une calotte placée dans l'intérieur fait le fond; ils les attachent sous le menton, et emploient pour les faire diverses espèces d'herbes ou de paille. Ceux des chefs se distinguent des autres, non-seulement par la qualité, mais surtout par les desseins dont ils sont chargés, qui représentent toujours quelque scène de la pêche de la baleine.

Leurs armes, avant l'arrivée des Européens, étaient l'arc et la flèche, l'un et l'autre d'assez mauvaise qualité, avec la lance, de douze à quinze pouces de long, armée d'une pointe de cuivre, de pierre ou de coquille, de six pouces de long; à présent ils garnissent en fer leurs flèches et leurs lances, dont nous n'avons vu qu'un très-petit nombre, car ils préfèrent le fusil à toutes leurs armes, et s'en servent fort adroitement.

Pour faire leurs habitations, ils élèvent aux angles et sur les côtés d'un carré long des poteaux auxquels ils attachent solidement des planches, dont chacune déborde celle qui est

1818.

au-dessous. De grandes colonnes formées de troncs d'arbres résineux, placées au milieu des petits côtés, soutiennent un arbre énorme dépouillé de ses branches et de son écorce, qui sert de faîtage au toit, qui est d'ailleurs supporté de distance en distance par d'autres poutres moins fortes. Il est aussi composé de planches, dont une partie sont mobiles afin de donner du jour ou de faire évacuer la fumée. Ces habitations ont environ six pieds d'élévation, trois aux grands côtés. Le toit fait un angle très-obtus. La pièce qui composait le faîtage de la case de Macouina à Mama-ho avait soixante-seize pieds de long sur trente-neuf de diamètre au gros bout. Les colonnes qui soutiennent ces faîtages sont sculptées et peintes; elles représentent toujours une figure humaine, moins monstrueuse encore par l'énormité de ses dimensions que par la difformité de ses traits. Les Indiens n'attachent aucune idée superstitieuse à ces statues monstrueuses. Si on ne les voyait donner des formes hideuses presque à tout ce qu'ils font en ce genre en sculpture et en peinture, on pourrait croire qu'elles font

1818.

allusion aux efforts extraordinaires que leur coûte l'érection des poutres énormes qui supportent ces colonnes.

Leurs ustensiles de cuisine et de ménage sont en bois, et le nombre n'en est pas considérable; ils font bouillir au moyen de cailloux brûlans que les femmes mettent dans les vases et remplacent continuellement avec beaucoup d'adresse; ils mangent aussi leurs alimens grillés et souvent crus ou fumés : comme ils n'ont pas de sel, ils ne connaissent que cette dernière manière de conserver leurs provisions d'hiver. Ils éprouvent quelquefois de grandes pénuries, soit qu'ils négligent de se pourvoir du poisson convenable, soit plutôt que les poissons de passage viennent à manquer. Au reste, tout leur est bon, et ils mangent indifféremment la chair d'ours ou celle du daim, du phoque ou du saumon; le seul assaisonnement est l'huile, surtout celle de baleine, dont ils sont très-friands. On sert une grande variété de mets aux repas que se donnent les tahis; ils mangent avec les doigts, d'une manière aussi sale que gloutonne, sans se laver ni avant ni après le repas. Ils s'accommodent très-bien de notre cuisine. Ma-

1818.

couina, fidèle à ses anciennes coutumes envers les étrangers, mangeait journellement avec nous ; il aimait beaucoup notre manière d'accommoder le poisson en friture, et savait apprécier le vin et le café.

On a les plus fortes raisons de croire que les Indiens de Noutka ont été anthropophages, et je serais tenté de croire que cet usage abominable existe encore chez plusieurs d'entr'eux, quoiqu'ils ne l'avouent pas. Ils offrirent aux gens du capitaine Cook, aux Espagnols du *San-Carlos* et de plusieurs autres bâtimens, diverses parties du corps humain, dont plusieurs morceaux étaient cuits. Ne connaissant pas l'horreur des peuples civilisés pour de pareilles atrocités, ils avouèrent aux Espagnols de l'établissement, lors de leurs premières relations avec eux, que quelques-uns de leurs chefs, et leurs guerriers les plus exaltés se livraient encore à ce goût exécrable, lorsqu'ils se disposaient à marcher à l'ennemi. D'après les rapports de deux chefs marquans, dont s'appuie Meares, Macouina, à cette époque, immolait tous les mois un de ses esclaves à sa gloutonnerie. Le destin choisissait la victime par la main du chef qui la cherchait

1818.

les yeux bandés au milieu d'eux ; celui qui avait le malheur d'être saisi était aussitôt égorgé, dépecé, et servait à régaler les chefs que leur goût appelait à cet abominable repas, pendant que ses compagnons célébraient leur délivrance par des cris joyeux et des divertissemens dignes de ces peuples. Avec nous, ils ont toujours feint de ne pas comprendre les questions qu'on leur faisait sur ce sujet. Il me répugne cependant de croire que Macouina, dont la conduite a généralement été digne d'éloges, ait conservé jusqu'à présent les mêmes inclinations après ses fréquentes communications avec les Européens.

Chez un peuple dont la civilisation est si peu avancée, les hommes ont peu de besoins factices, et comme chacun éprouve au même degré ceux que la nature a imposés, chacun aussi sait y pourvoir ; de là il suit que le nombre des arts cultivés dans ces sociétés est toujours très-borné, et qu'ils sont exercés par tous. A Noutka, et dans toute cette partie de l'Amérique, les hommes sont charpentiers, pêcheurs et chasseurs. Les occupations des femmes, outre les soins du ménage, sont principalement de filer et de

1818.

tisser. Chaque individu de l'un et l'autre sexe cherche à exceller dans les arts pratiqués dans le pays. Ils s'appliquent surtout à la construction des embarcations, objet de la première importance chez un peuple qui tire de la haute mer une grande partie de sa subsistance et de ses vêtemens; ils donnent à leurs pirogues des formes alongées et très-agréables; et quoique fort légères, elles sont d'une solidité suffisante; cependant il faut dire que les habitans de Noutka sont surpassés dans cet art par les tribus du Nord. Maintenant ils ont substitué nos outils de fer à ceux de pierre auxquels ils étaient réduits avant de communiquer avec nous; mais ils ne se servent d'instrumens tranchans dans la construction que pour achever les pirogues qui sont toujours creusées au moyen du feu. Hommes et femmes sont adroits à les manœuvrer avec les pagayes (celle de l'arrière leur sert de gouvernail), dont l'usage, ainsi que celui des rames agissant sur un point fixe, est inconnu sur toute la côte et de tous les peuples sauvages que je connaisse dans l'un ou l'autre hémisphère. Il en est de même des voiles, que ces pirogues ne peuvent pas porter

1818.

à cause de leur peu de largeur, et auxquelles les Indiens ne savent pas suppléer par le balancier, comme les insulaires du grand Océan. Nous avons vu dans le Nord quelques pirogues à la voile : celles de Masset et de la côte Nord des îles de la Reine Charlotte sont les plus propres à naviguer de cette manière, et, en général, les mieux construites de ces parages.

A Noutka, il y a une différence remarquable entre les pagayes dont se servent les hommes, et celles des femmes. Toutes ont la pelle très-longue, mais ces dernières ont l'extrémité arrondie ; les autres au contraire sont si pointues que dans l'occasion elles peuvent servir d'armes. Elles sont très-légères, commodes et travaillées avec soin. Les grandes pirogues sont peintes de diverses couleurs et ornées de dents de loutres et d'autres phoques, qu'on a pris quelquefois pour des dents humaines. Les naturels décorent de la même manière les coffres dans lesquels ils renferment leurs richesses et ce qu'ils ont de plus précieux.

Les femmes, auxquelles les arts sédentaires sont dévolus, n'emploient pas la quenouille pour filer; elles réunissent, en les tordant

1818.

sur leur cuisse ou sur une planche, avec la main, les filamens extraits de branches de cyprès et les brins de plantes à tige filandreuse. La chaîne est portée par une baguette assujétie horizontalement à une hauteur convenable. L'ouvrière passe la trame avec ses doigts seulement, sans le secours de la navette et de l'appareil indispensable à nos tisserands; elle supplée à tout par l'adresse de ses doigts que l'habitude a doués d'une précision et d'une vivacité singulières. Il faut avouer après tout que ce travail est peu expéditif et ne donne que des tissus grossiers.

Le gouvernement est, sous beaucoup de rapports, patriarcal, le chef (tahis) exerçant non-seulement les fonctions de prince et de pontife, mais aussi en quelque sorte celle de père de famille dans sa résidence. Il préside ou ordonne la répartition des produits des grandes pêches, qui, comme je l'ai dit, se font en commun, et dans les villages ce partage se fait en son nom par les chefs auxquels il a confié partie de son autorité. Il n'y a pas à Noutka de classe intermédiaire entre les patriciens, tahis-kalati (frères du tahis), et les esclaves (mistchimis), parmi

1818.

lesquels comptent tous ceux qui ne sont pas frères du chef ou ses proches jusqu'au troisième degré. Dans cette classe, sont aussi les prisonniers de guerre et leurs descendans. Nous n'avons pas eu connaissance qu'il existât de ces esclaves à Noutka, la paix y ayant régné pendant très-long-temps. Chez tous les sauvages, l'esclavage est bien moins dur dans ces pays que parmi ceux qui sont plus civilisés. Ici surtout, il est tempéré par les liens du sang, qui, dans cette opinion, unissent tous les membres de la nation, depuis le dernier mistchimis jusqu'au tahis, et par la persuasion qu'a celui-ci que même avec la protection du ciel il ne peut se soutenir que par le dévouement de son peuple et l'assiduité qu'il porte aux travaux de la pêche et de la chasse.

Ils adorent et exaltent un dieu bienfaisant, créateur et conservateur universel, mais en même temps ils reconnaissent et ont en horreur une divinité malfaisante, auteur de la guerre, de la mort, etc. Pour obtenir les grâces du premier, le tahis se soumet à de longs jeûnes et garde la plus stricte chasteté depuis la nouvelle lune jusqu'à son plein. Il chante en chœur avec sa

1818.

famille des hymnes à la louange du protecteur (kouautzl), brûle de l'huile de baleine, et livre des plumes au vent en actions de grâces.

Ils prétendent qu'en voulant propager l'espèce humaine, Dieu créa d'abord une femme qu'il déposa dans les bosquets fleuris de Youcouast, où il avait déjà mis des chiens sans queue, des cerfs sans bois, et des oiseaux sans ailes. Au milieu de cette compagnie, elle se trouvait seule et ne faisait que pleurer nuit et jour. Kouautzl étant enfin touché de ses larmes, elle aperçut un jour une pirogue du cuivre le plus éclatant, pleine de jeunes gens qui ramaient avec des pagayes de même métal. Au milieu de la stupéfaction que causait à la solitaire ce spectacle singulier, un des beaux étrangers descend à terre et lui annonce que c'était le Tout-Puissant lui-même qui avait la bonté de visiter sa retraite et de lui procurer la société pour laquelle elle soupirait. A ces mots, les pleurs de la femme ne firent que redoubler, et il coula de son nez une humeur dont, en éternuant, quelques gouttes tombèrent sur le sable. Kouautzl lui ayant commandé de regarder de ce côté, elle aperçut, à son grand étonnement, un petit en-

1818.

fant dont le corps venait de se former. Le dieu lui recommanda de le recueillir dans une coquille proportionnée à sa grosseur, et de ne pas manquer de le déposer dans de plus grandes à mesure qu'il croîtrait. Le créateur s'embarqua ensuite, mais non sans avoir répandu ses bienfaits sur les animaux, car aussitôt il poussa des cornes au cerf, une queue au chien, et des ailes aux oiseaux, qui prirent bientôt leur vol. Le nouveau-né grandit, prit des forces, et fut transféré successivement de la coquille qui avait été son premier berceau, à d'autres plus grandes, jusqu'à ce qu'il commençât à marcher. Bientôt il parvint à l'adolescence, et le premier usage qu'il fit de ses nouvelles facultés fut de féconder sa mère : c'est de son fils aîné que descendent les tahis, et de ses autres enfans le reste du peuple.

Leur ère date de l'arrivée de Kouautzl.

Ils redoutent singulièrement Mattoch, être fantasque, habitant les montagnes, dont ils font un monstre hideux et féroce, couvert de poils noirs, ayant une tête humaine avec une bouche énorme, armée de dents plus longues et plus fortes que celles de l'ours, dont il a aussi les

1818.

ongles tant aux mains qu'aux pieds. Le tonnerre de sa voix renverse ceux qui l'entendent, et il met en pièces ceux qui ont le malheur de tomber sous sa main.

Les Noutkadiens croient que l'âme est immatérielle, et qu'après la mort elle ne fait que changer d'existence, mais avec cette différence que les âmes des tahis et de leurs proches vont joindre celles de leurs ancêtres près de Kouautzl, et celles des mistchimis passent dans un élysée inférieur nommé Pin-Paula, sous la dépendance du génie Ismitz. Les premiers disposent du tonnerre et des pluies par lesquels ils manifestent leur indignation ou leur bienveillance. Ils sont tellement infatués de leur importance, qu'ils sont persuadés que s'il arrive quelque malheur à un tahis, la pluie n'est autre chose que les larmes que versent ses ancêtres, pour le chagrin qu'ils en ressentent dans le ciel. Les tahis, livrés à la luxure, à la gourmandise, ou qui négligent le culte de la divinité, partagent dans l'autre vie le sort des mistchimis.

Si un degré de félicité inférieur à celui des tahis doit être le partage du peuple dans l'autre vie, en revanche, ils peuvent mieux jouir des

plaisirs des sens dans celle-ci, étant affranchis des abstinences et des exercices religieux dont l'observation est rigoureusement imposée aux chefs. La mort d'un tahis se pleure quatre mois, et les femmes, en témoignage de leur douleur, se coupent les cheveux à quelques pouces de la tête. Son corps est porté au sommet d'une montagne, où on le dépose, enveloppé de peaux de loutre, dans une bière qu'on suspend à un arbre. Des chefs des tribus amies assistent à ses funérailles. Comme chez la plupart des peuples sauvages, ceux-ci se font à diverses parties du corps des incisions, en témoignage de leur affliction. A la mort d'un tahi ainsi que d'un proche parent, quelques-uns des affidés du défunt vont journellement, pendant un certain temps, visiter ses dépouilles mortelles, et chantent auprès d'elles des cantiques qui expriment leur douleur, convaincus qu'ils sont d'être entendus par l'âme qui erre autour du corps jusqu'à sa dissolution entière. Les mistchimis sont ensevelis en terre pour être plus à portée de la demeure qu'ils doivent occuper chez Pin-Paula, où ils n'éprouvent d'autre peine que celle d'être séparés de leurs anciens maîtres, sans espoir

1818.

de parvenir jamais à la félicité parfaite dont ceux-ci jouissent.

Les Indiens nomment tché-ha le hangar qui sert de cimetière aux grands chefs de Noutka seulement (1).

A l'entrée du hangar, il y a cinq files de statues en bois, grossièrement sculptées, qui se prolongent jusqu'à l'autre extrémité où se trouve une espèce de guérite décorée, comme les baleines, de quelques crânes humains. Plusieurs de ces statues portent les parties sexuelles de l'homme, et ont même des cheveux naturels. Une galerie d'ossemens humains fixe les limites du hangar.

Vis-à-vis l'entrée, il y a huit grosses baleines en bois, placées de front sur une ligne, et sur le dos de chacune desquelles on arrange avec symétrie les têtes de morts. Sur un lac près du tché-ha, il y a aussi une pirogue ordinairement jonchée de plumes d'aigles.

On procède à l'enterrement des chefs en ensevelissant leurs cadavres sous le hangar, à huit pieds de profondeur dans la terre; après un certain temps, on les exhume pour leur ôter

(1) On a vu dans le premier volume, pag. 205, que les gens du peuple n'ont point de cimetière.

1818.

la tête qu'on place ensuite sur le dos d'une baleine, en mémoire de l'adresse qu'on reconnaissait au défunt pour les harponner; puis, enfin, on élève la statue du décédé comme un monument de son souvenir, et pour indiquer que nul autre ne peut être enterré sous cette statue.

Les chefs seuls ont le droit d'entrer dans le cimetière, et Macouina faisait tuer ceux qu'il connaissait y avoir été. Il y allait souvent dans la nuit, ou bien de grand matin, avant qu'il n'y eût personne de levé dans son village, pour saluer les mânes de ses ancêtres, et pour implorer le soleil, en lui demandant, comme à son dieu, de le rendre heureux dans l'autre monde.

Quand Macouina prend une baleine, il se rend de nuit au tché-ha pour rendre hommage au soleil de son heureuse journée, et pour offrir à ses ancêtres une partie de sa proie. Après avoir terminé cette cérémonie religieuse, il préside à la distribution de cette baleine, qu'il partage entre tous ses vassaux. Il ordonne ensuite une grande fête qui a lieu dans un petit bois derrière le village, et dans laquelle il parle au soleil à haute voix, en présence de tout son peuple. Les divertissemens de cette fête con-

1818.

sistent à manger de la chair de baleine, à sauter au son d'un grand coffre vide, et à faire toutes sortes de contorsions et surtout beaucoup de bruit. Après cette réjouissance, Macouina s'occupe de sculpter grossièrement une baleine en bois, et de la placer devant le tché-ha, en mémoire de son offrande.

Les grands chefs de Noutka, leurs femmes et leurs enfans, jusqu'à l'âge de douze ans seulement, peuvent être enterrés dans le tché-ha. Quant aux autres individus de toutes classes, on leur donne la sépulture en les allongeant tout nus dans le petit bois qui est derrière le village, et on les laisse ainsi se consumer sans autre cérémonie.

Les naturels sont pleins de vénération pour Macouina; ils s'imaginent qu'il est parent du soleil, et que chaque fois qu'il va au tché-ha, c'est pour avoir des entretiens avec lui; ils croient aussi que leurs grands chefs reviennent quand ils veulent, et que la pirogue qui est vis-à-vis du tché-ha leur sert à traverser le lac toutes les nuits; car c'est alors, disent-ils, qu'ils reviennent pour se promener dans le village.

La persuasion qu'ont ces sauvages que du

1818.

séjour des bienheureux où il doit être admis, le prince qui les gouverne pourra un jour commander aux élémens, leur inspire une profonde vénération pour un personnage appelé à participer aux attributs de la divinité. Cependant nous n'avons rien vu de servile dans les hommages que le peuple rend aux chefs.

La dignité de tahi est héréditaire de père en fils. Elle fut dévolue à Macouina dans l'année 1778, où son père fut tué par les Tahumasses, nation qui habite l'autre côté de l'île: son successeur tira de sa mort une vengeance terrible.

Il paraît, d'après les rapports des Anglais et des Espagnols, ainsi que de ce que nous avons vu nous-mêmes, qu'il y a toujours à Noutka trois chefs principaux qui exercent une grande autorité sur le peuple, comme délégués du tahi, auquel ils sont entièrement soumis. Lors de notre passage, ses lieutenans étaient Omactéachloa, fils de Canicum; Machvalick et Noak. Il arrive souvent que le tahi ou les chefs subalternes, lorsque l'âge ne leur permet plus de remplir les devoirs suprêmes, abdiquent en faveur de leur fils, s'ils en ont en état de

1818.

les remplacer. Les descendans des collatéraux du tahi, qui forment le corps des patriciens, perdent ce privilége à la troisième génération et tombent dans la classe du peuple.

Ces misérable schefs de peuplades affamées, à moitié nus, sales habitans de cases enfumées, vrai réceptacle d'ordures et de puanteur, sont aussi fiers de leur illustre origine que les premiers potentats du monde civilisé : ils en font souvent le sujet de leurs conversations. Leurs femmes et leurs filles partagent aussi leur orgueil. Le rang des individus de ce sexe est déterminé par celui des pères et des mères.

A Noutka, et sur toute la côte Nord-Ouest, la polygamie est en usage chez les tahis et les nobles, qui la considèrent comme une marque de richesse et de grandeur. En effet, on n'obtient une fille qu'en donnant aux parens des pelleteries, des pirogues, des vêtemens à l'européenne, des fusils, etc. : aussi sont-elles une source de richesses pour leurs pères, pour peu qu'elles aient quelques avantages personnels. Les pauvres mistchimis, ne disposant que d'une faible partie du fruit de leur travail, peuvent rarement fournir à une telle dépense : les mieux

1818.

partagés sont ceux à qui le tahi donne une femme en récompense de leurs services; la plupart des autres vivent dans un triste célibat. Quoique les femmes soient pour ainsi dire achetées, elles sont traitées avec beaucoup de douceur par leurs maris, qui n'exigent d'elles que les soins du ménage et les travaux qui conviennent à leur sexe. D'après divers rapports dignes de foi, elles exercent sur le sexe le plus fort une suprématie marquée; chez quelques tribus du Nord, on en a vu maltraiter des hommes de la manière la plus cruelle. En présumant, comme je le fais, que dans les faits cités à ce sujet, il s'agissait de femmes de la haute classe contre des gens du peuple, cette particularité serait encore loin de justifier un acte d'autorité si révoltant, puisqu'il est en opposition directe avec les lois de la nature. Il est bien certain que dans cette partie les matrones sont appelées aux délibérations. C'est presque toujours une d'elles qui gouverne les pirogues de guerre. La destruction du premier établissement russe à Sitka fut déterminée par les plaintes des femmes des tribus voisines, indignées du mépris de la maîtresse du gouverneur. Entr'autres avanies, cette

femme, créole de Kodiack, avait craché dans l'écuelle qui ornait la lèvre inférieure de la femme d'un chef; elles dirent aux hommes que s'ils n'avaient pas assez de courage pour combattre les Russes, elles iraient elles-mêmes les attaquer dans leur fort.

A Noutka, et je crois sur toute la côte, les cérémonies nuptiales se bornent à un repas. Les femmes sont nubiles au même âge que les Européennes; elles accouchent avec une facilité singulière. Les Espagnols qui ont résidé long-temps à l'anse des Amis, assurent qu'elles se jettent aussitôt à la mer et nagent long-temps sans donner de marques de douleur. Lorsqu'un tahi devient père, il s'enferme pendant un certain temps dans sa case, sans oser regarder le soleil ni la mer, de peur de s'attirer le courroux de Kouautzl, qui le ferait mourir, ainsi que le nouveau-né. Au bout d'un mois, le père lui impose un nom devant les chefs assemblés, auxquels il donne un repas et fait des présens. En entrant dans les divers âges de la vie, le fils d'un chef prend successivement un nouveau nom, qui est toujours significatif ou allégorique. Le même changement a lieu pour les

1818.

filles à l'époque où la nubilité se manifeste. Cette cérémonie se fait avec appareil, si celle qui en est l'objet appartient au grand chef; elle est accompagnée de jeux, où des prix sont décernés aux vainqueurs. Ensuite le tahi la menant à un métier à tisser, disposé dans la partie la plus apparente de la case, lui dit qu'étant parvenue à l'âge de femme, elle ne doit plus s'occuper que des devoirs de son sexe. Dès-lors la jeune princesse ne sort plus de la demeure de son père, renonce au chant, à la danse et à tous les amusemens de l'enfance, s'applique aux divers ouvrages qui conviennent aux femmes, et observe une retenue exemplaire. Nous avons remarqué généralement beaucoup de modestie chez le beau sexe, dans cette partie de la côte, et nous avons lieu de croire que, libres ou mariées, les femmes se livrent rarement au libertinage.

Le tahi ne peut approcher ses femmes qu'après la pleine lune, et même alors il se prive des plaisirs du mariage, si des malheurs publics, tels que le retard des poissons de passage, la suspension de la pêche par le gros temps, exigent de lui le jeûne et la prière. Dans ces

1818.

occasions, il se rend au lieu destiné au culte de la divinité, et reste deux ou trois jours sans prendre d'autre nourriture que quelques herbes et un peu d'eau, une fois seulement dans toute la journée. Après avoir tenu les yeux levés au ciel et les bras croisés sur la poitrine, il implore, avec ferveur et à grands cris, la clémence divine, en invoquant la protection des tahis ses ancêtres, dont il promet de se montrer toujours digne de descendre. Les jeûnes et les prières du tahi sont mêlés de diverses cérémonies dans lesquelles ses femmes interviennent pour l'engager à mettre fin à ses austérités.

La conduite des habitans de Noutka nous porte à croire que c'est la tribu de la côte Nord-Ouest, dont la fréquentation offre le moins de dangers aux navigateurs ; il faut avouer aussi qu'elle est une des plus faibles et aujourd'hui la plus pauvre que nous ayons vue. Cependant la douceur comparative des mœurs de ces sauvages fait présumer que le sentiment de leur infériorité n'est pas la seule cause de leur modération. Ils sont peu adonnés au vol, vice si généralement répandu parmi les sauvages, quoiqu'ils ne connaissent pas les be-

1818.

soins factices que crée la civilisation. A Noutka, les moyens de satisfaire à ceux que la nature impose sont à peu près communs à tous.

Nous n'avons pas remarqué que le mal vénérien y fasse de grands ravages, ce qui est une nouvelle preuve de la sagesse des femmes.

Il ne paraît pas que leur population ait éprouvé de diminution, depuis l'arrivée des premiers navigateurs qui les visitèrent. A Noutka, comme sur toute la côte, elle est très-clair semée et presqu'impossible à évaluer d'après la vie errante des sauvages.

L'idiôme de Noutka est plein de consonnes et d'aspirations. Les terminaisons en *tz*, en *tl* et en *tzl* s'y rencontrent fréquemment. Beaucoup de mots sont coupés sans égard au nombre des syllabes, qui est rarement de plus de trois. Il ne paraît cependant pas que celui des composés soit considérable. Dans leurs conversations avec nous, les naturels prononçaient d'une manière très-distincte et mettaient beaucoup de sagacité dans l'emploi et le choix des expressions, ainsi que dans l'emploi et l'intelligence des signes auxquels on était obligé d'avoir recours de part et d'autre.

1818.

Nous avons remarqué quatre dialectes différens, dans les parties de la côte Nord-Ouest que nous avons explorées : celui de Noutka qui, avec quelques variations, est commun à Nitinat, et je crois à toute l'île Quadra et Vancouver ; celui de la Reine Charlotte qui, modifié, se parle aussi dans celle du Prince de Galles ; un autre, usité à Sitka, dans le détroit de Chatham, dans les sunds de Christian et de Frederick ses affluens dans le Sud ; le quatrième, dans le canal de Lynn. Il ne nous a pas semblé que les langues du Nord aient aucune affinité avec celle de Noutka ; mais il est évident qu'elles sortent de la même souche, ayant beaucoup d'expressions communes ou qui ne diffèrent que par la manière de prononcer. Il y a plusieurs autres dialectes chez les tribus tant continentales qu'insulaires que nous n'avons pas visitées. Lors de notre première relâche, nous trouvâmes la langue qu'on parle à Noutka très-dure ; elle nous parut presque de l'italien quand nous retournâmes à l'anse des Amis, après avoir fréquenté les parties septentrionales de la côte. A mesure qu'on s'avance dans cette direction, le langage devient de plus en plus rude et dé-

1818.

sagréable à l'oreille. Les consonnes dures, les *st*, *tzl* sont plus multipliés et se prononcent avec une espèce de sifflement de chaque côté de la bouche, semblable à celui que font les chats quand ils sont provoqués, et qui se rencontre aussi dans le dialecte aléautien. Les Indiens du Nord ont un *k* aspiré et guttural qui, tiré du fond du gosier, rend le son le plus dur et on peut dire le plus dégoûtant qu'il soit possible d'imaginer : ils ont aussi un grasseyement très-désagréable. Dans la même partie, nous n'avons pas entendu prononcer la lettre *v*, et très-peu ou imparfaitement *d* et *n*. Il est inutile de dire que l'écuelle que les femmes portent à la lèvre inférieure ne leur permet pas de prononcer les consonnes.

Autant que nous avons pu en juger à Noutka, les chefs sont habitués à parler en public avec facilité, et plusieurs possèdent le genre d'éloquence que donnent l'imagination, le jugement et l'habitude.

Chez toutes les tribus, le système de numération est décimal. A Noutka, on ne compte que jusqu'à dix (*ayo*). Pour exprimer un nombre composé de dizaines et d'unités, on répète *ayo*

1818.

autant de fois qu'il y a de dizaines, et on désigne les unités au moyen des doigts; ainsi pour dire vingt-trois, on dit *ayo, ayo*, et on élève trois doigts. Les Indiens du Nord comptent plusieurs dizaines en faisant précéder le mot *tchinkat* (dix) de ce nombre, qui indique combien de fois la dizaine doit être prise et désignent les unités par les doigts, ou bien ils indiquent par signe les vingtaines et nomment les unités restantes. Il nous a paru que ces peuples ne connaissaient d'autre mesure que la brasse, l'empan et l'épaisseur du doigt.

Tous les Indiens de la côte Nord-Ouest possèdent la musique de la nature, et aiment à chanter en chœur, en mesure, sur un ton grave, s'accompagnant du bruit qu'ils font en frappant sur une planche, sur le bord de leurs pirogues, avec leurs pagayes ou tout autre corps solide. Ils ont aussi pour cet usage des espèces de marotes composées de morceaux de bois évidés, dans lesquels ils mettent de petits cailloux. Un des musiciens donne le ton et est suivi par les autres, qui élèvent la voix plus ou moins; un d'eux interrompt le chant par intervalle en poussant de grands cris. A cela près, leur ma-

1818.

nière se rapproche de notre plain-chant : ils prenaient plaisir à entendre notre petit orgue ; mais en général la musique n'est de leur goût qu'autant qu'elle est bruyante.

Les chefs ne chantent que des sujets religieux, moraux ou patriotiques ; mais il en est autrement de ceux que choisissent les mistchimis, pour qui la pantomime, les danses et les chants d'une obscénité extrême sont les passe-temps les plus agréables de l'hiver. Les tahis ne se permettent pas de prendre part à ces bacchanales, mais ils peuvent y assister comme spectateurs.

Nous avons de fortes raisons de croire que le genre de libertinage qu'on reproche aux peuples orientaux est répandu parmi toutes les tribus indigènes de la côte Nord-Ouest. Leurs pipes et leurs bâtons sont souvent ornés de figures représentant l'image de la corruption la plus dégoûtante et la plus dépravée.

Nous n'avons eu occasion de voir ni les danses pyrrhiques, ni les représentations pantomimes de chasse, dont Vancouver donne la description.

L'année commence en juillet et se divise en

1818.

quatorze mois de vingt jours, outre les supplémentaires adjoints à chacun, dont le nombre est déterminé annuellement par des causes accidentelles, telles que la durée du passage de tel poisson, l'époque plus ou moins avancée de la maturité des fruits, etc. Tous ont des noms significatifs tirés de ces circonstances ou des vicissitudes des saisons. Chez un peuple dont le système de numération est si imparfait, la chronologie ne peut être qu'un chaos ; aussi, quoique les Indiens de Noutka connaissent la succession des tahis qui les ont gouvernés, ce n'est que par une connaissance approfondie de leur langue et de leurs coutumes, qu'on pourrait parvenir à déterminer l'époque à laquelle ce pays a été peuplé.

En résumé, le peuple de Noutka est peu favorisé de la nature ; il est sale et paresseux, et aujourd'hui pauvre et faible ; mais il est généralement assez judicieux et d'une imagination vive. Il a de la douceur et de la docilité dans le caractère ; il est porté au bien et sensible aux bons procédés. Les chefs, quoique toujours prêts à demander, ne sont pas étrangers aux sentimens généreux. Enfin les Noutkadiens

1818.

ont le cœur bon et sont le meilleur peuple de la côte Nord-Ouest ; c'est celui avec lequel on peut traiter avec le plus de confiance, et chez qui les navigateurs peuvent pourvoir le plus commodément à leurs besoins.

Septembre 1818.

CHAPITRE XIII.

Cap Mendocino. — Incendie causé par les Indiens. — Mouillage de l'Anse du Présidio. — Le gouverneur de la Haute-Californie s'oppose à ce que *le Bordelais* exerce les droits que précédemment il avait obtenus à San-Francisco. — Humanité des missionnaires espagnols envers l'équipage du *Bordelais*. — Désertion.

Les 13-14 *septembre*. — Le temps fut très-beau, et le ciel d'une clarté remarquable. Ce dernier jour, un rideau brumeux se forma à l'horizon dans la partie de l'Est, indiquant la terre que nous longions. Un pigeon ramier, épuisé de fatigue, vint se faire prendre sur les vergues. Quoique la mer, qui était très-grosse, occasionnât de violens roulis, le navire ne se ressentait pas des échouages qu'il avait éprouvés, et ne faisait que très-peu d'eau, mais la marche se ressentait du mauvais état du cuivre, dont la détérioration faisait des progrès sensibles.

Le 15. — La brise mollit considérablement en passant à l'E. et au S.-E. Le temps s'embruma au point de cacher le soleil à midi.

L'estime nous mettait par 42 deg. 1 min. On vit quelques branches de goëmon.

Les deux journées suivantes se passèrent en calme mêlé de petits airs qui soufflèrent de tous les points du compas. Beaucoup de goëmons parurent à la surface de la mer; on vit aussi quelques poissons et un oiseau de terre.

La hauteur méridienne donna encore 42 deg. 2 min. de latitude.

Le temps, perdu pour la navigation, fut mis à profit pour les travaux, dont la grosse mer n'avait pas permis qu'on s'occupât jusque là.

Le 17.—A sept heures du matin, une petite brise se leva du S.-S.-E. On orienta tribord amures sous les trois corps de voiles. Peu après, à grande distance dans le Nord-Est, on aperçut la terre, qui resta à vue très-confusément toute la matinée, s'étendant de l'Est-Sud-Est au Nord. A quatre heures, on prit le bord du large à trois lieues de la terre de l'avant. A six heures, les extrémités apparentes furent relevées à l'Est 15 deg. Sud, et Est 75 deg. Nord; une coupée à l'Est-Nord-Est. Les dernières pointes ainsi que les sommités étaient cachées dans les

Septembre 1818.

nuages. On vit plusieurs feux sur les terres basses les plus voisines. Un entr'autres, qui s'étendait sur un grand espace dans le Nord-Est, se fit remarquer pendant plusieurs heures. A minuit, après six heures de calme et de petites risées, la brise se leva du N.-E. faible et variable. Nous mîmes sous toutes voiles, et fîmes route au Sud, parallèlement à la côte. Quoiqu'embrumée, elle parut au jour dans la partie de l'Est, à quatre lieues environ de distance. A midi, les extrémités à vue restaient Nord 15 deg. Est, et Sud 25 deg. Est; la partie Sud d'un enfoncement au Sud, 70 deg. Est du compas, distance quatre à cinq lieues. D'après le relèvement rapporté sur la carte de Vancouver, cette dernière pointe pouvait être également celle au Nord de la baie Trinidad, ou une autre au Nord du cap Mendocino, qui, dans ce cas, aurait été l'extrémité Sud; mais la première position cadrait avec l'estime suivie depuis les observations du 16, qui étaient les dernières. Je mis le cap au Sud-Est pour me rapprocher de la terre et le reconnaître. Dans toute cette partie, elle est de hauteur moyenne, assez régulière et généralement boisée. La

Septembre 1818.

brise fraîchit graduellement du N.-N.-E.

A six heures, après avoir fait vingt-deux milles, on releva au Sud quart-Sud-Est la pointe qui formait l'extrémité Sud, et que je jugeai être le cap Mendocino; l'autre extrémité apparente qui se perdait dans la brume, au Nord-Est demi-Nord, et une petite coupée sur la côte à l'Est à trois ou quatre lieues de distance. Je présumai que ceci devait être l'entrée d'un bras de mer, qui m'avait été indiqué par un Américain, et que j'aurais bien désiré visiter; mais comme on n'aurait pu mouiller avant la nuit, il aurait fallu la perdre en entier à attendre le jour, à moins de mouiller en pleine côte dans une position inconnue; et d'ailleurs une fois engagés dans ce canal, dont l'entrée est très-étroite, nous pouvions y être retenus plusieurs jours par les vents de N.-O., si fréquens dans ces parages. Je sacrifiai à l'avantage de réparer le temps perdu par les calmes, la satisfaction de reconnaître une position qui paraît offrir des ressources aux navigateurs, mais qui promettait peu pour l'objet principal de l'expédition.

Par suite, j'arrivai au Sud quart-Sud-Est, sous toutes voiles, les bonnettes à babord. La

Septembre 1818

brise, qui déjà avait pris de la force, ayant encore fraîchi, nous fîmes un joli sillage; le temps était couvert et animé au vent. A sept heures et demie, nous découvrîmes tout-à-coup, dans le Sud-Sud-Est, un feu considérable sur un mondrain qui fut reconnu être le plus Sud des deux qui signalent le cap Mendocino, dont l'autre nous avait empêché de voir plus tôt cet incendie. Le cap, dans cette position, restait presque de l'avant; l'illusion causée par la lumière, me le fit juger à trois lieues de distance. J'arrivai au Sud quart-Sud-Ouest. L'incendie enveloppait la plus grande partie de la colline, depuis le bord de la mer jusqu'au sommet, et paraissait s'étendre sur le versant intérieur. Poussé par une brise fraîche, il faisait des progrès rapides sous le vent. Nous découvrîmes successivement les îlots qui cernent le cap à l'Ouest et au Nord, à la distance d'une à deux lieues. Cette montagne de feu avec sa tête couronnée d'énormes nuages de fumée, la mer brillante de reflets que chaque vague multipliait, les rochers épars autour du promontoire et la seconde colline, revêtus de teintes variées,

Septembre 1818.

cet aspect, dis-je, au milieu des ombres de la nuit, avait le caractère le plus imposant, et remplissait l'âme d'idées grandes et mélancoliques.

De dix heures à onze heures et demie, on loffa successivement jusqu'au Sud quart-Sud-Est. A ce moment, le feu sur le cap Mendocino restait à l'Est du méridien, à environ dix milles de distance. D'après le chemin fait depuis sept heures et demie, je l'avais estimé beaucoup trop près alors; il devait être à sept à huit lieues.

Des informations exactes à San-Francisco ne me permettent pas de douter que cet incendie, que de loin on aurait pu prendre pour un volcan, ne doive être attribué aux Indiens, ainsi que d'autres moins considérables et plus éloignés vers la même nuit et la précédente. Les naturels, dans cette saison, mettent le feu aux herbes pour sécher la cosse d'une graine dont ils se nourrissent, afin d'en rendre la récolte plus facile. C'est indubitablement cette circonstance que devait ignorer notre illustre La Pérouse, qui fut cause de son erreur,

Septembre 1818.

lorsque, voyant un grand feu sur le cap Mendocino, à peu près à la même époque de l'année, il crut que c'était un volcan. Je n'émettrais mon opinion qu'avec une défiance extrême, même sur un point d'une importance secondaire, lorsqu'elle se trouve en opposition avec les récits d'un navigateur aussi recommandable par sa véracité que par la solidité de son jugement, si je n'avais pour moi les données les plus certaines; alors même j'obéirais avec répugnance au devoir que la vérité impose à tout navigateur, si je ne pouvais, en signalant une erreur, l'expliquer de la manière la plus satisfaisante pour la mémoire du grand homme objet éternel de regrets pour la marine française.

La vue du cap Mendocino nous fit aussi remarquer une autre erreur qui s'est glissée dans l'édition française de Vancouver; car la seule inspection de l'atlas qui accompagne le voyage de ce digne élève de l'immortel Cook, suffit pour prouver que c'est par une simple faute d'impression qu'il est dit (vol. Ier, pag. 23) que les deux promontoires qui le forment sont

Septembre 1818.

éloignés d'environ 10 min. : la distance qui les sépare n'est évidemment que d'un mille ; c'est aussi l'étendue que la carte de cette partie donne au cap.

Le 19. — Il venta bon frais de N.-E. Le chemin fait au Sud quart-Sud-Est nous ayant mis à environ neuf lieues de terre, nous fîmes route au Sud-Est demi-Sud, c'est-à-dire parallèlement à la côte. Quoiqu'assez haute pour être vue à cette distance, nous n'en eûmes pas connaissance, le temps étant couvert. Nous manœuvrâmes pour rallier la terre avec les précautions convenables pour le temps, qui fut brumeux, surtout de deux heures à quatre. A cinq heures, on la découvrit par le bossoir de babord, et on reconnut aussitôt la pointe de Los-Reyes, restant à dix milles dans l'Est quart-Sud-Est ; les terres basses qui l'avoisinent s'étendaient dans le Nord. Nous gouvernâmes de suite pour San-Francisco (1). Peu après,

(1) A huit heures, la pointe de Los-Reyes restait au Sud-Est quart Sud, à deux milles seulement. Les terres à vue s'étendaient de l'Est 15 deg. 15 min. au Nord-Nord-Est. D'après ce relèvement, nous avions une différence Nord, 15 min., et Est 64 min. ou 46 min., depuis Noutka, dans huit jours.

Septembre 1818.

on reconnut l'entrée du port Drake : les Farellones, rochers qui sont quelquefois appelés Frayles, se découvrirent successivement dans la matinée, qui fut brumeuse. Il est remarquable que nous les ayons parfaitement distingués dans de pareilles circonstances, lorsqu'à notre première relâche nous n'en avions pas eu connaissance soit en entrant, soit en sortant, quoique le temps fût plus beau, et qu'en apparence il n'y eût qu'un rideau de brume peu épais à l'horizon. Quoique nous courussions vent arrière sous toutes voiles, nos progrès étaient lents, à cause de la faiblesse de la brise de l'O. : elle fraîchit l'après-midi. Nous ralliâmes la côte où le flot se faisait sentir avec plus de force. A cinq heures trois quarts, nous donnâmes dans la passe sous les huniers. Nous rangeâmes de près la pointe du fort qui nous présentait une scène animée pour le pays et très-agréable pour nous. Tout le Présidio était accouru ; nous distinguions le commandant Arguello et nos autres connaissances qui nous accueillaient avec des gestes de félicitation. On hêla le navire en passant sous le fort ; nous ré-

Septembre 1818.

pondîmes qu'il venait de Noutka. A six heures, nous mouillâmes dans l'anse du Présidio, par sept brasses, fond de sable. Aussitôt les embarcations à la mer, j'allai à terre, où je fus reçu en ami, sur la plage, par don Luis et les autres officiers.

Le 21. — Je m'occupai, sans perte de temps, de remplir deux objets importans, qui m'auraient obligé de revenir en Californie, quand même je n'y aurais pas été appelé pour recevoir le prix des marchandises que j'y avais laissées dans les deux relâches précédentes. Nos salaisons et nos légumes étaient presqu'entièrement épuisés, et il était indispensable d'en faire suffisamment pour nous conduire à la Chine. Il était aussi très-important pour moi de se procurer des produits du pays pour remplir les engagemens que nous avions contractés avec le gouverneur de la Nouvelle-Archangel, et en second lieu pour nous mettre à même d'acquitter, de la manière la moins onéreuse possible, la dette contractée par suite de l'affaire du 18 juin (1). On dressa une tente près

(1) Voir pag. 44 et suivantes.

Septembre 1818.

du débarcadaire, pour servir d'atelier au tonnelier; on y établit une table en plan incliné pour servir de saloir, et on y disposa les futailles et tout ce qui était nécessaire à cette opération. On commença aussi à travailler pour mettre la cale à même de recevoir un chargement partiel en grains, et l'on s'occupa très-activement des réparations dont le grément pouvait avoir besoin.

Après avoir pris avec don Luis des arrangemens pour avoir, à mesure qu'on les demanderait, le nombre de bestiaux nécessaire, je me rendis à la mission, tant pour régler les fournitures journalières en pain et en légumes verds, que pour aviser aux moyens de tirer des missions, situées sur le port, du blé, du suif et des légumes secs. Le P. Ramon était à San-Raphaël, nouvel établissement qu'on formait sur la côte Nord; je ne trouvai que son confrère le P. Vincente Oliva, qui n'ayant pas les pouvoirs de son supérieur pour traiter d'affaires, ne put que confirmer mes espérances sur les dispositions des missions à me fournir tout ce que je pouvais désirer de leurs produits. Le P. Vincente s'engagea seulement à envoyer dorénavant les

vivres journaliers et le sel pour servir aux salaisons. Pour ce jour-là, nous reçûmes, dès le matin, du pain, ainsi qu'une vache, dont les Espagnols de ce pays préfèrent la viande à celle du bœuf, ce genre de provisions étant à très-bon compte. Afin de détruire les germes de scorbut que nos gens pouvaient avoir contractés, ainsi que pour réparer leurs forces affaiblies par la rude campagne que nous venions de faire, et les mettre à même de soutenir les nouvelles fatigues qui nous attendaient à notre retour dans le Nord, je fis donner, outre la ration ordinaire de pain, qui est suffisante, une livre et demie de viande et une ample portion de choux, qui, avec les oignons, sont les seules productions abondantes du jardin de la mission.

A bord, on cala le petit mât de hune pour changer la clef et visiter la caisse, qui se trouva ne pas avoir souffert de sa rupture. On débarqua les canots, et on hâla à terre la grande baleinière qui se trouvait en très-mauvais état.

Malgré la brise fraîche de l'Ouest, au flot du soir on leva l'ancre de détroit, et on la mouilla en affourche, plus à terre dans l'Est de la grosse, celle-ci par sept brasses à mer haute,

Septembre 1818.

fond de sable, et l'autre par la même eau sur fond de sable et petit gravier (1).

Le courrier annonçant notre arrivée, partit le matin pour Monterey. On profita du beau temps pour visiter les peaux que nous avions à bord, et pour les mettre à l'air, une seule était mouillée, mais sans être avariée.

Le 22. — On tua deux bœufs destinés à être salés. Les animaux avaient été choisis gras et bien portans : aussitôt tués et écorchés, on les suspendait pour bien faire évacuer le sang.

Le 23. — On procéda à saler la chair des deux bœufs tués depuis environ dix-huit heures. Après avoir été séparée des os médullaires, et purgée autant que possible des parties glanduleuses, on la coupait en morceaux de quatre à six livres, que l'on frappait fortement sur les faces parallèles au fil des chairs, avec une espèce de carde garnie de clous, pour les rendre

(1) Le navire évité du flot relevait la pointe du Cassillo à l'Ouest quart-Nord-Ouest, la pointe Est de l'anse à l'Est demi-Sud, la grande porte du Présidio au Sud quart-Sud-Est, et l'île des Alcatraces à l'Est-Nord-Est. La terre la plus rapprochée était dans le Sud à trois ou quatre encâblures.

plus propres à recevoir le sel. Après en avoir bien frotté chaque morceau de tous côtés, on les arrimait dans une barrique dont les cercles avaient été levés de manière à disjoindre les douvelles, et à laquelle on avait ôté un fond, mâtée sur l'autre et percée de trous de vrilles, particulièrement vers le bas. Sur chaque plan de viande on mettait une couche de sel, ainsi que sur le fond de la barrique, lorsqu'elle était à peu près pleine. Celui qu'on avait démonté était posé à plat sur le plan supérieur, et chargé de grosses pierres dont la pression faisait rendre aux chairs ce qu'elles avaient conservé de liquide. Au bout de vingt-quatre heures au moins, la viande était retirée des pressoirs, les morceaux étaient secoués et essuyés isolément, puis salés de nouveau et mis dans une autre futaille avec du sel entre eux. Deux ou trois jours après on visitait la viande; les morceaux, en petit nombre, qui paraissaient être atteints de corruption, étaient rebutés, on mettait les autres dans un troisième baril avec les mêmes soins déjà indiqués. On faisait ensuite le plein avec de la saumure. Avant d'être embarquée, toute la salaison

Septembre 1818.

subit une nouvelle visite dont le résultat fut satisfaisant; on eut seulement à changer la saumure de quelques barils qui avaient pris une teinte sanguinolente. Un novice fut adjoint aux tonneliers pour les aider dans ces travaux. De ces trois hommes, il en restait toujours deux dans la tente, la nuit, pour faire la garde contre les loups et les autres animaux carnassiers qui venaient souvent rôder sur la plage.

Les 24-25. — Don Luis m'ayant donné avis que le courrier, porteur des ordres du gouverneur nous concernant, était arrivé, je me rendis au Présidio, où il me communiqua la dépêche contenant les dispositions que le gouverneur prescrivait à notre égard. Elles étaient que *le Bordelais*, dont l'expédition n'était que commerciale, fut soumis aux réglemens prohibitifs récemment promulgués; qu'il ne fut souffert dans le port que le temps nécessaire pour pourvoir à ses besoins les plus pressans; que la communication ne lui fut permise que pour cet objet et sur la plage seulement. Le même courrier portait la nouvelle de l'arrivée de la frégate russe *la Kamtschatka*, et de la rentrée du *Kutusoff* qu'elle avait rencontré sortant. Le

Septembre 1818.

dernier était reparti. Le 22, le brick *la Columbia*, avec qui nous avions communiqué devant Sitka, était aussi arrivé à Monterey.

Les avis les plus certains ne me permettant pas de douter qu'en adoptant envers nous des mesures si opposées aux procédés que nous avions éprouvés jusque là, on n'eût cédé aux insinuations haineuses des capitaines des lettres de marques péruviennes, dont un avait manifesté son aveugle jalousie dès notre séjour au Callao, je me décidai à me transporter à Monterey pour détruire ces calomnies. Mais don Luis, à qui je devais nécessairement m'adresser pour obtenir la permission et les moyens de faire ce voyage, m'ayant assuré qu'il n'était pas autorisé à me les accorder, il ne me resta plus que d'en écrire à l'autorité supérieure. Ma lettre à don Pablo Vuentes Sola, gouverneur de la Haute-Californie, portait en substance que, d'après l'accueil hospitalier que j'avais reçu jusqu'alors dans les diverses parties de l'Amérique espagnole où j'avais touché, et particulièrement dans ce port de son gouvernement, je ne pouvais attribuer qu'à de faux rapports le traitement rigoureux que j'éprouvais en ce

Septembre 1818.

moment, ma conduite, toujours exempte de blâme, n'ayant pu donner lieu à un tel changement. Certain de dissiper en paraissant devant lui les impressions fâcheuses qu'il avait pu recevoir, je le priais de m'autoriser à me rendre à Monterey. Dans le cas où il ne jugerait pas à propos de m'accorder cette faveur, je l'engageais à prendre des informations exactes sur les faits qui m'avaient été imputés, même à faire des recherches à bord. Que, si le résultat de ces perquisitions m'était favorable, comme j'en avais la confiance, il voulût bien m'accorder quinze jours pour me ravitailler et particulièrement pour faire des salaisons. Je demandais aussi la permission de débarquer quelques malades, sur la santé desquels l'air d'une terre jusqu'alors si hospitalière ne pouvait avoir que les effets les plus salutaires, sans que leur présence dût inspirer la moindre inquiétude, leur maladie n'ayant rien de contagieux.

Je faisais aussi part au gouverneur des engagemens que j'avais pris avec celui des établissemens russes, et je le priais de me mettre à même de les remplir.

J'écrivis en même temps au capitaine de

Septembre 1818.

vaisseau Golownine, commandant *la Kamtschatka*, pour lui faire connaître ma position, et lui demander ses bons offices pour le succès d'une opération utile aux colonies de sa nation.

Le 26. — Ces dépêches partirent avec celles de don Luis sur le même sujet. J'espérais par ces démarches gagner au moins quelques jours, dont chacun était utilement employé, don Luis ayant consenti à mitiger, jusqu'à nouvel ordre, la rigueur des restrictions qui nous étaient imposées, dans ce qu'elles avaient de plus nuisible. Les missions ne pouvant fournir la quantité de grains que je comptais porter à Sitka, sans l'autorisation du gouverneur, toutes mes démarches ne purent obtenir que cinquante fanégas (dont 1000 font 5853 décalitres ou 4502 boisseaux du pays), à titre de provisions, du P. Ramon, qui était enfin revenu de San-Raphaël, où son confrère alla aussitôt le remplacer.

Le 27. — Le supérieur ayant consenti à donner l'hospitalité à nos malades, comme il avait déjà fait précédemment, la chaloupe qui avait porté le blé, transporta à la mission, à son retour, M. Gasquerel, pilotin; Renier, maître

Septembre 1818.

d'équipage, et Rabot, novice charpentier, que M. Vimont accompagna.

Le 28. — Je reçus la réponse du gouverneur don Pablo de Sola; elle était conçue en termes très-polis, mais peu clairs. Je la considérai comme assez satisfaisante, quoique toutes mes demandes ne fussent pas explicitement accordées. Il consentait à ce que je fisse des vivres, mais il s'expliquait d'une manière ambiguë au sujet des objets que je demandais à prendre comme cargaison.

Je reçus aussi une lettre du commandant Golownine; il avait eu la bonté de parler en ma faveur à don Pablo, et n'en avait pas obtenu une réponse plus précise que celle qui m'était parvenue. Il me donnait, sur mon projet d'importation des grains à la Nouvelle-Archangel, des avis très-sages, fondés sur l'abondance où ces établissemens allaient se trouver à l'arrivée du *Kutusoff*, chargé de cinq cents tonneaux, et propres à me faire renoncer à mes projets si mes arrangemens avec M. Haguemeister n'avaient été à la fois un garant solide de sa part, et une obligation indispensable pour moi. Il m'apprenait que *la Columbia*, qui à son

Septembre 1818.

arrivée avait réclamé sa protection, éprouvait à Monterey les mêmes entraves qu'on voulait m'imposer à San-Francisco. En m'annonçant son prochain départ pour la Russie, le capitaine Golownine m'invitait obligeamment à le charger de mes paquets pour la France.

Le commandant Arguello envoya aussitôt une circulaire aux trois missions situées sur le port (San-Francisco, San-Jose et Santa-Clara), pour les engager à transporter leurs grains à bord. La manière dont cette invitation était conçue donnait à entendre qu'elle venait plutôt de lui que de l'autorité supérieure.

On profita de cette journée qui fut chaude et assez belle, pour visiter et mettre à l'air les fourrures qui n'y avaient pas encore été exposées.

Le 30. — La chaloupe du Présidio venant de la côte Nord, porta à bord quatre-vingt-quinze fanègues de blé. Nous reçûmes, dans l'intervalle des quatre jours suivans, un second envoi de grains, appartenant aux officiers du Présidio, et deux, provenant des missions. Les charpentiers construisirent dans la cale une cloison appuyée sur le bau, en avant de celui

Octobre 1818.

du grand panneau, laquelle, avec celui de la cale à eau, forma un grenier pour le blé.

J'écrivis à M. Balguerie et à ma famille; les officiers et quelques hommes de l'équipage profitèrent aussi de cette occasion pour donner de leurs nouvelles à leurs parens et amis. J'adressai le paquet au consul général de France en Russie, sous l'enveloppe du commandant Golownine, à qui je le recommandais.

Ce jour, le thermomètre monta à 28 deg. au soleil.

Le 2 octobre. — Nous eûmes la visite des pères supérieurs des missions de San-Jose et de Santa-Clara, qui vinrent avec les officiers du Présidio, que nous avions ordinairement à dîner. Je pris des arrangemens avec ces Pères pour avoir des grains payables en ustensiles d'agriculture et de charpentage, tissus divers, et coutellerie pour les Indiens.

Ce jour-ci et les quatre précédens, le temps fut constamment beau et très-chaud, le thermomètre n'ayant jamais été au-dessous de 21 deg. 5 min. au soleil méridien, et le baromètre au-dessous de 27 p. 11 l. Le vent, variable du S. au N. par l'O., régna généralement du S.-O.

au N.-O., bon frais de ce rhumb et surtout du Nord.

La chaleur du temps était encore augmentée par celle des feux que les Indiens, selon la coutume dont j'ai déjà parlé, avaient allumés sur la côte Nord. La sécheresse favorisant le progrès des flammes, elles gagnèrent rapidement de tous côtés jusques au bord de la mer. Poussé par les vents de la partie de l'Ouest, l'incendie s'étendit à perte de vue dans l'intérieur. Le jour, d'énormes nuages de fumée s'élevaient en tourbillons dans les accalmis, couvraient la côte Nord, quand le vent reprenait de la force, et se répandaient de notre côté lorsqu'il soufflait de cette partie. La nuit, les feux de l'incendie et la clarté qu'ils versaient sur un lointain immense, formaient un spectacle non moins curieux et plus magnifique encore.

Le 3. — Je fis connaissance avec le P. Vincente Saria, préfet apostolique dans les missions de la Haute-Californie. Ce vénérable religieux se montra disposé à nous rendre tous les services qui dépendaient de lui, et témoigna surtout pour nos malades les sentimens de la charité la plus touchante.

Octobre 1818.

La mission célébra la fête de saint François, son patron; outre le père préfet, plusieurs religieux des missions voisines, de San-Jose, Santa-Clara et Santa-Cruz, étaient venus pour y assister. Il y eut un repas proprement servi, et où abondaient les diverses productions du pays, toutes de très-bonne qualité, excepté le vin que les bons Pères se condamnaient à boire aigre, en négligeant les légers soins qu'aurait exigés sa conservation. J'assistai par invitation à ce repas avec les officiers du Présidio et la plupart des nôtres. Comme c'était un dimanche, presque tous nos hommes, qui se procuraient facilement des chevaux, au moyen des économies qu'ils faisaient sur leur ration, étant libres l'après-midi, vinrent à cheval attirés par la curiosité de voir les danses des Indiens, à qui les Pères ne permettent ces divertissemens qu'aux jours de réjouissances solennelles. C'est une faveur insigne pour ces sauvages, qui, dans leur état primitif de liberté, se livrent très-fréquemment à ce plaisir, qu'ils préfèrent à tout autre. Ils nous parurent sortir de leur apathie habituelle dans cet exercice, auquel ils sont cependant loin de porter l'agilité, la vivacité

et l'énergie qu'on remarque chez les nègres dans le même divertissement. Il faut dire aussi que les missionnaires ne tolèrent jamais les danses lascives qui, sans doute, étaient les plus en faveur chez leurs disciples ainsi que chez les Africains. Celles dont nous fûmes spectateurs étaient des pantomimes ou monotones ou grossières, composées en grande partie de contorsions, de gestes et d'attitudes ridicules, bizarres, ou menaçantes, accompagnées de cris et de hurlemens affreux. On nous dit que la plupart de ces scènes étaient des simulacres de chasse et de combats; il était facile d'en juger à l'accoutrement des acteurs plutôt qu'à leur action. Ils étaient tous du sexe masculin, leur figure et leur corps étaient teints de couleurs variées, et ils avaient substitué au sarrau de laine rayée de la mission, divers costumes et ornemens barbares composés de dépouilles de bêtes féroces.

Le 5. — Je reçus du P. Ramon une invitation de me rendre à la mission; il s'agissait de nouvelles entraves qui allaient suspendre la fourniture du blé. Ce contre-temps fâcheux était dû à la teneur de la lettre d'invitation de

Octobre 1818.

don Luis aux missions, dans laquelle il donnait à entendre que c'était sans ordre du gouverneur qu'il les engageait à pourvoir à nos besoins, etc. Cette missive ayant été mise sous les yeux du père préfet, homme très-scrupuleux, il avait jugé qu'une pièce pareille ne pouvait pas être une autorisation suffisante, et il avait ordonné de suspendre les envois : toutes mes représentations à ce sujet ne purent ébranler ce saint homme, dont la conscience s'y croyait intéressée. Cependant, afin de faire cesser promptement un retard si onéreux pour nous, il écrivit en grande hâte au gouverneur, dans les termes les plus pressans, pour l'engager à autoriser l'extraction des grains, qui n'était pas moins avantageuse au pays qu'à nous-mêmes. Il lui représenta en même temps, avec toute la chaleur et le zèle de sa charité, combien il était indispensable que nos malades pussent rester à terre afin de s'y rétablir.

Le 7. — De même que les quatre jours précédens, les marées furent très-fortes, et montèrent plus haut qu'à la nouvelle lune, quoiqu'elle fût à son premier quartier. J'attribuai en grande partie ce phénomène aux vents d'O.

qui régnaient avec force; mais je ne saurais expliquer l'irrégularité de la durée des marées, plus longues la nuit que le jour.

Les militaires ainsi que les colons, profitant de la permission que le commandant venait de donner, commencèrent à venir à bord pour se pourvoir de nos objets à leur convenance. Don Luis prit sur lui de prévenir l'autorisation du gouverneur, à cause de la pénurie de divers articles indispensables qu'éprouvaient ces deux classes, dont se compose toute la population espagnole du pays. Ils étaient surtout dépourvus de draps et de toute sorte d'objets d'habillement, et cet état de détresse était une suite des troubles de la Nouvelle-Espagne, qui suspendaient, depuis plusieurs années, l'envoi des fonds et des effets destinés à la solde et à l'entretien des troupes (situado). Les difficultés qu'on éprouvait de l'autorité pour obtenir une concession que les circonstances rendaient un acte de justice, avaient excité le mécontentement et les murmures des militaires, d'ailleurs très-subordonnés.

On voyait encore des feux sur la côte Nord, mais dispersés à de grandes distances, et ne

Octobre 1818.

couvrant pas des espaces aussi considérables que précédemment.

Le 9. — Le courrier que le père préfet avait envoyé à Monterey revint avec des dépêches dont le contenu était de la nature la plus satisfaisante. Il en donna aussitôt avis aux missions afin qu'elles expédiassent les grains dont elles pouvaient disposer. Quoique je dusse attribuer à la délicatesse exagérée de ce bon père le retard fâcheux que nous avions éprouvé, je le remerciai sincèrement du zèle avec lequel il avait intercédé, pour nous, auprès du gouverneur.

Il venta grand frais de l'O. au S.-O., avec fortes raffales de cette dernière partie, particulièrement la nuit, comme nous l'avions déjà éprouvé les précédentes. On fit peneau de l'ancre de veille. La bosse de la pirogue de Masset, qu'on avait amarrée sur la bouée, ayant manqué, cette jolie embarcation fut perdue. Il ne nous resta que le grand canot et la petite baleinière montée au Callao, la grande, hors d'état de servir à bord, ayant été donnée à don Luis.

Le 10. — Il arriva un nouveau courrier de Monterey, porteur de dépêches par lesquelles

Octobre 1828.

le gouverneur annonçait qu'un brick américain arrivé à Santa-Barbara, des îles Sandwich, prétendait y avoir laissé deux bâtimens de Buénos-Ayres, de trente-deux et vingt-quatre canons, qui devaient faire une tentative sur la Californie, et prescrivait des mesures défensives. D'après cet avis, le commandant Arguello donna des ordres pour le rassemblement de la milice, composée principalement des habitans de Pueblo et de San-Jose, se concerta avec les missionnaires pour placer des védettes sur les points les plus élevés de la côte, et disposa les faibles moyens qu'il avait pour repousser une attaque (1).

Le 13. — Nous reçûmes deux chaloupes chargées de grains des missions de l'intérieur du port; c'était le premier envoi depuis la suspension occasionnée par les scrupules du père préfet, qui retardèrent ainsi notre chargement de huit jours, ce qui, joint au temps perdu par la mauvaise volonté du gouverneur, prolongea notre relâche du double.

(1) Elle eut lieu en effet peu de temps après notre départ, sur Monterey et les Présidios du Sud, qui furent enlevés sans beaucoup de résistance. San-Francisco ne fut pas inquiété.

Octobre 1818.

Don Luis me transmit, par ordre du gouverneur, une réclamation d'Hosteins, tendant à obtenir le paiement de ses gages; je répondis en témoignant mon étonnement de voir une pareille prétention appuyée par son Excellence : la perte des avantages acquis devant être dans tous les services la suite naturelle de la désertion. Ce scélérat, qui m'avait des obligations particulières, avait répandu contre moi des calomnies atroces, il était parvenu à être admis dans l'artillerie, et il était en détachement à Santa-Barbara.

Le 15. — On embarqua deux barriques de salaison, reste de celle confectionnée par nos gens; il y en avait déjà à bord vingt barils, ce qui, joint au peu qui nous restait encore de celles de France, devait suffire amplement jusqu'à la fin de la campagne. On avait employé vingt-trois bœufs, qui avaient aussi servi à nourrir l'équipage pendant la relâche. Quoique nos procédés fussent loin de la perfection, l'état des dernières salaisons consommées au bout de six mois était tel, qu'on peut présumer qu'elles auraient pu durer encore aussi long-temps.

En exécution des ordres du commandant

Octobre 1818.

pour le rassemblement de la milice, la plupart des colons arrivaient successivement au Présidio. On gardait ceux destinés au service de l'artillerie, les autres étaient pour la plupart dispersés sur la côte. Ce concours activa la défaite des objets qui restaient encore de la cargaison destinés pour la côte, dont aucun ne pouvait être placé à la Chine. Nous reçûmes en paiement des piastres, du grain, du suif et des peaux de loutre.

L'état sanitaire de l'équipage s'était sensiblement amélioré dans un pays salubre, abondant, et dont les eaux sont bonnes. Un des trois malades envoyés à la mission à notre arrivée, et plusieurs autres qui avaient été attaqués depuis, étaient entièrement rétablis; mais malgré les soins de M. Vimont, l'air pur qu'ils respiraient et l'hospitalité des missionnaires, Renier, maître d'équipage, atteint de la maladie de foie qui avait emporté son prédécesseur, et Rabot, novice charpentier, miné par la dissenterie, ne se trouvant pas dans un état qui leur permît de s'exposer aux privations et au malaise inséparables de la rude traversée que nous allions faire dans un navire de la classe du

Octobre 1818.

Bordelais, à leur demande et d'après l'attestation de M. Vimont, constatant leur état, ils furent débarqués du rôle d'équipage, et pour ne pas les laisser sans ressource dans ces contrées éloignées, je leur payai leurs gages acquis. M. Gaquerel, dont la santé était délabrée par les mauvais traitemens et les chagrins dès son embarquement à Callao, se trouvait à peine convalescent d'un violent flux de sang qu'il avait gardé pendant long-temps; il voulut cependant continuer le voyage, étant soutenu par le désir de revoir son pays et sa famille, et par sa juste confiance dans les soins éclairés que M. Vimont lui prodiguait avec tout le zèle de l'amitié.

Mes recommandations auprès des missionnaires, en faveur des malades que je confiais à leur hospitalité, étaient superflues, c'était assez pour ces bons religieux qu'ils fussent hommes et chrétiens. Le supérieur de la mission me promit de leur continuer jusqu'à leur rétablissement tous les soins qu'ils avaient reçus de lui, et le père préfet s'engagea à les faire venir à la mission de San-Carlos, près de Monterey, dont le port est plus fréquenté que celui de San-

Octobre 1818.

Francisco, et à user de son crédit auprès du gouverneur pour obtenir leur passage à la première occasion. Au moyen de la connaissance qu'il avait conservé de notre langue, quoiqu'il n'eût pas eu l'occasion de la parler depuis trente ans qu'il résidait en Amérique, cet homme vénérable, animé du véritable esprit de Dieu, avait porté des paroles de tendresse et de consolation à ces pauvres gens, et leur avait administré les sacremens de son ministère. Je lui remis une lettre que j'avais écrite au gouverneur, pour le remercier des dispositions que son humanité lui inspirait en faveur de nos malades, et pour le prier de leur continuer sa protection en leur facilitant les moyens de se rapprocher de l'Europe. A son départ, j'accompagnai le P. Saria jusques à la chaloupe qui devait le transporter à Santa-Clara; notre séparation fut marquée de sa part par les témoignages d'une bienveillance qu'il m'avait déjà si bien prouvée, et de la mienne par ceux de la reconnaissance et de la vénération les plus sincères: je ne trouvai pour les lui rendre que des expressions bien inférieures au sentiment dont j'étais ému.

La chaloupe de la mission, que nous atten-

Octobre 1818.

dions depuis la veille, vint nous apporter le dernier envoi de grains et de suif, complétant quarante tonneaux environ du premier de ces articles et dix du second. Nous en avions aussi obtenu, outre diverses provisions, soixante peaux de loutre, portant à cent soixante-six le nombre de ces fourrures recueillies dans nos trois relâches. La même chaloupe ramena de la mission l'armurier qui y avait été occupé, depuis les premiers jours de la relâche, à divers ouvrages de forge et de ferblanterie.

Le P. Ramon vint nous faire ses adieux, je le priai d'accepter pour son église une vielle organisée, qui avait été embarquée pour récréer l'équipage.

Le 17. — Je me rendis de bonne heure à la mission pour régler nos comptes, prendre congé du supérieur, et voir encore une fois nos malades; je les encourageai en leur rappelant les dispositions favorables du gouverneur et des missionnaires, qui leur assurait les secours de l'hospitalité pendant leur séjour dans ce pays, et les moyens de se rapprocher de la France dès que leur santé et les circonstances le permettraient. Je les exhortai à répondre par leur

conduite aux bontés dont ils étaient l'objet, et à la considération dont jouissait, parmi leurs bienfaiteurs, la nation à laquelle ils avaient l'honneur d'appartenir. Je remis à chacun un certificat qui déposait de leur moralité et de la satisfaction que j'éprouvais de leurs services. Ce témoignage était surtout dû au maître d'équipage Renier, homme solide et probe.

L'équipage comptait encore vingt-huit hommes, dont deux convalescens et un vénérien exempt de service.

Je réglai aussi avec don Luis son compte particulier et celui des droits exigés, tant pour les objets embarqués comme cargaison, que pour les marchandises introduites en paiement. Ces dernières furent taxées à sept et demi pour cent du prix de vente, le blé à trois réaux la fanègue ou quinze pour cent, et le suif à deux réaux l'arobe ou seize pour cent de la valeur. Le produit total des ventes dans les trois relâches était de 6226 p., celui des achats, provisions et droits compris de 6356 p., donnant un excédant de 130 p. qui fut payé en espèces.

Tous les préparatifs de départ étaient faits,

Octobre 1818.

et nous aurions appareillé le soir, s'il n'avait fallu installer un faux pont sur le grenier du blé; cette perte de temps, causée par l'expédition tardive du dernier envoi de la mission, donna lieu à la désertion de Paris, novice, qui, quoique robuste et doué d'une excellente santé, redoutait les fatigues d'une campagne d'hiver à la côte Nord-Ouest; il s'évada à la nage la nuit. Il avait été précédé de quelques jours par le maître d'hôtel, né Espagnol.

Le 18. — Nous reçûmes encore quelques provisions de campagne, entr'autres un bœuf en quartiers qu'on prit à bord. J'allai prendre congé du commandant Arguello et de son lieutenant, qui vinrent partager le dernier dîner que nous devions faire dans leur pays. A trois heures, le jusan commençant à se faire, le grand canot fut lever l'ancre à jet qu'on avait mouillée au flot en remplacement de celle d'affourche. A quatre heures trois quarts, nos amis nous firent leurs adieux, accompagnés de part et d'autre de témoignages affectueux et de vœux sincères. On mit à bord aussitôt après le grand canot et la petite baleinière montée au Callao, seules embarcations qui nous

restaient depuis la perte de la pirogue, car ayant reconnu que la grande baleinière achetée aux Marquises n'était plus propre au service du bord, j'en avais fait don au commandant Arguello.

A cinq heures un quart on vira. La force du courant fit dériver le navire sur son ancre; on le tint en travers, le cap sur la côte Nord, en manœuvrant le grand foc et la brigantine, le vent étant alors joli frais de l'O.-S.-O. A six heures, l'ancre au bossoir, on établit au plus près tribord, sous la misaine, les huniers et les auriques. Peu après le navire doubla les pointes extérieures, et à sept heures celle du Sud-Ouest au troisième bord. A sept heures un quart cette pointe, dite de Almégas, restait à une lieue à l'Est demi-Nord.

Le 19. — La nuit fut brumeuse ainsi que la plupart de la matinée. La brise ayant régné de l'O. au N.-O. très-faible vers le matin, le jour nous trouva encore en dedans des Farellones. A huit heures, le plus Sud restait à sept milles dans le Nord. A midi, ce rocher fut relevé au Nord 40 deg. Est, à dix milles de distance estimée à l'œil, et la pointe de los Reyes au Nord

Octobre 1818.

26 deg. Est. La terre, dont les sommets étaient embrumés, s'étendait jusques à l'Est demi-Nord. Nous prîmes là notre point de départ par 37 deg. 32 min. de latitude Nord, et 125 deg. 28 minutes de longitude Ouest, d'après les relèvemens. En les faisant cadrer avec la latitude sur la carte de Vancouver, nous nous serions trouvés à quinze milles du Farellone, c'est-à-dire plus rapprochés de cinq milles que nous nous en estimions à la vue.

Le cap Engano nous restait à quatre cent vingt-huit lieues dans le Nord, 24 deg. Ouest. La brise ayant continué très-faible et contraire, les hautes terres, au Nord du port San-Francisco, étaient encore à vue à six heures du soir.

CHAPITRE XIV.

Détails étendus sur les établissemens espagnols en Californie. — Naturels. — Colons. — Culture. — Produits du sol. — Administration civile et militaire. — Commerce d'échange. — San-Francisco. — Monterey. — Santa-Barbara. — San-Diégo.

Parvenu à l'époque de mon départ définitif de la Californie, je vais réunir les principaux renseignemens que j'ai recueillis sur cette partie de l'Amérique septentrionale. Toutefois je ne traiterai dans ce chapitre que de ce qui a rapport aux établissemens des missions, croyant superflu de revenir sur ces objets.

Les établissemens espagnols dans la Haute-Californie se composent de quatre Présidios, ou postes militaires, et de dix-neuf missions, dont chacune est sous la protection d'un des Présidios qui y entretient un détachement.

Ces divers établissemens, tels qu'ils se présentent sur la carte, en les prenant du Nord au Sud, sont :

1818.

NOMS des PRÉSIDIOS.	NOMS des MISSIONS QU'ILS PROTÉGENT.
SAN-FRANCISCO.	San-Francisco, Santa-Clara, San-Jose, San-Crua.
SAN-CARLOS ou MONTEREY.	San-Carlos ou Carmelo, San-Juan-Batista, la Soledad, Sant-Antonio, San-Miguel, San-Luis Obispo.
SANTA-BARBARA.	La Purissima, Sant-Inès, Santa-Barbara, San-Buonaventura, San-Fernando Rey.
SAN-DIÉGO.	San-Gabriel, San-Juan Capistrau, San-Luis Rey, San-Diégo.

A la fin de 1817, on a fondé le nouvel établissement de San-Raphaël, situé sur la côte Nord du port San-Francisco. Il n'était encore qu'une succursale de la mission de ce nom, à la fin de 1818.

A cette époque (1817), la population totale était de 20,330 individus. Des deux classes qui la composent, la première, formée par la race espagnole, ne comptait qu'environ 1300 âmes. Elle est désignée sous le nom de *gente de razon* (gens ou hommes de raison), qu'on donne dans l'Amérique espagnole à tout ce qui n'est pas de race indigène, même aux noirs esclaves. Le gouverneur, un officier, et les missionnaires, sont les seuls natifs de la péninsule. Les Indiens composent la seconde classe au nombre d'envi-

1818.

ron 19,000, répartis très-inégalement dans les missions. Celle de Santa-Barbara, la plus populeuse, en a 1800, et San-Carlos, la plus faible, 400.

La moitié à peu près de la population espagnole, ou plutôt créole, se compose de militaires et de leurs familles résidant dans les Présidios, dont celui de San-Francisco comptait cent cinquante-deux individus. Le reste, qui se compose ou qui descend des familles de soldats retraités, habite les trois villages (Pueblos) de San-José, Nuestra-Segnora de los Angeles, et Villa de Branciforte. Le premier est le plus considérable : trente individus seulement forment la population du dernier. Les créoles des deux sexes sont généralement de belle taille, forts et bien proportionnés ; leur extérieur annonce la douceur et l'indolence qui les caractérisent. Cette partie de la population s'accroît rapidement.

La population indienne présente un extérieur tout différent : les individus s'élèvent rarement au-delà de la taille moyenne ; leur corps n'a ni grâce ni vigueur, et leur physionomie porte l'empreinte de l'apathie et de la

1818.

stupidité. Leur personne et tout ce qui les entoure est de la saleté la plus horrible. Dans aucune mission les naissances ne compensent la mortalité ; leur population ne s'entretient que par les renforts qu'elle reçoit des Indiens indépendans ; mais la plupart de ces recrues sont des vieillards qui, n'ayant plus la force de pourvoir à leur subsistance, viennent chercher auprès des missionnaires un asile contre la faim. Les principales causes de cette diminution de la race indienne sont, 1° les avortemens volontaires ; 2° l'insouciance des mères pour leurs enfans, dont la plupart périssent pendant l'allaitement ; 3° la voracité et l'incurie des deux sexes, qui ne leur permettent pas de s'astreindre à aucun régime pendant leurs maladies ; aussi très-peu de victimes échappent-elles à la dyssenterie et à la maladie honteuse si commune dans ce climat. Il n'existe dans la Haute-Californie qu'un seul médecin, qui s'éloigne rarement de Monterey. De toutes les missions, celle de Saint-Luis Rey est la seule qui possède un hôpital passablement tenu ; et l'on peut remarquer que la mortalité y est moins considérable que dans aucune autre. Il y a eu

1818.

en 1817, parmi les Indiens, 1634 décès et 1990 baptêmes. Dans ce dernier nombre on ne comptait que 762 enfans des missions, les 1228 restant se composaient de nouveaux convertis, parmi lesquels étaient 780 adultes. Quoique cette majorité d'individus d'un âge avancé doive faire supposer une mortalité plus considérable parmi les Indiens venus de l'extérieur, quelque réduction sur les décès que puisse autoriser cette considération, leur nombre, comparé à celui des naissances, sera encore approximativement dans la proportion de 3 à 2; d'où il est évident que quoique cette année le nombre des chrétiens ait augmenté de 376, la population a réellement éprouvé une diminution considérable. D'après tous les rapports, il en est de même dans les autres missions.

Dans toute la province, la race espagnole n'avait perdu que 51 individus, et avait eu 141 naissances. D'un autre côté, quoique la mission de San-Francisco eût reçu 155 naturels, la population était tombée de 1210 à 1090. Au contraire, dans le courant de cette année et de la précédente, le Présidio avait compté 26 naissances et seulement 7 décès.

1818.

Dans la même année, les produits agricoles des missions donnèrent les résultats suivans :

SEMENCES.		RÉCOLTES.	
Blé.	2,987 fanègues.	Blé.	52,001 fanègues
Maïs.	115 *dito*	Maïs.	22,354 *dito*
Légumes div. .	1,033 *dito*	Légumes div. .	18,895 *dito*
TOTAL. . .	4,135 fanègues.	TOTAL. .	93,250 fanègues.

A San-Francisco, dont le terrain est des moins fertiles de la province, 406 fanègues de semence de toute espèce en avaient donné 4820.

La vigne est cultivée dans les missions du Sud; le vin de Santa-Barbara, le meilleur, est rouge, liquoreux, un peu capiteux, et ressemble assez au vin de qualité moyenne du cap de Bonne-Espérance. Les légumes et les fruits d'Europe prospèrent dans les jardins des Missions. Celui de San-Francisco, quoique mal tenu, rend des produits abondans, mais peu variés, qui sont une ressource précieuse pour les bâtimens en relâche.

La même mission possédait 5530 têtes de gros bétail, 9600 moutons, 770 chevaux et 30 mules. Le nombre des bestiaux diminue depuis que les troubles du Mexique ont suspendu l'envoi annuel de l'herbe de la Puebla (hyerba de

1818.

la Puebla), poison subtil, qui détruisait un grand nombre de loups.

Quant à l'industrie, on peut dire qu'elle n'est encore qu'ébauchée dans toutes ses branches. Les ouvriers des missions sont les plus mauvais qu'on puisse voir, tant pour la solidité et le fini du travail, que pour l'expédition. Ce sont les naturels qui exercent les différens métiers de forgeron et de maçon, et qui sont occupés de l'agriculture et de la fabrication des étoffes. Le peu de meubles passables que l'on voit au Présidio de San-Francisco sont l'ouvrage de quelques charpentiers étrangers, aussi bien que quatre chaloupes appartenant au Présidio ou aux missions qui avoisinent le port. Ces embarcations, lourdes et mal manœuvrées par les soldats et les Indiens, ont été construites en 1812 et depuis, et sont les premiers et jusqu'à présent les seuls bâtimens de mer qu'aient eus les Espagnols dans ce pays. Les habitations des Indiens convertis sont aujourd'hui des cabanes assez spacieuses, solides et couvertes en tuiles, mais dénuées des meubles les plus communs.

Les extractions de denrées faites en 1817 et 1818 par divers navires du Pérou, par *le Ku-*

1818.

tusoff et par nous-mêmes, me portent à croire que la Haute-Californie peut fournir dès à présent à l'exportation 2000 tonneaux de grains ou légumes, 7 à 800 de suif, et 150 ou 200 de viandes sèches ou salées. La consommation énorme de peaux de bœuf qu'on emploie à une infinité d'usages n'en laisse de disponible qu'une faible quantité.

Ainsi que les produits de l'agriculture, les exportations sont susceptibles d'un accroissement immense; on peut y joindre le sel, qu'on trouve en grande abondance sur divers points de la côte. Nos salaisons, dans lesquelles celui du pays a été employé presque exclusivement, se sont assez bien conservées, surtout vu les imperfections que le défaut d'usage et d'expérience avait dû introduire dans nos procédés.

Outre les richesses du terroir, la Californie en possède encore d'importantes sur ses côtes. Les loutres et les loups marins s'y trouvent en plus grande quantité que sur celles des parties plus septentrionales de l'Amérique, où, à la vérité, les fourrures sont plus belles. Suivant leur coutume, les Espagnols profitent peu de ces avantages, ne sachant se procurer les dé-

1818.

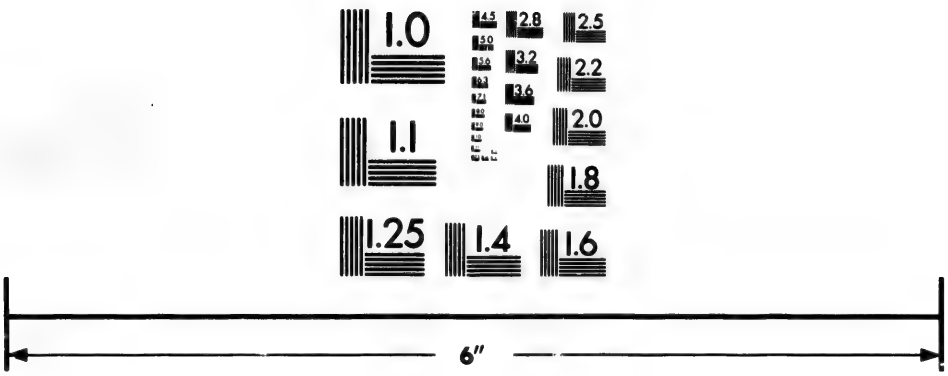
pouilles précieuses de ces animaux qu'en les tuant à coups de fusil lorsqu'ils les surprennent sur les roches. Les Indiens en prennent un petit nombre au filet. Le défaut de préparation augmente l'infériorité de ces pelleteries, comparées à celles de la côte Nord-Ouest.

Les forces militaires de la Haute-Californie se composent de quatre compagnies de cavalerie, formant au complet un total de trois cent cinquante hommes, dont chacune est attachée à un des Présidios, et d'une compagnie d'artillerie de quatre-vingt-cinq hommes, répartie dans les divers postes. Les soldats des deux armes sont très-subordonnés, sobres, et bons tireurs. Les premiers sont en outre très-bons cavaliers, bien endurcis à la fatigue, et fort adroits à jeter le lacet, ce qui se fait ainsi : chaque soldat est pourvu d'une forte ligne en crin, ou d'une courroie de cuir avec un nœud coulant. L'adresse consiste à la jeter sur une des cornes du bœuf qu'il veut prendre. A la selle de son cheval, chaque cavalier a un pommeau élevé, autour duquel il fixe la ligne, et empêche ainsi le bœuf de blesser ni l'homme ni le cheval. On le conduit de la sorte, et tandis qu'il s'agite de

1818.

la tête et des pieds, on lui passe très-adroitement une corde aux jambes de derrière pour le faire tomber, et on lui coupe la gorge. Leurs armes offensives sont la lance, le sabre droit et la carabine. Un bouclier de cuir et un corselet de peau très-souple leur laissent peu à redouter les flèches des Indiens. Sur sa paie de 16 piastres par mois, chaque cavalier est tenu de se fournir huit chevaux qui, ainsi que ceux des missions, doivent trouver leur nourriture dans la campagne. Ces animaux sont de taille moyenne, ils sont dociles, infatigables, et ils ont le pied très-sûr. La cavalerie fait un service actif et souvent pénible, lorsque les détachemens vont dans l'intérieur à la recherche des Indiens désertés des missions. Outre ces troupes réglées, il existe un corps de milice composé des habitans des Puéblos. Nous n'avons remarqué parmi les militaires aucun vestige de l'activité et de l'industrie du soldat français qui apprit aux Grecs de Corfou le secret de la richesse de leur île. Les soldats du Présidio, une fois leur service fini, croupissent dans la fainéantise; à l'exception de leur chaussure, ils ne s'occupent d'aucun ouvrage qu'ils ne peuvent

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

1818.

pas faire à cheval ; aussi leurs casernes présentent-elles le même désordre et à peu près le même dénûment que les cases des Indiens. Je n'ai pas visité les Puéblos (1), mais j'ai de fortes raisons de croire que leurs habitans ne surpassent guère les soldats en amour de travail et en industrie. Depuis plusieurs années les troubles du Mexique n'avaient pas permis l'expédition du situado, ou secours en argent et en effets pour la paie et l'entretien des troupes.

Entre la baie et le port San-Francisco, le climat est sujet à de grandes sécheresses. Les pluies commencent en décembre et se prolongent jusqu'en mars. En général les automnes sont très-secs; cependant les productions de la terre proviennent assez bien, la rosée suffisant pour empêcher qu'elles ne soient détruites.

(1) Les Puéblos ne sont en grande partie que des villages habités par de vieux soldats espagnols ou créoles qui, après avoir achevé le temps de leur service, obtiennent la permission de s'établir dans ces villages ou de retourner dans leur patrie. Ils sont presque tous mariés : on leur accorde des terres et des instrumens pour les cultiver. Ces habitans n'ont ni commandant ni magistrats, mais l'enseigne du Présidio exerce sur eux une juridiction particulière ; c'est en quelque sorte une milice qui sert à peupler le pays.

1818.

La Californie ne possède pas de postes capables de la moindre résistance contre une attaque par terre. Les ouvrages élevés à San-Francisco, Monterey, Santa-Barbara et San-Diégo ne battent que la mer. Quoique les Espagnols décorent du nom de Castillo celui que l'on a élevé sur la pointe Sud de l'entrée de San-Francisco, ce n'est réellement qu'une batterie en fer à cheval. Le parapet, assez bien revêtu, est percé de seize embrasures dont quatorze sont armées. Les pièces de calibre de douze, dix-huit et vingt-quatre sont la plupart en fer et rongées de rouille, plusieurs ayant un siècle de service, et quelques-unes près de deux cents ans. A proportion de la durée des matériaux, les affûts ne sont guère moins surannés; on en voit peu en état de soutenir la commotion de leur pièce tirée à charge entière. Une plate-forme continue et assez solide règne le long du parapet. Cette batterie contient un magasin à poudre et une caserne, à laquelle on n'a donné aucune disposition défensive. Tout est en assez bon état, à l'exception de l'artillerie; mais la défectuosité de cet objet d'importance première doit rendre illusoire la défense de l'entrée, dont

1818.

la largeur exigerait d'ailleurs le concours du feu sur la côte Nord. La position trop dominante de cet ouvrage ne lui permet pas de battre le corps des bâtimens qui rangent de près la pointe accore sur laquelle il est construit. Sa gorge, trop ouverte pour pouvoir être fermée par une barrière, n'a aucune défense, et des buttes à portée de fusil découvrent tout l'intérieur.

Les marées rendent faciles l'entrée et la sortie de San-Francisco, quel que soit le vent. Leur violence fait craindre ce mouillage aux Espagnols, qu'on n'y a pas vus depuis vingt ans; mais on y tient avec de bonnes amarres, en mouillant de manière à fermer l'entrée.

Octobre 1818.

CHAPITRE XVI.

Départ de Francisco. — Avaries au navire à la suite d'une tempête furieuse. — Relâche au port de Sitka.

Le 20. — A DEUX heures du matin, la brise se leva du S.-O., et nous permit de faire bonne route jusques au lendemain matin, avec un temps couvert et pluvieux.

Le 21. — On reconnut une voie d'eau contre l'étrave au ras du pont; elle n'était pas considérable, et ne donnait qu'au tangage quand la mer était houleuse. Pour soulager l'avant, je fis passer derrière les deux pièces de quatre qui s'y trouvaient, et je fis transporter sur le pont le cordage de la soute.

Le vent mollit en passant au S.-O., d'où il varia jusques au Nord. Le temps s'éclaircit, dès que les vents hâlèrent l'O., et fut très-beau pendant les deux jours qu'ils dépendirent de cette partie.

Le 22. — A midi nous n'étions encore que par 38 deg. 21 min. La terre, dont nous étions

à onze lieues, paraissait vaguement dans l'Est et le Nord-Est. Un banc de poissons passa à vue l'après-midi. Nous fûmes en calme plat presque toute la nuit.

Le 23. — La brise se leva de bonne heure du N.-E., et dans le courant de la matinée passa au S.-E., d'où elle donna bon frais. Nous fîmes route vent-arrière sous toutes voiles, les bonnettes des deux bords. A midi, l'estime nous mettait encore à vingt-quatre lieues Sud du cap Mendocino, et à neuf lieues seulement de la terre la plus rapprochée dans l'Est. La brise fraîchit considérablement le soir, avec une grosse mer et beaucoup de pluie. On serra successivement les voiles légères. Après minuit, ventant grand frais et par raffales, il fallut rentrer les bonnettes de hune avariées, et réduire la voiture à la misaine et aux deux huniers arisés.

A trois heures trois-quarts le vent sauta au S.-O. par avalaison, et il mollit (le thermomètre baissa à 9 deg. 5 min.). Il reprit bientôt après de la force en repassant au S.-E., et varia pendant trois jours entre ces rhumbs avec une force très-inégale, donnant grand frais par raffales quand il soufflait du S.-O. Cette nuit

Octobre 1818.

surtout il fallut prendre trois ris au petit hunier, deux derrière et celui de la grande voile. Le navire parut avoir beaucoup perdu de sa marche par suite de la détérioration progressive de son cuivre. De 24 pouces d'eau qu'il faisait par vingt-quatre heures en sortant, il augmenta jusqu'à 50 dans ces gros temps. En entrant dans ces parages, où ils sont presque continuels dans cette saison, on dépassa les mâts de perroquets à flèche ordinaire, et on guinda d'autres mâts pour mâts d'hiver; on allégea la mâture autant que possible, et l'on redoubla de soins pour sa tenue.

Le 26. — Les vents refusèrent jusques à l'O.-S.-O. et mollirent considérablement. A onze heures, la mer ayant aussi beaucoup tombé, nous profitâmes de cette embellie pour changer la clef du petit mât de hune. A midi, on fit servir les cinq majeures, le grand perroquet et les auriques. Les vents continuèrent encore à varier du S.-E. au S.-O., avec assez beau temps, jusques au jour suivant.

Le 27. — Ils passèrent pendant plusieurs heures au N.-O., et tombèrent jusqu'à calme; ils fraîchirent dans l'après-midi en arrondissant

au S.-O., et dans la nuit au S., d'où il venta grand frais par raffales, avec beau temps.

Le 28. — A sept heures nous en eûmes un très-fort, accompagné de grêle, après quoi le temps s'embellit et le vent se modéra en passant au S.-E. On vit beaucoup d'oiseaux. Nous pûmes prendre des angles horaires et la hauteur du soleil à midi. Nous nous trouvâmes par 48 deg. 49 min. Nord et 132 deg. 46 min. Ouest, à la distance de quarante-deux lieues de la pointe boisée à l'Ouest de Noutka. Nous avions éprouvé ces trois derniers jours une différence Est de 53 min., et Nord de 9 min. seulement. La mer était dure et le temps presque constamment à grain, avec pluie et grêle; la mer, avant grosse et dure, était remplacée par une longue houle du vent.

Le 29. — Le thermomètre était encore rarement au-dessous de 9 deg. le jour. A midi, nous étions par 50 deg. 41 min. à vingt-sept lieues dans le Sud-Sud-Ouest du cap Hector (Saint-James des Anglais), extrémité Sud de l'île de la Reine Charlotte.

On vit de gros marsouins noirs.

A sept heures du soir, les vents refusèrent à

Novembre 1818.

porter au N.-O. Nous prîmes tribord amures vent arrière, la grosse mer ayant fait manquer l'évolution vent devant. A peine avait-on orienté qu'ils refusèrent à ma grande satisfaction, et nous revirâmes lof pour lof dans un grain qui fit amener les huniers. La brise nous permit de nous tenir au large de l'île de la Reine Charlotte.

Le 30. — A midi, nous nous trouvâmes par 51 deg. 55 min. à vingt-six lieues du cap Hector, et à vingt-quatre du cap Henry plus proche de terre.

Le 31 *octobre.* — Après midi, les vents, après avoir hâlé le S., passèrent au N. par l'E. en mollissant. On fut obligé d'amener les perroquets et les bonnettes de hune pour soulager la mâture tant que le navire fut vent arrière, la grosse mer de l'O.-S.-O. le faisant rouler violemment dans cette position. A huit heures, on établit au plus près tribord. Nous fûmes environnés d'oiseaux océaniques, dont la présence n'était annoncée que par leurs cris. Nous courûmes cette bordée vingt-quatre heures, pendant lesquelles le vent, en hâlant l'O.-N.-O., nous obligea de donner du Sud à la route.

Les 1er *et* 2 *novembre.* — A midi nous ne

nous trouvâmes qu'à 52 deg. 9 min.; le thermomètre était descendu à 6 deg. A huit heures du soir, le vent étant passé à l'O. quart S.-O., nous virâmes au N.

Le temps se modéra, et la journée suivante fut assez belle pour ces parages; mais la brise étant faible, nous fîmes encore peu de chemin. On vit quelques sataniques et un plongeon.

Cette nuit, on recommença à distribuer à l'équipage un mélange anti-scorbutique comme en passant le cap Horn. Le quart, montant et descendant, recevait dans les gros temps des boissons chaudes mêlées avec du sucre.

Le 4. — La journée du lendemain fut assez belle pour ces mers; il n'y eut que quelques grains peu violens, accompagnés de pluie, et parfois de neige. Therm. 4 deg. 5 min. A midi, les observations nous mettaient par 55 deg. 31 min. Nord, et par 138 deg. 28 min. Ouest, à vingt-trois lieues dans le Sud-Ouest demi-Ouest du cap Tchirikoff (Omancy). Je dirigeai au Nord-Est quart-Nord en forçant de voiles, afin de le reconnaître avant la nuit. A quatre heures et demie, après avoir fait onze lieues, nous eûmes connaissance des hauteurs neigeuses

Novembre 1818.

qui s'élèvent au Nord du cap, s'étendant du Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est, à neuf ou dix lieues de distance. La nuit, qui commençait à se faire, ne nous permit de voir la terre que le temps nécessaire pour la reconnaître. Je fis route parallèlement à la côte. La brise s'était modérée en hâlant le S. E., et le temps, quoique chargé dans cette partie avec des grains de pluie, n'avait pas une apparence menaçante. Comptant avoir à louvoyer devant Sitka en attendant le jour, on prit un seul ris, et on garda le grand perroquet, la bonnette basse et celle du grand hunier. Mais le baromètre, dont le mouvement avait été à peine remarquable dans le cours de l'après-midi, commença à baisser sensiblement. Un rideau bleuâtre, signe le plus certain de gros temps dans ces parages, s'éleva à l'horizon dans l'Est-Sud-Est, et enveloppa bientôt toute cette partie où la brise passa, et prit en peu de temps beaucoup de force. Je fis porter au large pour décharger le navire de sa voilure qu'on réduisit à la misaine et au grand hunier; mais lorsqu'on vint au vent à minuit, il fallut serrer la misaine, et à quatre heures le grand hunier, et rester en cape sous

les voiles de tourmente avant la tempête.

Le 5. — La tempête s'était déclarée d'une violence extrême, la mer était grosse et dure à l'avenant; le temps était pris de toutes parts et de l'apparence la plus menaçante. Une mer énorme qui couvrait le bâtiment de l'avant à l'arrière, cassa le bout-dehors du beaupré, que la violence des lames avait empêché de rentrer, causa sur l'avant d'autres avaries dont on ne s'aperçut pas d'abord, et défonça le petit foc de cape. La rupture des amarrages des bagues de la voile d'étai l'ayant déjà mis hors de service, je pensai d'abord à fuir vent arrière; mais voyant le navire tenir très-bien sous sa petite goëlette, pendant qu'on larguait la misaine, je fis tenir bon, et je continuai à capayer sous cette seule voile. Quoiqu'avec les perroquets hauts, le *Bordelais* continua à se comporter admirablement, malgré la force de la tourmente, laquelle était sans contredit la plus terrible que j'aie jamais vue. Dans l'après-midi, on parvint après beaucoup de travail à saisir au beaupré, afin de moins le fatiguer, le tronçon du mât de foc, dont on ne put pas le décharger entièrement,

Novembre 1818.

les manœuvres de l'extrémité que je voulais conserver étant engagées avec la civadière. On tenta inutilement de dégréer les perroquets; on soulagea le mât d'artimon en amenant le guy et la corne sur le pont. Quoique la tempête eût un peu molli, le vent était encore si violent que le matelot le plus propre à ce genre de travail par sa force et par son adresse avait à peine assez de ses deux mains pour se tenir sur les barres. Une boucle et la sangle de la baleinière, qui était en portemanteau, ayant manqué, il fallut abandonner à la mer cette embarcation, qui était déjà fortement avariée. La tourmente se calma après quatre heures, et ne donna que par grains dans la nuit qui fut d'ailleurs affreuse: pluie, grêle, fort tonnerre, éclairs éblouissans, feux de Saint-Elme, cependant la mer moins dure.

Le 6. — Le matin on put dégréer le petit perroquet et dépasser le mât. On s'aperçut que la guibre était éblanlée au point de jouer sensiblement dans les forts mouvemens de roulis et de tangage, de manière que les lieures ne travaillaient plus, et que le beaupré n'était plus

tenu en dessous que par des sous-barbes. On établit aussitôt les caliornes pour tenir le mât de misaine de l'avant; on gréa un foc en trinqualle. Après ces dispositions on arriva vent arrière. Afin de remédier autant que possible à ces avaries, une forte jumelle fut clouée de chaque côté entre les jotreaux qui étaient rompus. On fit un lieure sur la poulaine et les apôtres, et un second saisissant la poulaine et le beaupré. On coupa les herses et courbatons de babord qui étaient ébranlés : les autres avaient été emportés par la mer. Après cette opération pénible dans la circonstance où nous nous trouvions, nous revînmes au vent avec le grand hunier, les ris pris. Le matin on vit quelques canards et un oiseau de proie.

Le 7. — La brise, qui avait molli, reprit de la force en passant au Sud-Ouest et au Sud. Nous en profitâmes pour courir au Nord-Est sous les cinq majeures et les bonnettes. On put prendre un angle horaire et la hauteur méridienne. Nous nous trouvâmes par 56 deg. 5 min. Nord, et 140 deg. 40 min. Ouest, à vingt-neuf milles à l'Ouest de notre estime (à trente-sept

Novembre 1818.

lieues du cap Engano), malgré qu'on eût largement alloué pour la dérive pendant les trois jours écoulés depuis les dernières observations. Le baromètre, qui était à 27 p. 9 l. le 4, et n'était descendu qu'à 27 p. 2 l. pendant le plus gros temps, remonta de 2 l.

Le contentement que nous faisait éprouver le vent qui nous portait sur le port, et un temps agréable en comparaison avec celui qui venait de régner, fut troublé par la découverte de plusieurs fentes au beaupré à la naissance de la caisse; quoiqu'elles ouvrissent peu, et n'eussent que dix-huit pouces de long, je jugeai le mal assez grave pour diminuer de voile de l'avant. Nous continuâmes à courir sur la terre; on faisait assez bon sillage, la brise étant fraîche du S.-E. au Sud-Sud-Ouest.

Le 8. — A deux heures du matin, on estimait n'être qu'à quelques lieues de terre; je mis le cap au large sous petite voile. A quatre heures on revira, et on tint le plus près tribord sous les cinq majeures, les ris largues, la brise alors au S.-E. ayant molli. A cinq heures trois quarts on eut connaissance de la terre de l'avant, s'étendant jusque par le bossoir sous

Novembre 1818.

le vent. A huit heures, le cap White restait à l'Est quart-Nord-Est du méridien, à sept milles seulement de distance, d'où nous pûmes juger que nous avions été portés de vingt milles au Nord et de 59 min. ou trente-deux milles à l'Ouest dans vingt heures. Jusque là nous n'avions jamais éprouvé de courans sur cette partie de la côte que nous attaquions pour la quatrième fois, et ils ne pouvaient venir plus à contretemps. Le vent étant passé à l'E.-S.-E., nous fit prendre la bordée du S., et perdre l'espoir d'entrer, d'autant plus que le courant continua à se faire sentir. A midi, la côte au pied du mont Saint-Hyacinthe restait à l'Est, distance onze milles, et les extrémités apparentes très-embrumées, à l'Est 26 deg. Sud et au Nord 4 deg. Est. Contrariés par le vent et le courant, nous ne pûmes gagner l'entrée de Sitka que le lendemain matin, où nous eûmes des variétés S.-O., mais si faibles, que nos progrès étaient à peine sensibles. Cependant à midi nous étions à une lieue dans l'Ouest, 20 deg. Sud de l'îlot qui forme la pointe Est de l'entrée. La brume couvrait toutes les terres par intervalle. Le baromètre était à 27 p. 2 l., c'est-à-dire aussi bas

Novembre 1818.

que pendant le gros temps. La brise, toujours faible et inégale, passa à l'Est-Nord-Est par le Nord l'après-midi. Cependant, à une heure et demie, nous donnâmes dans le Sound, en rangeant à un mille l'îlot de l'Est. A deux heures trois quarts il vint à bord une kayouque montée par un seul Kodiaque. Comme à raison de la saison et de nos avaries il était urgent d'entrer sans délai, j'expédiai aussitôt ce pêcheur à l'établissement avec une lettre pour le capitaine de port, que je priais de m'envoyer un pilote le plus tôt possible, en lui faisant connaître notre position. On tira deux coups de canon et on mit le pavillon en berne au grand mât. On fit des dispositions de mouillage. Au coucher du soleil, la brume, qui se levait par intervalle, ne laissait à vue que quelques masses de la terre, et cachait toutes les pointes.

A cinq heures un quart le pilote vint à bord, nous louvoyâmes pour gagner le port sous sa direction et à la faveur du feu du fanal qu'on avait changé de place. Nous virâmes de bord plusieurs fois à vue des rochers, que la lune, presqu'à son plein, permettait d'apercevoir. La brise ayant fraîchi à l'O., à dix heures, au

moment où l'on venait de mettre le canot à la mer à cause du calme, nous pûmes courir largue sur la passe du Sud-Ouest, qui, dans les variétés, doit être préférée à celle du Nord, qui est plus étroite. Elle nous masqua de l'Est, à onze heures, entre les rochers à l'entrée de la rade, et nous ne pûmes gagner que quelques encâblures à l'aide du canot et des avirons de galère jusqu'à deux heures et demie, qu'une bouffée de l'O. nous fit gagner la rade où il fallut mouiller par dix-sept brasses vase, la brise en variant au N. nous ayant empêchés de gagner le port.

Le 10. — A neuf heures j'allai faire ma visite au commandant Haguemeister, ainsi qu'à M. Yenowsky, à qui il avait remis ses pouvoirs de gouverneur à raison de son prochain départ pour l'Europe. Ces messieurs ne firent aucune difficulté de recevoir, conformément à nos conventions, les grains que je portais, quoique *le Kutusoff* en eût pris une cargaison en Californie. Sa traversée avait été aussi longue que la nôtre, et il avait éprouvé sous l'île de la Reine Charlotte un coup de vent aussi de la partie de l'Est, qui l'avait obligé de mettre à la cape et lui avait

Novembre 1818.

fait éprouver quelques avaries. On affourcha avec l'ancre de détroit par onze brasses et demie dans le Nord-Est de la grosse, celle-ci par dix-sept, fond de vase.

Nous reçûmes un canot que le capitaine de port voulut bien nous prêter, pour le service du bord. Je m'arrangeai avec le boulanger de l'établissement pour avoir le pain nécessaire à la consommation, en lui fournissant la farine. Je fis faire aussi de la bière. Je fus obligé de prendre du rhum pour l'équipage et du genièvre pour la chambre, notre vin et notre eau-de-vie étant épuisés. On se procura aussi des pommes de terre, seul aliment végétal de ce pays, de manière à pouvoir en donner de temps en temps.

Les premiers jours de cette relâche furent perdus pour le débarquement des grains, à cause de la pluie et de la neige qui paraissaient se partager le temps; il ne put être mis à profit que pour des ouvrages de réparation et d'entretien auxquels les ouvriers et l'équipage furent respectivement employés.

Le 12. — On travailla à démâter le beaupré que ses avaries mettaient hors d'état de soutenir

la navigation qui nous restait à faire. L'état de la poulaine, entièrement déliée, exigea aussi qu'elle fût remplacée. Je me résolus d'autant plus facilement à ces travaux, qu'on pouvait les faire sans perte de temps, et à moins de frais que partout ailleurs.

Un sloop arriva de Kodiack après huit jours de traversée.

Le 14. — Il venta grand frais de l'E.-N.-E. par fortes raffales avec pluie continuelle et une grosse mer. Les vents dans cette partie prolongeant la côte sur une étendue de plusieurs milles, on mouilla l'ancre de veille, et on fila quarante brasses du grand câble pour la faire travailler.

Le 15. — La nuit il venta tourmente; mais après minuit la brise se modéra.

Le 16.—Le temps permit enfin de continuer le déchargement : il fut suspendu dès le lendemain, le vent ayant repris grand frais dans l'Est avec une grosse pluie.

Le 17. —La force des vents d'E., qui règnent dans cette saison, rendant ce mouillage dangereux et d'ailleurs incommode pour les communications, je me décidai à prendre un meilleur abri,

Novembre 1818.

prévoyant que les retards presque journaliers que l'intempérie du climat portait à tous nos travaux, nécessiteraient un séjour plus long que je ne comptais d'abord.

L'après-midi, le navire fut conduit dans le port par le pilote. La passe qui communique avec la rade de l'Est est très-étroite et obstruée par une roche coulée. Les bâtimens de la compagnie occupant les meilleurs ports, nous mouillâmes par quinze brasses, sable vasard. On affourcha avec l'ancre de détroit dans l'Ouest, près de l'île du Japon, par cinq brasses et demie. Le navire, évité à l'Ouest, relevait la pointe Sud-Est de cette île au 63 deg. Ouest, le grand éboulement au Nord 27 deg. Ouest, et la pointe de l'établissement au Nord 78 deg. Est du compas.

Quoique le navire fût beaucoup mieux abrité, surtout pour la mer, nous chassâmes plusieurs fois dans les gros temps qui se succédèrent pendant notre séjour. Nous prîmes notre mouillage dans une position ouverte aux vents d'E. et sur un fond de tenue médiocre. On descendit à l'établissement les fourrures de la Californie et quelques-unes de celles de la

côte, également mal soignées, pour les faire apprêter par les Kodiaques. Celles de San-Francisco surtout avaient grand besoin de cette opération.

Les charpentiers démontèrent la poulaine en coupant les chevilles : cette pièce, d'une masse disproportionnée pour le navire, fut remplacée par une simple courbe.

Le 25. — On acheva de mettre à terre le chargement de Californie, et on commença à rembarquer le sandal déposé dans les magasins au mois d'avril. Malgré la neige qui tombait sans discontinuer, on mit en place la courbe d'étrave remplaçant la poulaine, et l'on mâta le beaupré neuf. On rétablit aussi les fargues qui avaient été emportées dans le coup de vent du 5 novembre.

Le 1er *décembre.* — On commença à faire de l'eau et du bois, à tenir les grès, et à disposer le navire à prendre la mer. Les travaux étaient très-retardés par l'intempérie de la saison, et par la gelée même, qui desséchait presque les ruisseaux.

Le 7. — Le *Kutusoff* partit pour retourner en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Décembre 1818.

J'allai prendre congé du commandant Hagemeister, des procédés duquel j'avais tant à me louer.

Outre la terminaison des affaires qui nous avaient appelés à la Nouvelle Archangel, cette relâche avait été mise à profit pour les divers travaux du bord, et le bâtiment, malgré tout ce qu'il avait éprouvé, était en état de fournir le trajet qui lui restait à faire, et qui, quoique encore long, offrait proportionnellement peu de difficultés.

Le 12. — Tous nos travaux étaient terminés; on mit à terre le reste des objets que M. Yanowsky avait acceptés en paiement de ce que nous redevions à la Compagnie pour balance de compte. Au moyen de ces marchandises de traite, dont il était impossible de trouver la défaite à la Chine, et des denrées de Californie, nous n'eûmes qu'une somme très-minime à payer en espèces, tant pour l'indemnité due pour les Kodiaques tués à Kowalt, que pour les diverses fournitures qui nous avaient été faites. Dans cet article figuraient en première ligne un câble et une ancre pris à notre première relâche, un canot, plusieurs pièces de

mâture, du cordage et de la toile à voile, remplacemens nécessités par les avaries du dernier coup de vent, ou par les pertes que nous avions éprouvées à Nitinat.

Après midi, on leva l'ancre d'affourche et celle d'évitage, et on pressa les dispositions d'appareillage, qui cependant ne purent être achevées à temps pour sortir avec le jusan du soir.

Le 13. — A une heure du matin, on leva la seule ancre qui restait mouillée; on appareilla sous les voiles auriques et latines, on fit prendre la touline à la chaloupe du port, la brise étant très-faible et variable du N. E. au N.O. La nuit était superbe, le temps clair, et la lune à son plein. Nous sortîmes du port par la passe du château, et de la rade par celle du milieu : à deux heures et demie, on embarqua les canots, c'est-à-dire notre canot-chaloupe, et le petit dont j'avais fait acquisition pour servir de porte-manteau, et on largua la misaine et les trois huniers. Chaque voile formant un glaçon, on eut beaucoup de peine à les établir. A quatre heures, nous étions hors du canal. La brise se faisant, je renvoyai la chaloupe, dont l'équipage prit congé du nôtre avec cordialité.

Décembre 1818.

A six heures, le pilote nous quitta, et nous fîmes route pour sortir de la baie, le cap au Sud-Ouest demi-Ouest. A neuf heures, nous avions doublé les pointes. En sortant, nous éprouvâmes un changement de température frappant, et le navire était à peine à une lieue au large, que le thermomètre avait monté de 4 deg. de froid qu'il marquait dans le port, à 4 deg. de chaleur (1). Au coucher du soleil, nous quittâmes définitivement la côte Nord-Ouest d'Amérique, que nous avions explorée pendant dix mois avec plus de dangers et de fatigues que je n'en avais jamais éprouvé à la mer.

(1) A midi, le mont Beautemps fut relevé au Nord quart-Nord-Ouest; le cap White au Nord 28 deg. Est; la pointe Est de l'entrée de Sitka au Nord 70 deg. Est; le cap Omancy au Sud 76 deg. Sud-Est; et le cap Engano au Nord demi-Est du compas, à quinze ou seize milles de distance. La hauteur nous mettait par Nord 56 deg. 48 min. Nord, et le relèvement par 138 deg. 1 min. Ouest. De ce point de départ, je fis route pour Owéhie, qui restait à 800 lieues dans le Sud-Ouest demi-Ouest.

CHAPITRE XVI.

Renseignemens relatifs à la traite des fourrures indigènes de la côte Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale. — Avis importans aux navigateurs qui relâcheraient pour traiter dans ces parages. — Considérations sur les établissemens russes, et réflexions sur leur ukase impérial. — Observations générales sur la côte Nord-Ouest.

En quittant la côte Nord-Ouest d'Amérique, je vais résumer les renseignemens que j'ai puisés, et les remarques que j'ai faites par moi-même pendant les dix mois que j'ai passés dans ces parages, dans le cours des années 1817 et 1818. Ainsi que je l'ai fait jusqu'à présent, je ne m'occuperai que de ce qui concerne la navigation et le commerce, en y joignant les rapports politiques qui exercent sur ces objets une influence immédiate.

La traite des peaux de loutres de mer ou saricoviennes ne se fait maintenant que sur les côtes, tant du continent que des îles qui le cernent, depuis le détroit de Fucca, en remon-

1818.

tant au Nord-Ouest, jusqu'à Cross-Sound et au canal de Lynn. Le littoral au Nord et à l'Ouest de ces dernières limites est occupé par les Russes, qui exploitent exclusivement cette branche de commerce. La côte dans le Sud du détroit est peu fréquentée par les loutres de mer, et leur fourrure y est moins précieuse. Les loutres de terre et les castors sont plus communs, et l'établissement de la rivière Columbia recueille une quantité considérable de fourrures de cette espèce. Je n'ai pu savoir à quoi il faut attribuer le dénûment actuel du détroit de Fouca et de l'île Quadra et Vancouver; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui les saricoviennes paraissent peu sur les côtes, où elles étaient si nombreuses du temps de Meares. Nous avons été nous-mêmes témoins de cet abandon à Noutka et à Nitinat, où la rareté des armes et des lainages d'Europe déposaient de la pénurie constante des moyens d'échange, autant que le petit nombre de peaux qui nous étaient présentées. Maintenant les bâtimens de traite entrent rarement dans le détroit : ils ne font que passer devant Noutka, et n'y trafiquent que sous voile. Ils mouillent

1818.

à Naspaté et à Nouhiti sur l'extrémité Nord-Ouest de l'île, où les naturels des cantons limitrophes portent leurs fourrures.

En avançant vers le Nord, les loutres de mer se trouvent en plus grand nombre, et on assure que l'espèce n'a éprouvé qu'une diminution peu sensible, quoique la destruction des individus ait dû augmenter considérablement, depuis que l'ardeur des sauvages est excitée par le désir de satisfaire aux nouveaux besoins qu'ont introduits parmi les naturels leurs communications suivies avec les navigateurs.

Nous avons vu nous-mêmes beaucoup de loutres dans le détroit de Chatham, dans Frederic-Sound et Christian-Sound, sur les côtes occidentales de l'île du Prince de Galles, dans l'entrée de Perez, entre cette île et celle de la Reine Charlotte, et sur la côte orientale de cette dernière. D'après les rapports, toutes les côtes tant du continent que des îles situées au Nord du cinquante-unième parallèle sont plus fréquentées par les loutres que celles du Sud. Parmi les parages dans lesquels nous n'avons pas pu porter nos recherches, Milbanck-Sound

1818.

et les côtes voisines des îles de la Princesse Royale nous ont été particulièrement désignées pour la quantité de fourrures qu'on y trouve. Les peaux de loutres de terre, de castor et de quelques autres animaux plus petits, quoique bien inférieures à celles des saricoviennes, forment néanmoins un objet d'échange important.

Les tribus indiennes, dont on est obligé d'acheter les fourrures, étant faibles, clairsemées et la plupart sans résidence fixe, la difficulté de les trouver sur l'immense développement des côtes où elles errent, est un des principaux embarras que doivent éprouver les navigateurs qui débutent à la traite dans ces parages. Le nombre des établissemens permanens des Indiens est très-faible; nous n'en avons reconnu que trois, savoir : celui de Houtsnau dans le détroit de Chatham; Kaygarny et Masset dans l'entrée de Perez (ou détroit de Dixon) : il n'y en a peut-être pas six autres où l'on puisse être assuré de trouver en tout temps des naturels. Partout ailleurs, les Indiens n'ont que des habitations temporaires qu'ils élèvent dans les lieux où la maturité des fruits, la chasse de telle ou telle espèce d'animal, le passage de

1818.

quelques poissons, etc., les appellent à diverses époques de l'année. Les déplacemens s'opèrent toujours par eau et avec autant de facilité que de promptitude. Les familles voyagent souvent isolément; on en rencontre rarement plus de deux ou trois ensemble. La connaissance de ces circonstances est très-importante sur ces côtes presque désertes, pour mettre les navigateurs sur les traces des Indiens, dont la plupart ne s'établissent à poste fixe qu'en hiver.

Le choix des objets d'échange est généralement déterminé par la nature des besoins qu'éprouvent les Indiens, et rarement par le caprice, qui trouve peu d'accès auprès d'eux, leur existence étant sans cesse menacée par les ennemis implacables qui les entourent, par la rigueur des hivers et la pénurie des subsistances. Les cargaisons de traite doivent se composer de fusils, de poudre et autres munitions, de couvertures, d'étoffes de laine fortes, chaudes, et assez amples pour fournir la hauteur d'un manteau dans la largeur. Ces objets, qui forment toujours la base des échanges, doivent être de bonne qualité, particulièrement les fusils. Les naturels, pour qui cette arme est devenue de

1818.

nécessité première, la connaissent parfaitement dans toutes les parties, et rebutent, pour le moindre défaut, celles qu'on leur présente. Ceux du Nord s'en servent pour la chasse aux loutres; tous donnent une préférence décidée à notre fusil de munition; les autres articles sont accessoires, et ne peuvent être employés que comme appoints. Dans cette classe, le biscuit, le riz, la mélasse et les spiritueux sont en première ligne; il faut aussi avoir des haches, limes et couteaux de diverses dimensions, de petits miroirs, des rassades, des bagues, quelques mouchoirs et autres tissus de toile et de coton de qualité inférieure. Un fusil paie généralement une belle peau. La valeur de la poudre varie; il en faut rarement plus de douze livres pour servir d'équivalent à un fusil, et souvent huit livres suffisent. Les échanges dans lesquels on emploie les lainages sont beaucoup moins avantageux.

Il est indispensable d'apporter la plus grande prudence dans les communications avec les naturels de la côte Nord-Ouest. Vancouver et tous les navigateurs qui les fréquentèrent les premiers éprouvèrent leurs dispositions hostiles

1818.

et perfides, qui n'ont fait que s'accroître avec les moyens de destruction que la possession des projectiles a mis en leur pouvoir. Quoique leur confiance ait également augmenté, ils n'attaquent jamais que par surprise, dont ils cherchent à faire naître les occasions par tous les moyens propres à inspirer la sécurité. Dix à douze bâtimens américains ont été attaqués de cette manière à diverses époques ; la plupart ont éprouvé des pertes considérables, et deux ont été enlevés il y a douze à quinze ans.

Le capitaine Told, du navire américain *le Tonquin*, après avoir ravitaillé l'établissement de la Columbia, où il avait perdu une embarcation et plusieurs hommes par sa témérité et son opiniâtreté, fut tué par des Indiens, sujets de Macouina, dans un mouillage situé sous la pointe boisée (Woody point). Cette catastrophe avait été préparée par la confiance aveugle de ce navigateur, qui, au mépris des représentations de son second, laissait monter les naturels à son bord sans aucune précaution.

Ce fut également par suite d'un abandon imprudent, que le second enlèvement eut lieu à Clayoquot. Wicananich avait gagné la confiance

1818.

du capitaine par des démonstrations fallacieuses. Ce dernier étant très-pressé d'appareiller pour profiter d'une brise qui lui permettait de sortir du port, où il avait été retenu par des vents contraires, le chef lui offrit de faire monter de ses gens pour aider à virer ; le capitaine ayant eu l'imprudence d'agréer ces perfides auxiliaires, les sauvages tombèrent sur l'équipage au moment où, ayant dérappé l'ancre, il était dispersé à la manœuvre. Le capitaine et la plupart de ceux qui se trouvaient sur le pont furent tués ou blessés. Heureusement que le second et quelques hommes employés devant eurent le temps de se réfugier dans le poste de l'équipage, où étaient aussi de leurs camarades malades, et échappèrent à la première fureur de l'attaque, aussi bien que ceux qui étaient occupés à larguer les voiles. Ces derniers firent si bon usage des boulets qu'on tenait dans les hunes, qu'ils mirent leurs camarades à même de sortir de leur retraite et de prendre l'offensive. Ces braves gens, après des efforts admirables, repoussèrent leurs perfides ennemis sur l'arrière, à coups de barres d'anspect, et s'étant procuré des armes, les chassèrent entièrement du navire. Le bâti-

1810.

ment ayant touché pendant cette lutte inégale, le reste de ce vaillant équipage l'abandonna la nuit dans le grand canot, et arriva heureusement à la Columbia.

Étant sur les lieux mêmes, on m'a communiqué le récit d'un troisième attentat dont voici les détails :

Le capitaine Porter avait eu des succès extraordinaires à la traite des pelleteries en 1808, quoique ce fût son premier voyage à la côte. A la fin de la saison, il alla faire une dernière escale à Woyella, dans le canal que Vancouver a appelé Milbank-Sound, et y augmenta encore sa cargaison. Sur le point d'en partir, il consentit à prolonger sa relâche, à la sollicitation des chefs, jusqu'au retour d'un parti de chasseurs qu'ils attendaient journellement. Ces sauvages, habiles dans l'art de dissimuler (lequel, ainsi que celui de flatter, n'exige vraisemblablement pas beaucoup de science et de culture), avaient capté l'amitié de Porter, qui, plein de franchise et de loyauté, ne pouvait soupçonner une trahison de la part d'hommes dont il recevait des marques d'affection auxquelles sa conduite lui donnait toute sorte de droits. Cette

1819.

confiance de caractère, affermie par celle qu'inspire naturellement une force de corps extraordinaire, lui faisaient négliger, au mépris des avis de ses compatriotes qu'il avait rencontrés dans ces parages, les précautions que l'expérience a fait adopter à bord des bâtimens qui les fréquentent. Un matin, les chefs vinrent lui annoncer le retour des chasseurs et la livraison des riches fourrures qu'ils avaient recueillies. Peu après, paraît une division de canots qui s'avacent en ordre, réglant la nage sur des chants auxquels les coups de pagayes servaient d'accompagnement. Ils font plusieurs fois le tour du navire, s'arrêtent par son travers, tous les hommes se lèvent à la fois, et chacun fait voir une peau de loutre qu'il tient déployée. Plongé dans la sécurité la plus fatale, le trop confiant capitaine contemple ce singulier spectacle au milieu de ses perfides hôtes, qui lui font remarquer la beauté des fourrures. Dans ce moment, celui qu'il affectionne le plus lui passe familièrement le bras gauche autour du corps, et de l'autre lui enfonce entre les épaules le poignard qu'il tenait caché. L'exécrable assassin pousse un cri, les chefs qui l'accompagnent

1818.

assaillent l'équipage, les sauvages qui arment les embarcations montent de tous côtés, et couvrent le pont. Les deux officiers tombent comme leur capitaine victimes de son imprudence, et dans quelques instans sept hommes seulement de tout l'équipage restent en état d'agir. De ce nombre cinq étaient devant, un se trouvait par hasard dans la soute de la chambre, et le coq dans sa cuisine. Ce dernier, armé de son couteau, fit une longue défense et tua trois des assaillans, mais les Indiens ayant ouvert la seconde porte de la cuisine, il fut poignardé par derrière. Celui qui était dans la soute, averti de bonne heure par les cris des sauvages, eut la présence d'esprit d'enlever l'escalier du dôme, et au moyen des armes qu'il trouva disposées dans la chambre, tua tous les Indiens qui sautèrent successivement pour le forcer dans son réduit. Les hommes du gaillard d'avant, animés par les discours et l'exemple du maître d'équipage, Suédois, doué de beaucoup de force et d'énergie, se défendirent vaillamment avec les barres d'anspect et autres instrumens dont ils purent se saisir. Plusieurs sauvages étant tombés assommés, leurs camarades, éton-

1818.

nés de l'effet de ces armes nouvelles et redoutables entre des mains vigoureuses accoutumées à les manier, se ralentirent de leur première ardeur. Les matelots les poussent, gagnent du terrain, et quoique affaiblis par la perte d'un des leurs, parviennent au coffre d'armes que les Indiens venoient de défoncer. Leur ardeur s'accroît avec ces nouveaux moyens de vaincre; ils acculent leurs perfides ennemis, tuent les uns, et forcent les autres, qui prennent l'épouvante, à se jeter à la mer, en laissant à bord plus de trente de leurs compatriotes. Ayant sauvé leur navire, ces braves marins, vainqueurs, après des actes de valeur dignes d'un plus grand théâtre, ne se trouvèrent plus que cinq en état d'agir (un des leurs ayant été blessé dangereusement au milieu de cette sanglante lutte), soit pour sortir le navire dans des canaux étroits où ils étaient enfoncés, soit pour le défendre contre des ennemis nombreux qui habitaient les côtes environnantes, dont les passions forcenées étaient exaspérées par le dépit et la soif de la vengeance. Heureusement la brise passa à l'Est, on appareilla en coupant les câbles sous le commandement du maître, qui conduisit le vaisseau

1818.

à Kaigarny, où il trouva d'autres Américains qui lui fournirent les hommes nécessaires pour continuer son voyage vers la Chine.

Parmi les dispositions défensives, les plus efficaces pour prévenir ces attaques et les faire échouer, sont d'avoir des filets d'abordage bien établis, et de n'admettre à bord qu'un petit nombre de naturels, après s'être assuré qu'ils n'ont pas d'armes. Il faut exclure soigneusement de ces précautions tout ce qui peut exciter le ressentiment en choquant l'amour-propre, qui domine chez les peuples les plus sauvages autant que chez les peuples les plus policés. On doit surtout chercher à capter la bienveillance des chefs par des égards. J'ai reconnu par moi-même que ces hommes savent reconnaître les bons procédés, et que leur cœur n'est pas étranger aux sentimens affectueux ou généreux. Notre échouage à Masset aurait pu avoir les suites les plus funestes, si nous n'avions eu le protecteur le plus affectionné dans Itemtchou.

Il faut s'abstenir d'aller à terre, surtout dans les parties qu'on sait être habitées, à moins que les besoins du navire ne l'exigent absolument. Dans ce cas, les corvées, qu'il faut garder

1809.

le plus près possible, doivent être armées ainsi que les embarcations, et expédiées dès l'arrivée du navire, afin de ne pas donner le temps aux Indiens de dresser des embûches. Il est préférable de les employer eux-mêmes quand l'occasion s'en présente, à faire de l'eau et du bois, ce qui est expéditif et peu dispendieux. On se procure partout du poisson, et de temps en temps du cerf et des oiseaux aquatiques. La navigation de traite exclut en partie la circonspection dont on use ordinairement dans les parages peu fréquentés, à cause de la perte du temps et des occasions qu'elle entraînerait. Il faut aller, la sonde à la main, chercher des mouillages même inconnus, lorsqu'il y a quelque chose à faire. On trouve parfois des pratiques Indiens qui, à la vérité, connaissent les sinuosités de leurs canaux, mais dont il faut toujours se défier, à cause de la différence énorme qui existe sous les rapports de la manœuvre, entre nos navires et leurs pirogues. En entreprenant cette navigation, il faut se disposer à se passer de tout secours extérieur.

Les années 1804, 1805, 1806 et 1807 ont été l'époque la plus florissante de la traite des

1818.

pelleteries : dans ce laps de temps les Américains introduisirent à la Chine 59,346 peaux de saricoviennes, dont 17,445 dans le cours de 1805 seulement. A l'exception d'un petit nombre qui ont pu provenir de la Californie, ces fourrures ont été extraites de la côte Nord-Ouest. Cette branche de commerce se ressentit de la décadence que les prétentions tyranniques de l'Angleterre, et les inquiétudes qu'elles inspirèrent, firent éprouver à la navigation des Etats-Unis les années suivantes, et en 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812, elle ne produisit que 47,962 peaux, dont plusieurs milliers ont dû être extraites de la Californie. Les deux années de guerre 1813 et 1814 ne donnèrent ensemble que 6200 peaux, celles de 1815, 1816 et 1817, respectivement 4300, 3650, 4177. Je ne connais pas exactement le produit de 1818, mais je suis fondé à croire qu'il a été de 4500 à 4800. Cette diminution doit être presque entièrement attribuée à celle du nombre des navires employés à ce genre de navigation. A ma connaissance, la dernière importation en Chine a été le fruit de la traite de trois navires seulement; il y en avait annuellement un nombre triple, lors de la pre-

1818.

mière époque citée ci-dessus. Il faut observer que les Américains font deux campagnes à la côte, soit qu'ils y hivernent, soit qu'ils aillent passer la mauvaise saison aux Sandwick. Ils comptent sur un produit total de 1500 peaux de saricoviennes, outre celles de moindre valeur. Un des derniers navires avait presque doublé ce nombre. Le prix moyen de cette espèce de pelleteries à la Chine était de 30 piastres ces dernières années.

D'après ce que nous avons vu et fait nous-mêmes, on peut croire que, munis de cargaisons convenables, les Français obtiendraient des résultats peu inférieurs à ceux des Américains, en rivalisant avec eux d'activité, de persévérance et d'entreprise. Quatre navires au moins, dont le tirant d'eau ne devrait pas dépasser douze pieds, pourraient être employés à la traite sans se nuire mutuellement, ni porter ombrage à nos devanciers. Des produits de leurs opérations à la côte et dans la mer du Sud, ils extrairaient de la Chine les objets dont l'habitude nous a fait un besoin, et cette branche de commerce se trouverait ainsi alimentée, sans perte de numéraire.

1818.

Les expéditions à la côte Nord - Ouest d'Amérique joindraient à cet avantage, dont le dépérissement actuel du commerce et l'épuisement de nos richesses métalliques relèvent encore l'importance, celui non moins précieux de former d'excellens marins, sans qu'on eût à redouter de voir les équipages perdre en nombre ce qu'ils gagneraient en pratique. L'expérience prouve que, malgré l'âpreté du climat et les fatigues longues et continues de cette navigation, les hommes faits conservent leur santé, et les jeunes gens se fortifient au milieu des travaux, grâce à la salubrité de l'air dans cette partie du Nouveau-Monde, et dans toutes celles du grand Océan où peuvent être appelés les navigateurs.

Avec une perspective aussi flatteuse, cette branche de commerce qu'on avait à peine essayée avant la révolution, et que trente ans d'oubli nous ont rendue nouvelle, ne peut manquer d'attirer l'attention d'un gouvernement réparateur, jaloux d'ouvrir à la France toutes les sources de prospérité. Il serait digne de lui de stimuler l'esprit d'entreprise des armateurs, qui sont intimidés par l'époque reculée des retours, et l'incertitude attachée aux premières tentatives.

1818.

D'après les faveurs qu'il accorde aux expéditions faites pour la Cochinchine, la Chine et Manille, l'exception intégrale des droits serait, à raison des risques et de la durée des voyages, un encouragement à peine équivalent, pour les armemens composés de produits nationaux, qui rapporteraient de la Chine des cargaisons procurées par les résultats de la traite à la côte Nord-Ouest, ou par des opérations dans la mer du Sud.

Les Russes, qui du temps de Vancouver commençaient à s'étendre sur le continent de l'Amérique, après avoir soumis Kodiack, occupent à présent tout l'arc que forme la côte, depuis le cap Cross jusqu'à la pointe d'Alaska. Ils ont des postes à la rivière de Cook, à William-Sound, et sur tous les points les plus avantageusement situés pour la chasse et la traite, qu'ils font exclusivement. Il y a environ dix-huit ans qu'ils formèrent à Sitka un établissement qui, en 1808, fut surpris et détruit par les naturels. Le gouverneur Baranoff, ayant obligé les tribus hostiles à abandonner cette partie de l'île du Roi Georges, éleva l'établissement actuel sur la bande orientale de la baie,

1818.

à quelques milles au Sud-Est du premier, lui donna le nom de Nouvelle-Archangel, et y transféra le siége du gouvernement général des possessions russes dans cette partie du monde (1).

(1) Un ukase impérial, en date du 16 septembre 1820, motivé par le besoin de délivrer les comptoirs russes de la rivalité dans la traite du commerce étranger, qui y est qualifié d'interlope, contient les dispositions suivantes :

Art. Ier. Les Russes seuls peuvent fréquenter la côte Nord-Ouest d'Amérique et celle de Sibérie, ainsi que les îles Alleutiennes, Kurdes, etc. Les étrangers sont exclus de toute espèce de navigation, depuis le détroit de Behring jusqu'au 51 deg. de latitude à l'Ouest et 45 deg. 40 min. à l'Est.

Art. II. Aucun étranger ne peut approcher ces côtes à moins de cent milles d'Italie, sous peine de confiscation de la cargaison.

L'Art. III stipule des exceptions en faveur des bâtimens en détresse et de ceux expédiés en découverte par des gouvernemens amis, et munis de passeports du ministre de la marine R.

L'Art. IV oblige les navires étrangers, compris dans le cas d'exception, à choisir un établissement russe pour relâche, sous des peines plus ou moins graves.

Il est pénible de voir de nos jours le puissant monarque du Nord, environné d'une juste réputation d'équité et de modération, consacrer un acte d'usurpation qui paraît calqué sur les ordonnances des Ferdinand et des Philippe au seizième siècle, dans un but semblable et plus mal établi sous les rapports de droit. Excepté aux yeux des naturels, les Russes ont tout droit sur le pays au Nord et à l'Ouest de Cross-Sound, puisqu'ils en ont fait la découverte et y ont formé des établissemens, malgré

1818.

Ce chef-lieu est situé par 57 deg. Nord et 13 deg. Ouest, sur une pointe de rocher que la mer baigne de l'Ouest au Sud-Ouest. Il se compose d'un donjon qui couronne un rocher escarpé s'élevant de l'eau sur la côte de la rade

les actes de prise de possession faits par les Espagnols et les Anglais, antérieurement à l'arrivée des Russes. Je ne pense pas que personne leur dispute la côte extérieure occidentale de l'île du Roi Georges, où ils ont élevé la Nouvelle-Archangel; mais de quel droit prétendent-ils s'arroger la souveraineté de toutes les côtes jusqu'au cinquante-unième parallèle, et en interdire l'accès aux autres nations? Ils n'ont pas le moindre établissement au Sud du cap Tchirikoff, ni sur aucun des nombreux bras de mer qui séparent les îles entre elles et du continent, pas même sur les côtes de celle du Roi Georges qui donnent sur Cross-Sound et sur le détroit de Chatham. Leurs bâtimens ne fréquentent guère que les canaux qui avoisinent Sitka, et encore faut-il en excepter le détroit, où ils n'entrent pas en vertu de conventions avec la tribu d'Hhoutsnau. Jusqu'à ces derniers temps, au contraire, les côtes, tant extérieures qu'intérieures, ont été ouvertes et fréquentées sans entraves par tous les bâtimens qui s'y sont présentés, et particulièrement par ceux des États-Unis, qui depuis trente ans sont en possession de les visiter et de traiter librement avec les naturels sans aucune intervention étrangère. A la vérité, cet état de choses nuit au monopole que les Russes voudraient établir à la côte Nord-Ouest, ainsi qu'ils ont fait sur le continent et les îles à l'Ouest de Cross-Sound; mais, sans parler du point de droit, ils ne peuvent obtenir ce résultat qu'en entretenant des croiseurs armés pour éloigner les étrangers, ou en formant, comme dans les pays déjà soumis, une

1818.

qu'il domine. Cette enceinte contient le logement du gouverneur et quelques dépendances; elle a deux tours bastionnées, construites par le gouverneur Heigmeister, dont celle qui bat la rade dans le Sud a trois étages, chacune armée de cinq canons de petit calibre; quelques pièces plus fortes placées aux embrasures en forme de sabords, pratiquées dans l'enceinte, battent la rade, et d'autres la campagne dans l'Est. Une seconde palissade embrasse le rocher du côté de la terre et ensuite la pointe, qui ne laisse entre le port et la rade qu'un passage étroit. Cette enceinte, qui dans l'Est et dans

chaîne de postes. Le premier de ces moyens, pour être efficace, exigerait des dépenses considérables, devant être adopté sur une grande échelle, outre les suites que son exécution pourrait avoir.

La formation de nouveaux établissemens devrait éprouver de grandes difficultés de la part des naturels, et il est même probable qu'après l'avoir effectuée on serait encore loin du résultat désiré, d'après le caractère belliqueux et indépendant de ces peuples, et leur aversion prononcée contre les Russes, dans lesquels ils voient des dominateurs injustes. Le concours de ces deux moyens serait peut-être nécessaire pour obliger des hommes jaloux de leurs droits et avides de gain, comme le sont les Américains civilisés et sauvages, à qui on aurait affaire, de renoncer à l'exercice de l'un des plus incontestables dont ils sont en possession depuis tant d'années, celui de commercer avec qui ils veulent.

1818.

l'Ouest aboutit à la première qu'elle enveloppe, contient les magasins de vivres, de pelleteries, de marchandises, d'objets d'armement, etc., ainsi que les casernes des ouvriers russes et les logemens de quelques employés. L'enceinte extérieure se rattache dans l'Est à la seconde, et appuie son extrémité opposée à la mer, laissant entre elle et la deuxième palissade un espace libre qui sert de débarcadaire et de cale de construction. Sur le terrain qu'enferment ces deux ouvrages, et la plage, se trouvent les ateliers de divers métiers, des hangars, les casernes des Kodiaques, et quelques logemens d'employés. On communique avec l'extérieur au moyen de deux portes qui donnent sur la plage. Dans l'Est et le Nord-Ouest, en dehors de la première, on trouve quelques bâtimens appartenans à la Compagnie, un entre autres qui contient l'église et la voilerie, et une vingtaine de maisons qui s'étendent au bord de la mer, et dont le nombre augmente tous les ans. Sur le rivage du port il y a au dehors une maison en pierres qui appartient à la Compagnie, ainsi que quelques cases en bois, occupées temporairement par les chefs indiens qui viennent

1818.

faire visite à l'établissement. Le marché, où les naturels sont admis à vendre leur poisson et les faibles produits de leur industrie, se tient devant cette maison, qui est la seule construction de maçonnerie. Un vieux navire américain, qui sert d'hôpital, est échoué le long de la palissade, à quelques pieds en dehors. Le cimetière se trouve du même côté, à quelques encâblures des cases, et plus loin est la grève où nous échouâmes *le Bordelais*.

La lisière étroite, entre la mer et les montagnes, de l'un et l'autre côté de l'établissement, est occupée par des champs de pommes de terre, seule culture que permette ce terroir ingrat, dont l'aspect est le plus affreux de tout ce que nous avons vu de cette côte. Les cochons, qui conservent le goût du poisson, dont ils se nourrissent toute l'année, donnent la seule nourriture animale qu'on puisse se procurer : les bœufs, les chèvres et les volailles sont en trop petit nombre pour pouvoir être considérés comme une ressource. On a formé dans la baie, ainsi qu'en dehors du cap Engano, et dans le Sud vers le cap Omancy, divers petits postes favorablement situés, tant pour la chasse du lion

1818.

et du loup marin, que pour la pêche. Son produit le plus important consiste en harengs, dont on prend ordinairement une quantité suffisante pour alimenter la colonie pendant l'époque de leur passage, qui a lieu au printemps et plusieurs mois après. Cette espèce de denrée avait presqu'entièrement manqué en 1818.

La population totale de la Nouvelle-Archangel, qui s'accroît considérablement, réunit au plus six cents individus; dans ce nombre on compte environ cent soixante Russes et cent créoles, le reste se compose de Kodiaques et de naturels des îles Alleutiennes : cette classe ne s'occupe que de pêche et de chasse, et des travaux qui y ont rapport. Les Russes, employés dans les bureaux et les magasins de la compagnie, exercent différens métiers et arment des navires; ils font aussi le service militaire de la place, auquel on porte une exactitude proportionnée aux dangers d'une surprise. Les commandemens de confiance sont donnés à des étrangers, à l'exception d'un ou deux officiers de la marine impériale, attachés au service de la Compagnie. La paie qu'elle alloue est généralement très-modique, et ses salariés sont

1818.

forcés d'en recevoir la plus grande partie en fournitures. Des dettes que plusieurs ont contractées les tiennent attachés à ce service ; l'ordre de choses établi par M. Heigmeister paraît devoir prévenir de pareils inconvéniens.

Autrefois le poisson et les misérables productions de cette terre ingrate étaient à peu près la seule nourriture de toutes les classes d'employés ; maintenant la compagnie leur donne à chacun une ration de farine ou de légumes, depuis qu'elle a ouvert avec la Californie des communications que tout annonce devoir être permanentes. Malgré ces améliorations dans le sort des colons de la Nouvelle-Archangel, on peut dire que de tous les Européens les Russes sont seuls capables de supporter un pareil genre de vie. La plupart des autres établissemens, et surtout celui de Slaviauka-Ross, sont plus heureusement partagés.

Une chaîne d'îlots très-rapprochés, qui borde la côte à une petite distance, forme devant la Nouvelle-Archangel un port dont la longueur gît Est et Ouest, et qui, de chaque côté, est précédé d'une rade ; il a cinq à six encâblures dans cette direction, et deux ou trois de large ;

1818.

il ne communique avec la rade de l'Est que par une passe très-étroite et obstruée d'une pierre entre la pointe de l'établissement et des îlots. A son extrémité Ouest, beaucoup plus ouverte, on trouve près de la côte Nord un rocher qui découvre. La plus grande profondeur de l'eau est de quinze brasses, et elle est assez considérable près de terre, pour permettre de mouiller à moins d'une encâblure de distance. Le fond, généralement de sable vasard, n'est pas très-tenace. Il y a dans la partie de l'Ouest quelques rochers qui coupent les câbles; le meilleur mouillage est dans le recran que forme la plage de l'établissement dans l'Est: la tenue y est très-bonne, on y est parfaitement à l'abri des vents de S.-E., mais il ne peut contenir qu'un petit nombre de navires, et ceux de la compagnie l'occupent ordinairement.

Des bâtimens venus des îles Sandwich ont porté à Sitka de gros vers qui font les plus grands ravages dans les carênes qui ne sont pas doublées en cuivre. Malgré la différence des climats, ce fléau se multiplie d'une manière singulière.

Il y a un bon mouillage à une profondeur

1818.

modérée, non-seulement sur les deux rades, mais encore sur la plupart des points de la côte et entre les îlots.

Trois passes conduisent au port, une par la rade de l'Ouest, et deux par celle de l'Est. Malgré le nombre des rochers entre lesquels il faut passer, on peut, avec un plan et des circonstances favorables, venir chercher le mouillage, en observant les précautions nécessaires. A moins d'un motif particulier, la passe du milieu mérite la préférence sur celle de l'Ouest, qui a des dangers cachés, et sur celle de l'Est, quoique beaucoup plus libre, mais où les vents sont souvent trop courts. En venant du large, il faut, après avoir reconnu le mont Saint-Hyacinthe ou Edge, hanter l'une ou l'autre bande suivant le vent. A moins de circonstances fort heureuses, on doit passer dans l'Est du banc et des rochers du cap White, qui s'avancent jusque vers le milieu de l'entrée; de là on doit déjà découvrir le fanal. En dirigeant au Nord-Est quart-Nord du monde, on reconnaît bientôt la passe qui s'ouvre entre des îlots alignés sur la direction Nord-Est et Sud-Ouest, et d'autres dispersés irrégulièrement dans le

1818.

Nord-Ouest des premiers, que l'on peut ranger à l'honneur; on reçoit ordinairement le pilote à l'entrée. La position de Sitka sur la côte extérieure met les navires à même de gagner le port peu d'heures après leur atterrage, ou de prendre le large en appareillant. C'est probablement cet avantage qui lui a fait donner la préférence sur les nombreux mouillages des détroits.

En 1818, la marine de la compagnie se composait de dix bâtimens de vingt-cinq à trois cent cinquante tonneaux; savoir: sept à flot, tant à la Nouvelle-Archangel qu'en mission, et trois en construction, dont deux en Californie et un au chef-lieu. L'ordre et l'activité régnaient dans ce petit chantier, ainsi que dans tous les travaux.

Parmi les bâtimens attachés aux établissemens pour entretenir les communications, pour protéger la chasse, etc., on ne comprend pas ceux que la compagnie expédie d'Europe. Les commandans, les états-majors, et les équipages de ces derniers, appartiennent à la marine impériale, ainsi que quelques officiers qui restent en Amérique; ils cumulent la paie de l'empereur avec celle de la compagnie: le temps qu'ils pas-

1818.

sent à son service est compté pour leur avancement, dans le corps où ils continuent à jouir de tous les avantages de leur grade (1).

Au mois de mai de chaque année, un bâtiment est expédié de la Nouvelle-Archangel pour Ochotsk, avec les dépêches du gouvernement et les lettres des particuliers; il revient en automne avec les paquets de Pétersbourg et de nouveaux employés, quand il peut effectuer sa sortie de la mer d'Ochotsk avant septembre. Dans le cas contraire, son retour est différé jusques à l'année prochaine, comme il arriva en 1818.

La Nouvelle-Archangel est le chef-lieu et le siége du gouvernement de toutes les possessions russes, tant sur le continent d'Amérique que

(1) Cet avantage existe aussi dans la marine anglaise : les officiers qui en font partie peuvent employer leur temps de disponibilité à des navigations particulières, dont le service est compté comme celui actif. La seule condition qui leur soit imposée est de rejoindre leurs drapeaux sitôt qu'ils en reçoivent l'ordre; s'ils refusent à s'y soumettre, alors ils perdent leur emploi. Il est utile de remarquer toutefois que ces ordres sont toujours justifiés par le besoin et non dictés par des motifs particuliers. Si cette méthode était établie en France, sa marine pourrait lutter avec la marine anglaise, car les avantages que les officiers en retirent sont une des principales causes qui lui font tenir un rang si distingué parmi les nations civilisées.

1818.

dans les îles que leur position attache à cette partie du monde. Il n'y a probablement pas plus de six cents Russes naturels dans tous ces pays, dont la population indigène, quelque faible qu'on la suppose, doit être au moins centuple; ainsi on ne peut attribuer qu'à la modération et à l'adresse de leur conduite la tranquillité dont jouissent les Russes, qui, au milieu des préventions les plus hostiles, ont consolidé leur empire, originairement fondé sur la force, par l'affection et le respect qu'ils ont su inspirer aux naturels, dont le caractère doux et en apparence impassible supporterait toutefois difficilement l'oppression. C'est par l'emploi judicieux de ces moyens que la compagnie maintient son autorité à Kodiack et dans toutes les îles Aleutiennes, et qu'elle fait tourner à son profit toutes les facultés de leurs habitans. Ils lui livrent à un taux fort bas, fixé par elle, toutes les dépouilles précieuses ou communes que la chasse peut leur procurer. Outre les expéditions qui partent annuellement de ces îles et y effectuent leur retour avec le produit de leurs chasses, la compagnie en tire un certain nombre de chasseurs avec leurs fa-

1818.

milles, qui sont répartis dans les établissemens de la côte Nord-Ouest, à Slavianka-Ross. La Nouvelle-Archangel, qui a le plus fort détachement, en envoie tous les ans le plus grand nombre pour explorer les canaux situés à l'Est de l'île du Roi Georges, avec une escorte de petits bâtimens armés. Ces expéditions n'entrent jamais dans le détroit de Chatham, pour ménager la puissante tribu d'Houtsnau (Hood-Bay), qui n'a jamais donné de sujets de plainte.

Les dispositions favorables aux Russes dont je viens de parler, n'existent que chez les habitans de Kodiack et des îles Aleutiennes, et à un degré moins éminent chez les sauvages de la rivière de Cook; elles sont loin d'être partagées par les autres Indiens de la côte Nord-Ouest, dont le caractère altier, violent et cruel, forme un contraste frappant avec la douceur et la docilité de leurs voisins de l'Ouest, envers lesquels ils manifestent beaucoup de haine et de mépris. Aussi les Russes, qui à Kodiack vivent en sécurité au milieu des naturels, sont-ils toujours sur le *qui vive* à Sitka, et ne s'éloignent jamais de leurs palissades qu'avec la circonspection qu'inspire la proximité d'un ennemi perfide et implacable. Une des premières

1818.

et des plus fortes expéditions sorties de la Nouvelle-Archangel fut surprise au port Cornwallis (Kekh), et perdit les deux tiers de ses chasseurs. Malgré les mesures les plus sages, peu d'étés se passent sans que quelque colon ne soit victime des tentatives hostiles des Indiens. En 1818, pendant que nous éprouvions à Kowalt l'effet de leur animosité, deux Russes, surpris à vue de l'établissement, payaient de leur vie l'infraction de la consigne. L'expédition qui, dans les mois suivans, parcourut Christian-Sound, Frederick-Sound et le canal Seymour, fut menacée par les Indiens de Kekh. Quoique composée de soixante-dix baidarques, elle ne recueillit que quatre cent cinquante peaux de loutres.

Les pelleteries des divers postes sont envoyées à Kodiack ou à Onolaska, sur de petits navires expédiés annuellement de la Nouvelle-Archangel, qui les transportent à ce chef-lieu. Depuis quelque temps il reçoit régulièrement tous les ans, de Pétersbourg, un navire chargé de marchandises de traite, et de tout ce qui peut être utile aux établissemens; il prend à son retour des peaux de loutres et d'autres fourrures fines.

1818.

On garde pour le marché de Canton la plupart des peaux de loups marins qu'on tire principalement des îles Saint-Pierre et Saint-Georges.

Jusqu'à 1818 les Américains ont fait avec la Nouvelle-Archangel un commerce très-lucratif. La rareté des expéditions d'Europe et la perte de plusieurs navires, mettaient les établissemens dans un dénûment pénible, et autorisaient le gouverneur Barannoff à chercher chez les étrangers les ressources qu'il ne recevait pas de Russie. Jusques à cette époque, les bâtimens des Etats-Unis étaient, pour ainsi dire, en possession de fournir aux établissemens les marchandises de traite, ainsi que les produits de l'un et l'autre monde, dont le climat et l'habitude font un besoin. En outre, ils portaient souvent des fourrures à Canton pour le compte de la compagnie; ils prenaient en retour les objets de ce pays convenables pour les établissemens, et principalement du thé, du sucre, des nankins, et des soieries communes : ils faisaient même le cabotage et étaient parfois employés à transporter au chef-lieu les fourrures recueillies dans ses divers arrondis-

1818.

semens. Le paiement de leurs fournitures s'effectuait en peaux de loups marins, dont ils trouvaient une défaite avantageuse à la Chine. Ils obtenaient aussi l'assistance de plusieurs Kodiaques pour faire la chasse aux loutres, de compte à demi avec la compagnie. Ces relations paraissent proscrites par le systême mis en vigueur sous l'administration de M. Heigmeister; déjà les Américains ne sont plus admis qu'en relâche, et la compagnie manifeste l'intention de subv[illegible] aux besoins de ses possessions, au moyen des expéditions qu'elle fera de Russie, tandis que les bâtimens armés dans les ports d'Amérique entretiendront les communications entre les divers établissemens, et feront les voyages de Manille.

Tout annonce que c'est par l'intermédiaire de cette capitale des Philippines que la compagnie compte se pourvoir dorénavant des marchandises de la Chine qui lui sont nécessaires. La présence d'un consul de Russie (M. Dobell, Américain), dans un pays avec lequel cette puissance n'a eu jusqu'à nos jours aucune relation quelconque, peut faire supposer à la Russie des projets plus importans (1).

(1) Rien n'annonce que ces conjectures doivent se réaliser.

1818.

C'est vraisemblablement aux obstacles imprévus qui se rencontrent presque toujours dans l'exécution des expéditions lointaines les plus sagement combinées, qu'il faut attribuer l'inefficacité des mesures que la compagnie a sans doute prises pour approvisionner ses établissemens d'Amérique. Lors de notre départ, les magasins étaient non-seulement mal pourvus de thé et de sucre, que les progrès d'une civilisation mal dirigée leur rendent presqu'aussi nécessaires qu'à une colonie anglaise, mais encore d'étoffes de laine dont les rigueurs du climat font un objet indispensable.

Les établissemens russes étaient dans une situation bien différente sous le rapport des subsistances; non-seulement elles étaient assurées pour long-temps au moyen des grains apportés par *le Kutusoff* et par nous-mêmes, mais les concessions que la Russie paraît avoir obtenues de la cour de Madrid du côté de la Californie, doivent éloigner toute inquiétude à l'avenir en garantissant la facilité des approvisionnemens. La mission de la frégate *la Kamtchatka* à Monterey, les bruits qu'elle répandit à la Nouvelle-Archangel et en Californie, et surtout les avis parvenus du Mexique, excitaient les

1818.

espérances des Russes et les craintes des Espagnols, à qui la différence de religion fait repousser l'idée de la domination de ces étrangers, quoiqu'ils les estiment. Il reste à savoir jusqu'à quel point cette attente a été remplie ; s'il s'agit d'une cession intégrale de la province, de l'abandon de la partie septentrionale, ou simplement de l'autorisation d'en extraire des vivres. Ce dernier cas est peut-être celui dont la réalisation offre le plus d'avantages immédiats à la Russie, dont la population ne peut supporter les sacrifices qu'exige la colonisation de ce grand pays, trop éloigné pour attirer des étrangers qui donneraient probablement la préférence aux terres plns rapprochées et aux institutions plus libérales des États-Unis.

A une époque où la Russie ne pouvait avoir sur la Californie que des projets vagues, comme l'ambition s'en permet avant d'y trouver aucune chance de probabilité, une sage prévoyance avait ménagé dans l'avenir à ces colonies du Nord-Ouest les ressources qu'elles puiseront dorénavant dans les établissemens espagnols. D'après les renseignemens imparfaits que j'ai pu me procurer, celui de Slavianka-

1818.

Ross est situé dans un terrain fertile, ses cultures sont variées, et les produits en sont déjà considérables. Les bestiaux qu'on trouve dans les missions y abondent; il offrait aussi des matériaux pour les constructions navales. On a dû lancer, à la fin de 1818, deux bâtimens, dont un de plus de cent tonneaux, que le défaut de mouillage obligea d'envoyer à la Bodega. Quant à la population, j'ai appris seulement qu'elle s'élève à plusieurs centaines d'individus, dont les Kodiaques font le plus grand nombre. Plusieurs colons ont pris des femmes parmi les naturels. Des familles de ces Indiens se sont rapprochées de l'établissement, et contractent graduellement des habitudes de civilisation dont l'adoption ne peut être attribuée qu'à la force de l'exemple, toute espèce de contrainte en étant exclue.

La corvette américaine *l'Ontario*, commandée par le capitaine Beadle, qui toucha à Monterey en septembre 1818, venait de prendre possession de l'établissement sur le Columbia, retrocédé par l'Angleterre aux États-Unis.

D'après notre propre expérience et ce que nous avons appris des Russes, le climat de la

1818.

côte Nord-Ouest n'est pas plus rigoureux que celui d'Europe sous les mêmes parallèles. Le plus grand froid que nous ayons éprouvé au mois de décembre 1818 a été de six degrés. L'hiver précédent, le thermomètre n'était descendu qu'à 13 deg., encore cette température n'avait été que de peu de durée. Il paraît cependant que les hivers sont en général plus rudes, mais ils sont certainement plus modérés que ceux des côtes orientales du même continent. Les montagnes et les masses énormes de rochers dont nous avons vu l'île du Roi Georges couverte paraissent exclure la culture de son sol, d'ailleurs extrêmement humide et ingrat, à en juger par celui de Sitka. Les îles à l'Est et au Sud de celle-ci, quoique généralement très-montueuses, offriraient à l'agriculteur des parties dégagées de rochers, et la plus belle verdure annonce la fertilité dont elles seraient susceptibles. Ces apparences se font particulièrement remarquer sur la partie Nord de l'île de la Reine Charlotte, dont les terres basses au bord de la mer s'élèvent par un talus à peine sensible dans l'intérieur, qui ne présente que quelques collines peu élevées dont les formes

1818.

arrondies et la verdure fraîche contrastent agréablement avec les rochers pelés, les coupes anguleuses et les teintes noirâtres si fréquentes sur le reste de la côte Nord-Ouest. Les habitans de cette partie sont les plus nombreux, ainsi que les plus forts et les plus fiers de tous les Indiens; ils paraissent également les moins disposés, non-seulement à se soumettre à des étrangers, mais même à souffrir qu'ils s'établissent dans leur voisinage. Les naturels de Noutka sont les seuls qui nous ont paru ne point partager ce sentiment, qui est surtout dirigé contre les Russes, dont les entreprises ont déjà justifié les inquiétudes des Indiens. En général, ils paraissent voir les Américains d'assez bon œil, et leurs nombreuses tentatives contre eux doivent être attribuées à la cupidité plutôt qu'à quelque sentiment d'animosité particulière.

Considérant le caractère de ces sauvages, nous pouvons nous flatter d'avoir laissé parmi eux des impressions favorables. La conduite de ceux de Masset, et particulièrement de leur chef Itemchou, mérite nos éloges et prouve encore une fois que les bons procédés, joints à la fermeté, peuvent commander le res-

1818.

pect et l'affection des tribus les plus sauvages. Néanmoins, quiconque voudra s'établir sur ces côtes doit s'attendre à trouver, tôt ou tard, des ennemis implacables parmi les naturels.

Quoiqu... Russes aient pris les devans, la faiblesse de leur population et de leur navigation ne paraît pas promettre une grande extension à leurs établissemens situés sur la partie la moins favorisée de la côte. Les Américains, qui n'ont encore que la factorerie de Columbia, seront probablement les premiers à former des colonies considérables. Les négociations du gouvernement des États-Unis pour obtenir de l'Angleterre la cession de cet établissement, et de l'Espagne celle de la Nouvelle-Albion, jusqu'au cap Mendocin, sa vraie limite dans le Sud, jointes aux tentatives qu'il fait annuellement pour établir une ligne de communication entre le Mississipi et la côte occidentale, annoncent de sa part un vaste projet, dont il a tous les moyens de poursuivre l'exécution. Il est probable que sans négliger leur établissement de la Columbia, à qui sa position sur cette belle rivière assure une importance permanente, les Américains, avec le génie actif et entreprenant

1818.

qui les caractérise, porteront leurs colonies dans le Nord au moins jusqu'à l'île de la Reine Charlotte, que sa situation géographique paraît mettre hors des limites de la domination que la Russie est probablement destinée à exercer sur la partie la plus septentrionale de ces côtes immenses. Aucune position du globe n'offre peut-être à la marine des avantages comparables à ceux que la nature a accumulés entre le détroit de Fucca et Cross-Sound. La terre et la mer paraissent rivaliser pour fournir aux besoins du constructeur et du navigateur; l'agriculture et l'industrie peuvent donner à ces vastes contrées ce que la barbarie de leurs habitans, et non la nature, leur refuse sous le rapport des subsistances et du commerce.

L'expérience des navigateurs qu'attire la traite, jointe aux rapports des naturels, confirment de la manière la plus incontestable le jugement porté par Vancouver sur la formation des grandes îles du Roi Georges, de la Reine Charlotte, du prince de Galles, etc. Quoiqu'elles ne présentent qu'une masse à l'œil du marin qui les contourne, chacune d'elles est un groupe de terres détachées plus ou moins éten-

Octobre 1818.

dues, séparées par des canaux de peu de largeur, mais dont une partie au moins sont navigables. Un bâtiment russe a traversé l'île du Roi Georges par celui qui joint la baie de Sitka au détroit de Chatham, vis-à-vis de Houtsnau. Les navires qui fréquentent la côte Nord-Ouest découvrent tous les ans de nouveaux ports parmi les découpures dont elles sont hérissées : nous avons nous-mêmes mouillé dans plusieurs endroits où les Indiens n'avaient jamais vu de navire. Les circonstances qui précédèrent notre entrée à Tchaxa me firent donner à ce mouillage le nom de port Désiré, avant de connaître celui sous lequel les naturels le désignent : j'appelai anse Funeste celle où nous perdîmes les Kodiaques, à l'entrée de Kowalt, et dont je ne pus savoir le nom indigène. Celui de l'estimable armateur du *Bordelais* fut assigné à la petite baie formée par les deux îlots Kitchaka dans le canal de Lynn : les Indiens l'appellent Koukitikakoa.

CHAPITRE XVII.

Départ de Sitka. — Relâche à l'île d'Owehie. — Mouillage à Taïroa. — Détails historiques sur Taméaméa, souverain des îles Sandwich. — Reconnaissance des îles Taourowa, Mowie, Ranay et Morokay. — Séjour à Woawo. — Départ pour la Chine. — Détails sur les îles Sandwich.

Les 14-31. — Il venta grand frais de l'E. les deux jours qui suivirent notre sortie de Sitka. Les nuages chassèrent avec une rapidité extraordinaire; la grosseur et l'irrégulatité de la mer incommodèrent la plus grande partie de l'équipage; plusieurs hommes furent même hors d'état de faire le service. Cet effet singulier de l'agitation des vagues, sur des marins aussi endurcis aux fatigues, fut sans doute déterminé par des dispositions personnelles. A la suite de ce gros temps, nous fûmes contrariés par des vents de S.-E. et de S. très-inégaux. Ceux du N.-O. au N.-E. constamment frais, qui commencèrent à se faire sentir par 50 deg., nous firent gagner deux cents lieues au Sud les quatre jours suivans. Le

Janvier 1819.

19, les compas éprouvèrent des oscillations extraordinaires, et affalèrent de quatre quarts dans la soirée, sans qu'on pût découvrir aucune cause apparente. Les vents repassèrent au S. le 23, et à de courtes variétés près, furent toujours contraires entre le quarantième et le trentième parallèles, espace que nous employâmes dix jours à traverser. Une houle du N.-O., d'un développement immense, mais par cela même peu fatigante, régna sur un trajet d'environ soixante lieues, vers 35 deg. Nord, et 144 deg. Ouest. Le navire, qu'elle élevait sans roulis, tombait ensuite dans le creux des lames de manière à nous cacher la vue de l'horizon, et cette ondulation extraordinaire, dans une direction diamétralement opposée à celle du vent régnant, me parut devoir être le résultat d'une forte tempête passée depuis peu.

Le 3 *janvier.* — Nous entrâmes dans les vents alisés par 31 deg. de latitude Nord et 149 deg. de longitude Ouest : ils varièrent du N.-E. à l'E.-S.-E., et furent constamment frais. Le lendemain, un albatros se montra parmi les paille-en-queue.

Le 6. — A midi, nous coupâmes le Tro-

pique du Cancer par 154 deg. 32 min. Ouest.

Le 8. — A six heures du matin, étant en latitude de la pointe Nord d'Owehie, je dirigeai sur cette île le cap à l'Ouest : on en eut connaissance dans la partie du Sud à sept heures et demie. Les nuages dont elle était chargée ne permirent de l'apercevoir que très-confusément. A midi, la hauteur du soleil donna 20 deg. 17 min., les extrémités apparentes d'Owehie restaient à l'Ouest et au Sud quart-Sud-Est, les plus proches terres dans le Sud-Ouest quart-Sud. Le vent, qui avait varié du N. à l'O., en approchant la terre, étant entièrement tombé, nous restâmes en calme, pendant lequel le navire fut fatigué par une grosse mer très-clapoteuse. La fraîcheur se leva du N.-E. à deux heures, et prit rapidement de la force. Nous en profitâmes pour courir sur le canal entre Owehie et Mowie. Nous demeurâmes dans ce passage avec grand frais et une mer très-battue et brisant de toutes parts, en rangeant à deux ou trois milles la côte d'Owehie, sur laquelle on distinguait plusieurs feux, malgré la brume qui cachait les montagnes. Après avoir doublé la pointe Nord-Ouest de l'île, nous longeâmes la côte occidentale à bonne distance, jusque par le travers de la

Janvier 1819.

baie de Toéyaya (Toeaigh de Vancouver), devant laquelle nous courûmes des bords avec la grande voile serrée et des ris aux huniers. La brise modéra à terre étant toujours forte au large.

Le 9. — Nous courûmes de bonne heure sur la baie avec le pavillon au grand mât; mais les variétés contraires et les calmes nous empêchèrent de rallier le village, que je savais être souvent le séjour de Taméaméa (1) dont la vie et

(1) Taméaméa était, lors du passage de Cook, chef héréditaire d'un canton de l'île d'Owehie, où une espèce de système féodal était depuis long-temps établie, ainsi que dans tout l'archipel. Dans une discussion qui s'éleva quelques années après, à la suite de différends entre le chef suzerain de l'île et ses vassaux, le premier, emporté par la colère, frappa Taméaméa à la figure. Pour punir ce traitement indigne, que ces peuples regardent comme le dernier des affronts, l'assemblée des chefs condamna le malheureux prince à opter entre le poignard et le poison. Taméaméa se conduisit avec tant d'adresse dans ces circonstances, qu'il fut appelé à remplacer le défunt à l'exclusion des héritiers naturels. Après cette élévation inattendue, mais non pas illégale dans ce pays, arrivée vers 1785, Taméaméa sut s'attacher, par des alliances ou des bienfaits, les chefs les plus influens et les plus capables de le servir. Les bâtimens qui commençaient à fréquenter ces parages lui fournirent des armes à feu et des munitions, et il réunit autour de lui des aventuriers intrépides. Son autorité une fois solidement établie à Owehie, Taméaméa attaqua successivement les îles voisines,

le règne se sont prolongés jusqu'à ce temps. On voyait sur la côte quelques pirogues et un petit bâtiment à deux mâts. A dix heures, il vint à bord une embarcation qui nous apprit que Taméaméa était parti depuis cinq jours

plus ou moins soumises à l'influence de son infortuné prédécesseur. Après des guerres longues et sanglantes, soutenues de part et d'autre avec autant d'animosité que de constance, tout l'archipel fut réduit. Au milieu des obstacles sans nombre qu'élevaient contre lui les droits et l'ambition des grands, et la rivalité qui régnait entre les peuples des diverses îles, Taméaméa sut s'affermir dans ses conquêtes, et après celle de Woao, achevée en 1808, son autorité fut reconnue dans les six îles les plus orientales de l'archipel, où il entretint des gouverneurs dévoués. Atouaï et Oniow, défendues par leur éloignement, n'avaient pas été attaquées; mais Tamari, souverain de ces îles, reconnaissait sa suzeraineté et lui payait tribut.

Non content d'avoir dépossédé ces princes, Taméaméa resserra dans des bornes étroites la puissance des vassaux jadis presqu'indépendans. Plusieurs furent dépouillés de leurs domaines, d'autres n'en conservèrent qu'une partie, et un grand nombre, retenus par le conquérant, restèrent éloignés de leurs possessions. Pendant que ce despote habile tenait les chefs dans l'impuissance de lui nuire, la justice et la fermeté de son gouvernement lui conciliaient l'affection et le respect des peuples dont il avait mérité l'admiration par ses exploits. Il établit dans ses états un ordre et une police qui pourraient servir de modèle à plusieurs royaumes de l'Europe. Après avoir employé utilement dans ses guerres tous les aventuriers que le hasard lui avait amenés, Taméaméa sut distinguer les plus recommandables par

Janvier 1819.

pour Taïroa, où il devait passer quelque temps, et qu'il n'était pas possible de se procurer des vivres, aucun chef ne pouvant en fournir aux étrangers sans l'autorisation du souverain. Sur cet avis, je me décidai aussitôt à aller le trou-

leur conduite et leur dévouement, et se les attacha en les élevant aux premiers rangs de la hiérarchie du pays, et en leur donnant des terres. Il adopta quelques coutumes européennes, mais sans paraître vouloir les substituer à celles des insulaires, qu'il observait toujours dans les cérémonies religieuses ou politiques.

En échange du bois de sandal et des provisions que ces îles produisent en abondance, Taméaméa s'était procuré par les navigateurs, presque tous Américains, qui les fréquentent depuis trente ans, des bouches à feu de divers calibres, plusieurs milliers de fusils avec une quantité proportionnée de munitions, beaucoup plus de marchandises de toute espèce que ses besoins n'exigeaient, et 200,000 piastres. Des magasins en pierre ont été construits pour recevoir ces richesses. Le port d'Anaroura, sur la côte Sud de Woao, rendez-vous ordinaire des navigateurs, est défendu par un fort carré armé de quarante canons. Ces moyens imposans ne peuvent être redoutables entre les mains d'artilleurs aussi inexpérimentés que les naturels : ils l'avouent volontiers ; mais ils ajoutent que les agresseurs une fois débarqués trouveraient d'autres obstacles. Taméaméa s'était aussi créé une marine à l'européenne ; elle se composait dernièrement de trois bricks de cent cinquante à deux cents tonneaux, et de quatre petites goëlettes.

Ces bâtimens sont presqu'entièrement montés de gens du pays, qui deviennent en peu de temps de bons matelots de manœuvre. Les matelots de ces navires vont faire la traite des pelleteries à

vcr à sa résidence. Nous fîmes peu de progrès l'après-midi, dans l'exécution de ce projet, ayant été contrariés tant par la brise du S.-O. que par le courant portant Nord, et retardés par un accident qui nous obligea de

la côte Nord-Ouest d'Amérique. Il est étonnant de voir avec quelle facilité ces jeunes gens, nés sous la zone torride, supportent les fatigues de cette navigation si rude et si active.

Taméaméa possédait des troupeaux nombreux, provenus des animaux déposés par les premiers navigateurs : il avait aussi à Woao des chevaux de race californienne. Jusqu'à ces derniers temps les naturels et les navigateurs n'ont retiré que peu de fruit de la multiplication de ces races : on n'en fait aucun usage pour les travaux, et le chef, qui n'en consomme que rarement, est peu disposé à en céder aux étrangers.

Malgré son âge avancé, Taméaméa jouissait d'une bonne santé en janvier 1819. Loin d'annoncer l'approche de la mort, son extérieur portait encore l'empreinte de la force prodigieuse dont il avait été doué.

Il était complétement habillé à l'européenne, comme le sont nos bons artisans en hiver ; sa mise était propre et décente. Un regard sombre et scrutateur était le caractéristique de sa physionomie. Chez lui l'ambition satisfaite paraissait avoir cédé le pas à l'insatiable avarice.

Les événemens mémorables qui ont agité le monde civilisé n'étaient pas sans intérêt pour Taméaméa, et ce qu'il en avait appris paraissait lui avoir inspiré une haute idée de la France, malgré nos derniers désastres.

On s'attendait dans le pays à une révolution à la mort de Taméaméa, et son fils Riorio, peu semblable à lui, ne paraissait

Janvier 1819.

mettre en panne. Nous ne fûmes pas plus favorisés pendant la nuit, qui fut très-belle. Le volcan de Mowna-Roa ne se fit remarquer que par une lueur faible causée par la clarté de la lune qui était à son plein.

Le 10. — A la faveur de petites variétés du N.-O. nous prolongeâmes la côte qui est bordée de rochers, sur lesquels la mer brise avec violence. En approchant de Taïroa nous reçûmes la visite de deux chefs, et d'un Américain attaché à Taméaméa; à dix heures, un naturel décemment habillé à l'européenne,

devoir hériter qu'en partie de sa puissance et de ses qualités. On ne le croyait pas destiné à régner sur les îles conquises, où l'ambition des anciennes familles et les animosités locales, comprimées par les talens et la puissance du père, ne manqueraient pas de se réveiller dès que celui-ci ne serait plus. Riorio devait d'ailleurs éprouver une opposition formidable de la part de Tamanou, sa belle-mère, femme favorite de Taméaméa, appartenant à une famille très puissante. Les dangers qui menaçaient ce jeune prince, doué cependant de plusieurs qualités, semblaient devoir s'accroître par l'influence fâcheuse que quelques notions superficielles des coutumes européennes exerçaient sur son faible jugement. On assurait qu'au lieu d'imiter la conduite de son père au sujet des institutions du pays, il manifestait d'avance l'intention d'abolir le tabou, qui, chez les insulaires du grand Océan équinoxial, est la base de la législation politique et religieuse.

et parlant passablement anglais, s'annonça comme pilote, et me montra son brevet. Il fit diriger beaucoup au Sud du mouillage, à cause du courant qui portait alors au Nord-Ouest sur cette partie de la côte. La brise ayant toujours été faible, nous ne pûmes gagner qu'à quatre heures la rade de Taïroa, où nous mouillâmes par dix brasses, petit gravier, relevant les extrémités apparentes de l'île au Sud 11 deg. Est et Nord 75 deg. Ouest; celles de la baie Nord 67 deg. Ouest et 53 deg. Est; la pointe de rochers à l'extrémité Nord de la plage, au Nord 17 deg. Ouest du compas, à un mille. Ce mouillage n'est pas assez avancé dans la baie, et est trop rapproché de la pointe Nord, sur laquelle les courans portaient alors. On affourcha Nord-Est et Sud-Ouest.

Je descendis aussitôt pour faire ma visite au roi Taméaméa; son secrétaire Elliot me présenta à ce souverain des îles Sandwick (1), qui

(1) Cet archipel se compose de douze îles, situées entre le 18e deg. 54 min. et le 22e deg. 15 min. de latitude septentrionale, et le 217e deg. 30 min. et le 225e deg. 34 min. de longitude.

Cook ayant découvert le premier cinq de ces îles, les ap-

Janvier 1819.

était assis au bord de la mer, près d'une de ses maisons : il me fit diverses questions sur mon voyage, sur la cargaison, et parut très-fâché qu'elle ne contînt pas d'objets de prix. Il s'informa ensuite des nouvelles d'Europe et de la santé de divers potentats. Deux de ses femmes qui étaient présentes, parurent aussi prendre part aux affaires du monde civilisé, dont les personnages les plus marquans ne leur étaient pas inconnus. Une d'elles fit plusieurs questions sur Napoléon. Le chef remit au lendemain de traiter sur les divers objets qui motivaient ma relâche. Dans une seconde visite, le lendemain, j'obtins des vivres frais et du menu cordage du pays, en échange d'outils de charpentier, seuls objets du reste de la cargaison que Taméaméa trouva à sa convenance. Les propositions que je lui fis pour du sandal n'eurent pas de suite, à cause du prix exorbitant qu'il demanda. Il m'accorda sans difficulté la permission d'aller à Anaroura, dans l'île de Woao, où j'étais appelé par la nécessité de faire de

pela Sandwich, nom du premier lord de l'amirauté de cette époque.

l'eau, du bois, et des rafraîchissemens qu'on s'y procure bien plus facilement que dans la partie d'Owehie où nous nous trouvions : je tenais d'ailleurs à visiter ce port, qui est le rendez-vous ordinaire des navires qui fréquentent ces parages, dans l'espoir de trouver à placer d'une manière quelconque notre fonds de cargaison, dont il était impossible de tirer parti à la Chine. L'après-midi, il vint beaucoup de naturels à bord, entre autres Riorio, prince héréditaire, Tamamarou sa belle-sœur et sa femme, ainsi qu'une de celles du roi, avec une suite de gardes et de courtisans. A son départ, le jeune chef fut salué par trois coups de canon. A l'exception de quelques vols peu importans, dont le pilote, qui était resté à bord comme commissaire de police, ne sut jamais découvrir les auteurs, nous n'eûmes pas à nous plaindre des naturels.

Dans la soirée, je fus prendre congé de Taméaméa. Il montra dans cette dernière entrevue une affabilité que je ne lui avais pas encore remarquée. Je cherchai à dissiper l'impression que pouvait lui avoir faite l'état de dénûment

Janvier 1819.

où se trouvait le premier bâtiment français qui eût encore paru à Owéhie (1). Ce sujet lui rappela notre illustre et infortuné Lapeyrouse, dont il cita le passage à Mowie, avec deux grands bâtimens portant le même pavillon que nous. Il me demanda aussi le nom du roi de France, fit des vœux pour la prospérité de S. M., et me recommanda de les lui transmettre. Le vieux chef ne négligea pas de me prévenir qu'on n'était admis dans son port d'Anaroura qu'en payant un droit. Je reçus à bord un homme de confiance chargé de communiquer verbalement les ordres du souverain au gouverneur de Woao (2).

Les calmes et la faiblesse de la brise, variable du N.-E. au S.-E., nous firent employer près de trois jours à ce court trajet. Pendant cette traversée nous eûmes successivement connaissance des îles Taourowa, Mowie, Ranay et Morokay, intermédiaire entre Owehie et Woao.

(1) J'ignorais alors le passage de la frégate *la Canonnière*, commandée par le brave capitaine Bourains, dans son voyage au Mexique.

(2) J'eus aussi pour passagers l'épouse de l'Anglais Young, et une jeune femme de Woao, qui vint joindre le navire au large.

Ranay, dont nous passâmes à deux lieues, n'offre qu'une surface aride, sur laquelle on n'aperçoit aucun vestige de culture ni d'habitation. La nuit du 13 au 14, nous eûmes sous Morokay un fort orage, avec beaucoup de pluie et de tonnerre, mais peu de vent. Il était encore plus menaçant sur Woao, qu'il nous cacha jusqu'au jour malgré sa proximité. Le 14, nous prolongeâmes à deux ou trois milles de distance, une partie de la côte orientale de cette île, qui gît Nord-Est et Sud-Ouest. A dix heures, sous le point Sud-Est, il vint à bord un noir américain qui s'offrit pour pilote. Sous sa direction, après avoir traversé la baie de Witite, dont la côte présente un aspect riant, nous mouillâmes à midi sur la rade d'Anaroura, située à son extrémité Ouest, par douze brasses, fond de petit corail, coquilles brisées et sable fin. On relevait les extrémités apparentes de l'île au Nord, 80 deg. Ouest, et Sud 76 deg. Est, et le mât de pavillon du port au Nord Nord-Est.

Le navire à trois mâts l'*Eagle* de Boston se trouvait seul dans le port.

En arrivant à terre je fus accueilli avec la bienveillance la plus cordiale par trois capitaines

Janvier 1819.

américains, qui m'avaient fait inviter à descendre chez eux. Dans la soirée, je m'abouchai avec Bouky, chef d'Owehie, et gouverneur de Woao pour Taméaméa, par l'intermédiaire de don Francisco Paulo y Marina, espagnol, résidant depuis long-temps dans ce pays, et je pris des arrangemens relativement aux besoins du navire. Je traitai aussi avec le capitaine Davis, pour le placement de ce qui nous restait de cargaison, qu'il prit payable en sandal.

Le 15.—La brise sauta brusquement au Sud-Ouest, avec de fortes apparences de gros temps. La rade n'étant pas tenable pour les vents de cette partie, qui soufflent quelquefois avec beaucoup de violence dans cette saison, je me décidai à entrer dans le port. Le navire ayant appareillé avec une petite brise de l'Ouest, sous la direction d'un Anglais, pilote au service de Taméaméa, toucha sur l'extrémité du banc de l'Est; une double pirogue aidée du petit canot l'ayant fait abattre au vent, il para après avoir talonné fortement pendant dix minutes, sans étaler. A deux heures il mouilla en dehors du fort par 6 brasses fond de vase grisâtre, et affourcha aussitôt dans le Nord-Ouest, relevant

Janvier 1819.

les pointes de la baie au Sud-Est, et à l'Ouest 9 deg. Nord; le bâton de pavillon du fort au Nord 19 deg. Est, à la distance de cinq à six encâblures. Cet accident n'eut pas de suites apparentes.

Le 20. — L'eau, le bois et tous les rafraîchissemens étaient embarqués, ainsi que le sandal dont nous avions fait acquisition, et toutes les dispositions de départ étaient prises. Les vents du Sud et les calmes qui régnèrent pendant sept jours nous firent perdre un temps précieux en nous retenant dans le port.

Le déplaisir que me causa ce fâcheux retard fut adouci par la bienveillance dont je reçus tous les jours de nouveaux témoignages de la part de mes hôtes, les capitaines américains, qui n'oublièrent rien pour me rendre agréable mon séjour auprès d'eux. C'est pour moi une vraie satisfaction de consigner ici les droits qu'ont acquis à ma reconnaissance MM. Davis et Meck, armateur et capitaine de *l'Eagle* de Boston, et M. Pigot, venu quelques années avant sur *le Forester*, et arrivé depuis quelques mois du Kamtchatka, après avoir traversé deux fois le continent.

Janvier 1819.

Le 26. — Une fraîcheur du N.-E s'étant fait sentir, nous sortîmes du port d'Anaroura à sept heures du matin, remorqués par deux canots de *l'Eagle*, une pirogue double, et notre grand canot. Nous bûmes notre dernière bouteille de vin avec le capitaine Meck, qui était venu nous mettre dehors. A son départ, le navire lui rendit le salut qu'il avait fait le surlendemain de son arrivée lorsque j'avais été dîner à son bord. Il nous répondit de la voix. C'était une véritable séparation d'amis. La brise très-molle ayant varié au Sud, nous gagnâmes peu au large dans la journée. Au soleil couchant le relèvement du port d'Anaroura et des extrémités apparentes de Woao nous mit par 21 deg. 13 min. Nord et 160 deg. 20 min. Ouest. Prenant cette position pour point de départ, je fis route pour la Chine en dirigeant sur les Mariannes.

Sans anticiper sur l'importance que la colonisation des côtes occidentales de l'Amérique baignées par le grand Océan septentrional doit donner un jour aux îles Sandwich, cet archipel est déjà d'un grand intérêt, malgré l'imperfection actuelle de sa civilisation et de ses cul-

tures ; ses ports offrent des relâches commodes aux navires employés à la côte Nord-Ouest et à ceux qui passent d'un continent à l'autre. Ils y trouvent des rafraîchissemens abondans ; et d'après le bon ordre établi par le souverain, ils peuvent procéder aux radoubs nécessités par les suites de leur navigation, avec la plus grande sécurité, en se conformant aux coutumes et aux lois des naturels.

Outre les mouillages reconnus par Cook et Vancouver, les Américains ont découvert de bons ports dans ces parages. L'île d'Owehie en a un dans la baie de Weytéa, connu par Vancouver, qui en avait porté un jugement défavorable. Il faut en entrant et en sortant ranger la bande Ouest; on mouille à l'extrémité de l'enfoncement, où on trouve sept brasses d'eau et bonne tenue. On ne peut sortir avec les vents de N., la baie étant ouverte dans cette partie, quoiqu'elle soit située sur la pointe Est de l'île. L'eau, le bois et les rafraîchissemens s'y font facilement, ce canton étant plus fertile que ceux sous le vent.

Woao a un excellent port que la nature a creusé dans le banc de corail qui cerne la côte

Janvier 1819.

méridionale. C'est un barachois tortueux d'environ deux milles de long sur une encâblure de large à l'entrée, et deux et demie dans l'intérieur. Vis-à-vis de son ouverture se trouve un pâté, à l'Ouest duquel il ne reste que douze pieds d'eau à mer basse; la passe gît à peu près Sud quart-Sud-Ouest, et Nord quart-Nord-Est du compas. Il faut pour entrer tenir l'un par l'autre la pointe du fort et un magasin de maçonnerie qui reste dans le Nord. Un autre bâtiment semblable se découvre de l'avant à quelques quarts par babord. On laisse de ce côté le pâté, par le travers duquel il y a quatre brasses, fond de corail. Le barachois a sept brasses d'eau à l'entrée, et plus avant six : le fond est partout de vase. Le port fait deux coudes, le premier sur babord, le second sur tribord. Malgré ces sinuosités, on pénètre facilement dans l'intérieur à la faveur des nuances différentes de l'eau qui signalent le canal et les deux bancs qui le bornent, pour peu que le ciel soit beau. On peut aller jusqu'en dedans du fort, où l'on trouve encore quatre brasses. Les navires qui occupent ce mouillage paient 80 piastres d'ancrage; on en exige 60 de ceux qui s'arrêtent dans le

port extérieur, et de tous 25 pour le pilotage d'entrée et de sortie. Une partie des bancs découvre dans les malines; la mer brise en tout temps sur leurs accores et dans la passe même lors des forts vents de S.-O. qui soufflent parfois dans les mois d'hiver. Ils rendent dangereux le mouillage de la baie de Witité, qui sert de rade au port situé à son extrémité Ouest.

Ce port, dont l'entrée étroite avait échappé aux recherches de l'infatigable Vancouver, a été découvert par les Américains. D'après les cartes de ce grand navigateur, il se trouve par 21 deg. 20 min. Nord et 157 deg. 58 min. Ouest de Gréenvick, ou 160 deg. 20 min. de Paris. La variation y est de 10 deg. Nord-Est. Le village d'Anaraura occupe la partie occidentale d'une plaine fertile qui s'étend entre la mer et les montagnes, sur une demi-lieue environ de profondeur. Les navigateurs y trouvent des rafraîchissemens abondans, tant en produits indigènes qu'en ceux que la prévoyance de nos devanciers y a introduits. Un gros ruisseau se décharge du fond du port à l'extrémité Ouest du village; il ne peut pas recevoir à mer basse nos embarcations européennes: on est obligé

Janvier 1819.

de traiter avec le chef pour avoir du bois.

Je n'ai pas pu me procurer des renseignemens satisfaisans sur l'état numérique, même approximatif, de la population des îles Sandwich. Les personnes qui les fréquentent depuis long-temps assurent que le nombre des naturels diminue, et donnent pour preuve de cette décadence celle des cultures, beaucoup de terrains naguère couverts de plantations étant maintenant en friche.

Ces insulaires sont robustes et fort endurcis aux fatigues. Il est étonnant de voir des habitans de la zone torride supporter les froids de la côte Nord-Ouest d'Amérique et les travaux de cette pénible navigation, sans que leur santé en soit altérée. Les jeunes gens mettent une espèce de point d'honneur à faire quelques voyages: on en trouve à bord de tous les bâtimens de traite, qui en prennent en allant à la côte pour renforcer leur équipage : nous en eûmes nous-mêmes deux que *le Brutus* nous céda dans le détroit de Chatham; ils soutinrent aussi bien que nos gens les rigueurs de l'hiver de la Nouvelle-Archangel, pendant lequel ils furent constamment employés aux corvées les plus pénibles,

concurremment avec nos matelots. Le nombre des naturels qui ont subi cet apprentissage est assez considérable pour fournir à l'armement des navires de Taméaméa. Les Indiens ont généralement adopté nos instrumens de charpentage, et s'en servent adroitement; ils se sont également familiarisés avec nos armes à feu; ils substituent volontiers à leurs vêtemens indigènes quelques-uns de nos tissus, particulièrement nos draps bleus légers. Sous le rapport des coutumes et de l'industrie, l'influence de la communication des insulaires des Sandwich avec les nations civilisées n'a pas été plus loin: les naturels n'ont rien changé à la construction de leurs demeures ni à leur manière de vivre. Les bestiaux se sont multipliés; mais, malgré les troupeaux considérables de bœufs, de moutons et de chèvres qui existent aujourd'hui dans ces îles, les naturels en consomment peu, et le caprice de Taméaméa, qui en est le possesseur exclusif, ne permet pas qu'ils deviennent une ressource pour les navigateurs, auxquels il n'en cède que rarement. Les chevaux venus originairement de Californie prospèrent aussi; j'en ai vu une cinquantaine dans la plaine d'Ana-

Janvier 1819.

raura, qui ne paraissent pas avoir dégénéré; mais on ne les emploie d'aucune manière.

Quoique le climat et le sol des Sandwich soient généralement favorables à nos légumes, ils n'entrent que comme un faible accessoire dans le régime alimentaire des naturels, qui ne se sont attachés qu'à la culture de ceux qui n'exigent que peu de soins, tels que les giraumons et les melons d'eau; les autres se rencontrent rarement.

Un vieux soldat prussien, que sa destinée a conduit du camp du grand Frédéric à Woao, y exerce le jardinage avec succès, et fournit d'excellens légumes aux navires qui relâchent à Anaraura. Don Francisco Maria fait d'assez bon vin des vignes dont il a apporté les plants de la Californie. Cet homme actif et industrieux distille aussi le jus de la canne indigène, et élève des arbres fruitiers. Les essais qu'il a faits sur la culture des cafés, de l'indigo et du coton, ont eu des résultats non moins satisfaisans, qui prouvent qu'il est peu de productions précieuses des deux Indes qui ne puissent être naturalisées dans cet archipel, où des bras laborieux ouvriraient bientôt des res-

sources importantes au commerce. Mais avant tout il faudrait vaincre la répugnance que les goûts et les habitudes paresseuses des naturels apportent aux travaux des grandes cultures, et on ne peut attendre ce résultat que des progrès de la civilisation, qui excite l'industrie en faisant naître de nouveaux besoins.

Il y a peu d'années que Taméaméa (1) fit construire à Anaraura un fort carré d'environ cinquante toises de côte, dont celui du Sud bat le port extérieur et les passes, celui de l'Ouest le port intérieur, et les deux autres la campagne. Le front du Sud n'a qu'un simple parapet, les trois autres côtés ont un rempart de huit à neuf pieds de hauteur. Les deux fronts de mer sont armés de quarante canons; celui du Sud a des pièces de dix-huit. Cet ouvrage, qui a été tracé par Young, a plusieurs défauts, dont le principal est que trois de ses côtés seraient battus en enfilade ou de revers par le navire qui canonnerait un des fronts de mer. Tous les canons sont montés sur des affûts de marine, dont la plupart ont été faits par les naturels. La con-

(1) Ce personnage remarquable est mort quelques semaines après notre passage.

Janvier 1819.

struction de ce fort fut déterminée par les inquiétudes qu'inspira à Taméaméa l'apparition des Russes à Atonay. Le désir de prendre part au commerce du sandal, déjà en décadence, avait fait concevoir au gouverneur Baranoff l'idée de former un établissement dans cette île. Cette entreprise, à laquelle le souverain du pays ne mit pas d'opposition, excita l'inquiétude de Taméaméa, et lui fit prendre des dispositions défensives extraordinaires; elle fut abandonnée aussitôt l'arrivée de M. Heigmeister à Sitka. Cet établissement, qui, quoique toujours languissant, avait coûté des sommes énormes à la compagnie, n'a servi qu'à inspirer aux Indiens des sentimens de méfiance envers les Russes. Ces impressions, que la retraite de ces étrangers n'avait fait qu'assoupir, ont été réveillées par le passage du *Rurik* et de *la Kamtchatka*.

Peu de temps avant notre passage, Taméaméa avait expédié un de ses navires pour la Chine, sous son pavillon particulier, qui est à sept bandes horizontales, blanches et rouges. Les Chinois n'ayant pas permis à ces nouveaux venus de monter à Canton, ils avaient dû traiter leurs affaires à Macao, où ils avaient vendu

leur cargaison de sandal. Ce bois est jusqu'à présent le seul objet qui puisse s'exporter de ce pays, que des bras laborieux pourraient couvrir des productions des Antilles. Les Américains furent les premiers à y reconnaître cette production il y a environ douze ans, et en font depuis une branche de commerce. Les cargaisons qu'ils ont exportées ont été tirées principalement de Woao, où il en reste peu dans les environs du port. L'intérieur des quatre grandes îles, et particulièrement d'Owehie et de Mowie, en est encore couvert. Le sandal des Sandwich ne passe qu'après celui de la côte de Malabar et de Timor. Le sandal a été également d'une grande ressource à Tamari, chef d'Atonay. Outre le commerce de ce bois précieux, Taméaméa se réserve généralement tous les trafics de quelque importance; quelques-uns de ses favoris seulement obtiennent la permission de traiter avec les étrangers. La quantité étonnante de munitions et d'armes, de tissus et de marchandises de toute espèce qu'il possède ne lui laisse rien à désirer de nécessaire, ni même d'utile dans la sphère de ses besoins et de ses connaissances. Les bases sur lesquelles les Américains ont

Janvier 1819.

établi leurs opérations n'existent plus. Comme on ne peut pas spéculer sur les caprices du vieux chef, qui lors de mon passage voulait des draps fins, des mousselines, des vins délicats, le commerce du sandal de ces îles, qui d'ailleurs tombe en défaveur à Canton, doit se ralentir considérablement.

CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

Mouillage à Macao et à Wampou. — Echange de marchandises. — Commerce de la Chine avec les Etats-Unis et l'Angleterre.—Départ de Macao.—Thonqua, mandarin de troisième classe. — Détroit de la Sonde. — Relâche à Aniers.—Ile Maurice. — Cap de Bonne-Espérance. — Entrée dans la Gironde. — Résumé.

En partant de Woao, je donnai du Sud à la route jusqu'au dix-huitième parallèle, que je comptais suivre jusqu'aux Mariannes, les vents étant plus frais dans ce parage que vers le Tropique. Le début de cette traversée fut loin de répondre à notre impatience. Woao, dont les plus hautes terres ne méritent pas le nom de montagnes, fut à vue pendant trente heures. Nous ne gagnâmes que 56 lieues jusqu'au 31, cinquième jour de notre sortie. Dans ce laps de temps, les vents, très-faibles, avec des intervalles de calme, varièrent d'abord du S.-E. au S.-O., et ensuite au N.-E.; il régna une houle de l'O. très-longue.

Le 1er *février*.—La brise fraîchit, et, depuis,

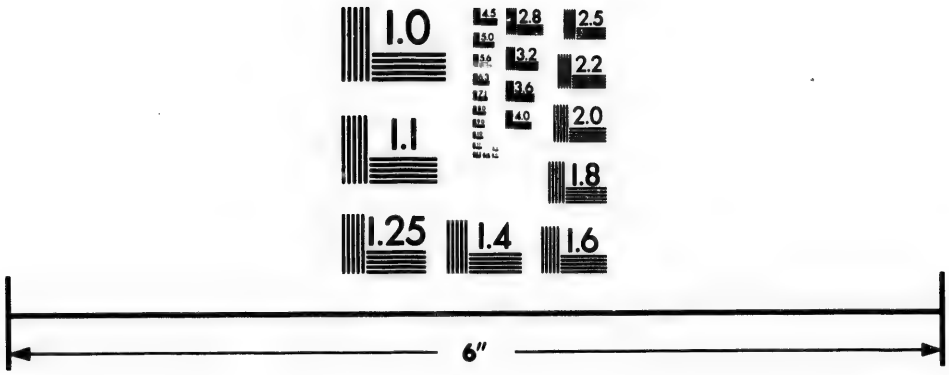
Février 1819.

souffla généralement de la partie de l'Est, avec une force modérée. Nous la trouvâmes cependant beaucoup moins constante sous tous les rapports, qu'à la même distance de l'équateur dans d'autres parties des deux hémisphères : nous eûmes des journées de cinquante-cinq lieues, d'autres seulement de vi -trois. Le vent varia souvent de quatre à cinq quarts de chaque côté dans les vingt-quatre heures, et hâla quelquefois l'O., tant par le S. que par le N. Les grains et les pluies furent très-fréquens.

Le 24. — A huit heures du soir, je me faisais à 50 milles dans le Sud-Est de la partie Nord d'Agrigan ; je dirigeai au Nord-Ouest dans l'intention de traverser les Mariannes par le passage de La Pérouse (1). Le lendemain à cinq heures du matin, étant en latitude, je mis le cap à l'Ouest. Un moment après de fortes apparences de terre se firent remarquer sous les nuages amoncelés dans cette partie. A sept heures on eut connaissance de l'Assomption par le bossoir du vent, et Agrigan se découvrit en même

(1) C'est le nom que donnent les Américains au canal entre Agrigan et l'Assomption.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

temps par le travers de l'autre bord. A midi la hauteur du soleil donna 19 deg. 31 min. de latitude Nord; on releva en même temps l'Assomption du Nord 12 à 18 deg. Ouest, le milieu d'Agrigan au Sud 7 deg. Est du compas. Quoique cette dernière île fût à peine visible à l'horizon, le soin qu'on avait mis à la suivre de l'œil ne laisse pas lieu de craindre de méprise dans ce relèvement. D'après ces données et la latitude de 18 deg. 54 min. Nord, que les meilleures autorités modernes assignent à Agrigan, le milieu de cette île serait situé à sept milles à l'Est de l'Assomption; cette dernière étant par 143 deg. 15 min. Est selon La Pérouse, la longitude d'Agrigan doit être 143 deg. 22 min. Cette différence de méridien était confirmée par la montre qui mettait l'Assomption par 143 deg. 28 min., et Agrigan par 143 deg. 35 min. Les relèvemens ont été corrigés de 3 deg. 30 min. de variation Nord-Est. L'état du ciel ne permit pas de prendre des distances la nuit. Le sommet de l'Assomption fut constamment caché par un petit nuage de vapeur blanche; de l'extrémité de cette espèce de bonnet, il se détachait à chaque instant des flocons qui dispa-

Mars 1819.

raissaient bientôt. Il me semble que ce ne pouvait être que la fumée de quelques feux souterrains.

L'aspect de ce rocher, dont nous passâmes à 10 milles, n'est pas moins lugubre que du temps de La Pérouse. Nous ne fûmes jamais à moins de huit lieues d'Agrigan ; à cette distance nous ne pûmes faire de remarque. Dans cette traversée des Sandwich aux Mariannes, nous n'éprouvâmes que 18 min. de différence Ouest ; mais le navire fut porté de 107 min. dans le Sud. Après avoir doublé ces îles, la brise ne varia que de l'E. au N.-N.-E., et fut constamment assez fraîche.

Le 7 mars. — A trois heures et demie du matin, n'étant qu'à quelques milles de la plus Nord des îles Bachées, je pris le bord de l'Est sous petite voile. Le temps était menaçant, il ventait grand frais du N.-N.-E. En revirant au Nord-Ouest, à cinq heures et demie, nous eûmes à la fois connaissance des six îles les plus septentrionales, s'étendant du Nord-Nord-Ouest à la distance de quatre lieues. La grosse mer et la force du vent me faisant perdre l'espoir de

doubler la troisième, j'arrivai à sept heures un quart pour passer entre la quatrième et la cinquième. Ce canal a environ cinq milles de large; il m'a paru libre de *dangers*, à l'exception d'un rocher cerné de pierres et de petits brisans à un quart de lieue seulement dans le Sud-Est de la quatrième île. La cinquième, qui est la plus grande de cet archipel, est élevée, accore et parfaitement saine. Aucun navire, à ma connaissance, n'avait pratiqué ce débouquement avant *le Bordelais*. Au moment d'y entrer, on vit une septième île dans le Sud quart-Sud-Est de la grande. Autant que j'ai pu juger en côtoyant à la distance de une à trois lieues avec un sillage de sept à huit nœuds, il y a passage entre toutes ces îles, excepté entre la troisième et la quatrième, qui sont presque liées par une chaîne de rochers. D'après le gisement des côtes opposées de ces deux îlots, l'ouverture étroite qui les sépare ne peut être aperçue que des bâtimens qui passent dans l'Est ou dans l'Ouest, ce qui est probablement cause que les cartes n'en font qu'une seule île, désignée sous le nom d'île Monmouth. Dans la traversée de

Mars 1819.

dix jours des Mariannes aux Bachées, la différence Ouest ne fut que de 9 min., mais nous fûmes portés de 121 min. dans le Sud.

A huit heures nous débouquâmes dans les mers de la Chine (1). Je portai au vent du banc de Pratas, de manière à assurer notre passage au Nord de ce *danger*, malgré les forts courans portant au Sud. Il continua à venter grand frais en hâlant le N.-E., avec une mer grosse, clapoteuse et très-dure, et un temps qui ne permit pas de faire d'observations ni le 7 ni le 8. Le vent se modéra de bonne heure le 9, la mer s'embellit, et les apparences de mauvais temps firent place à la brume. A quatre heures on eut connaissance de deux sampaugs (2) qui couraient au large, en même temps la sonde donna trente-six brasses fond de sable et coquilles cassées. A cinq heures et demie on aperçut la côte de Chine dans le Nord-Est: elle s'étendit bientôt dans la partie de l'Ouest; plusieurs îlots la bordaient, et tout l'intérieur était

(1) Un instant après, le petit hunier, qui, à la vérité, était mûr, fut défoncé. C'est l'avarie la plus grave que nous ayons éprouvée dans la voilure.

(2) Bateaux chinois : ceux-ci étaient des pêcheurs.

Mars 1819.

montueux. Nous louvoyâmes à petits bords en nous entretenant par le brasseyage de douze à vingt brasses. Un grand nombre de sampaugs pêchaient autour de nous. La brume ne permit pas de faire d'observations : les relèvemens et le gissement de la côte qui s'étendait Est et Ouest, rapportés à mes cartes qui étaient à petit point, déterminèrent notre position à la hauteur de Kingoe par 22 deg. 33 min. Nord, et 112 deg. 45 min. Est, ce qui nous mettait à trente lieues à l'Est-Nord-Est de Macao. Pendant cette traversée de deux jours des îles Bachées à la côte de Chine, les courans nous portèrent 111 min. à l'Ouest, et 14 min. seulement au Sud. Les renseignemens que nous obtînmes des pêcheurs, tout imparfaits qu'ils étaient, confirmèrent l'opinion que j'avais conçue sur notre position. La faiblesse du vent et les variétés contraires rendaient nos progrès très-lents, malgré notre empressement à mettre les circonstances à profit. On prit des mesures pour recevoir les pirates en cas de rencontre ; et afin d'éviter les surprises de nuit, on tint à distance les sampaugs qui se trouvaient en grand nombre sur notre chemin. Le temps, constamment cou-

Mars 1819.

vert depuis le 6, s'éclaircit le 10. A midi la hauteur du soleil nous mit par 22 deg. 39 min. de latitude et le relèvement par 112 deg. Ouest de longitude.

Le 11. — On découvrit de bonne heure les Lemas et plusieurs autres îles orientales du groupe situé à l'embouchure de la rivière de Canton. A cinq heures, au moment de donner dans les passes, un pilote vint à bord : après avoir fait des demandes exorbitantes, me voyant disposé à me passer de lui, il s'engagea à conduire le navire devant Macao, à des conditions raisonnables (1). Le calme et le jusan nous obligèrent à mouiller à trois heures et demie, relevant le pic de Lautao au Nord-Nord-Est, celui de Linting à l'Est-Sud-Est. Je me rendis aussitôt à Macao afin de prendre langue et de me procurer un pilote pour remonter à Wampou. J'arrivai à Macao à minuit. Le navire mouilla en rade à neuf heures du matin le lendemain, qui, pour les habitans de cette ville et pour les navigateurs venus par l'Est, était le 13 mars. Nous avançâmes notre date d'un jour afin de nous mettre au courant. Je revins à bord

(1) Pour quinze piastres.

avec le pilote, et le 14 nous appareillâmes à six heures du soir pour Canton. Nous entrâmes dans la rivière le surlendemain, et le 17, à deux heures et demie après midi, nous mouillâmes à Wampou auprès du navire *l'Indienne*, de Nantes.

Les retards que nous avions éprouvés tant en Amérique qu'aux îles Sandwich eurent une influence fâcheuse sur nos opérations à la Chine, où nous n'arrivâmes que dans l'arrière-saison. Les difficultés qui entravent les affaires à cette époque reculée se trouvaient aggravées par le nombre inou d'Américains qui, nous ayant précédés, avaient fait tomber la valeur des importations et épuisé ou renchéri les marchandises du pays. Nous ne pûmes placer le cuivre qu'à 19 piastres le pikle (62 kil.). Le sandal des Sandwich, qui jusque là n'avait jamais été au-dessous de 13 piastres, ne se vendit que 9, et celui des Marquises 6. Les peaux de loutres, dont il était venu une quantité médiocre, avaient conservé leur valeur, et rapportèrent l'une dans l'autre 30 piastres, malgré la qualité inférieure de celles de Californie, qui faisaient près de la moitié. Quelques fourrures des détroits du Nord furent portées à 54 piastres. Les

Mars 1819.

soies écrues, l'écaille, la rhubarbe, étaient épuisées, et le thé vert très-rare. Ce ne fut qu'au taux de 80 piastres le pikle que nous pûmes obtenir une petite quantité de celui dit poudre à canon, le plus recherché dans nos marchés. Le sucre, seul objet d'un prix raisonnable, était à 7 piastres $\frac{1}{2}$. Nous le fîmes entrer pour une portion considérable dans la composition de notre petite cargaison, quoique cette espèce fût encore peu connue en France, et que les lettres que j'avais trouvées à Macao ne m'autorisassent à en prendre que quelques quintaux pour échantillon.

Dès notre arrivée à Wampou, on s'occupa des travaux nécessaires pour mettre le navire en état d'effectuer son retour en France. La solidité des liaisons et l'état de la carène m'inspirant encore beaucoup de confiance, malgré la perte du doublage et les accidens de nos longues navigations, je me bornai à changer quelques écarts des œuvres mortes et placer sous les bossoirs le peu de cuivre qui nous restait. Le biscuit était épuisé ainsi que la salaison, une partie de celle faite à San-Francisco ayant été cédée aux Américains aux Sandwich. Je fis con-

fectionner de ces deux articles, à un prix assez modéré, une quantité suffisante pour nous rendre en Europe : il fallut aussi nous munir de manœuvres courantes et de toile à voile.

Je fis valoir la petitesse du navire et la faiblesse de sa cargaison pour le soustraire aux charges énormes imposées à nos bâtimens, dans un temps où il n'en venait à la Chine que d'un port considérable, et pour obtenir qu'il fût traité comme les Américains venant de la côte Nord-Ouest : malgré l'absurdité d'assimiler *le Bordelais* à un vaisseau de compagnie, les Chinois, alléguant l'usage établi, rejetèrent ma demande; et le seul fruit que je retirai de mes démarches, fut une diminution de 700 piastres sur la gratification du comprador, dont la meilleure partie, ainsi que les autres dépenses de cette espèce, tourne au profit des autorités.

Nous appareillâmes de Wampou le 23 avril, et nous mîmes à l'ancre devant Macao le 25, après avoir fait deux mouillages dans la rivière. Je passai la journée suivante dans cette ville pour remettre mes paquets pour la France, et pour prendre du vin avec quelques médica-

Avril 1819.

mens. Le 27 nous fîmes voile de la rade de Macao, de conserve avec *l'Indienne*.

Le commerce de la Chine a éprouvé quelques changemens dans le quart de siècle pendant lequel les circonstances nous ont exclus de ce pays. Celui qu'y font les Etats-Unis, si faible au commencement de nos troubles, a pris une extension proportionnée à l'accroissement de leur population et de leurs richesses. La guerre avait presque entièrement suspendu ces relations; il n'était venu que neuf bâtimens pendant les années 1813 et 1814. Depuis la paix, cette branche de navigation a repris une activité que chaque année a vue s'accroître. Dans le cours de la saison ou année commerciale, comprise entre le 1er juillet 1815 et le 30 juin suivant, la rivière de Canton a été fréquentée par trente bâtimens américains, dont le port réuni s'élevait à 10,200 tonneaux; la saison de 1816 à 1817, il en est entré trente-huit, du tonnage total de 13,096 tonneaux; la suivante en a vu trente-neuf, portant 14,325 tonneaux. Il en était arrivé quarante-sept dans les dix mois de la saison 1818 à 1819, écoulés jusqu'à notre départ; les trois quarts de ces derniers ont dû

porter leurs cargaisons dans leurs ports. Les avantages que présente ce tableau sous le rapport de la navigation, sont en grande partie balancés par les suites fâcheuses que doit avoir pour un pays aussi peu riche en numéraire que les Etats-Unis, l'exportation énorme d'espèces monnayées, au moyen desquelles ce commerce s'alimente. La Chine a reçu par cette voie dans les trois premières années précitées, 1,922,000 piastres, 4,545,000 et 5,601,000 piastres. Il en avait été introduit plus de 7,000,000 dans les dix premiers mois de 1818 à 1819. Dans les trois années dont le relevé complet a été fait, la valeur totale des importations par les bâtimens des Etats-Unis, avait été respectivement de 2,527,500 piastres, 5,609,600 et 7,076,800 piastres. Les produits des contrées baignées par le grand Océan dans l'un et l'autre hémisphère, formaient une partie considérable des marchandises importées. Il est probable que la Chine ne recevra pas de long-temps autant de navires américains, d'après les mauvais succès qu'ont dû avoir la plupart des expéditions de l'année dernière.

Tandis que les autres nations ne se procurent

Avril 1819.

les produits de la Chine que par le sacrifice d'une partie plus ou moins considérable de leur numéraire, l'Angleterre est parvenue non-seulement à s'affranchir de ce tribut, mais même à faire de ce commerce une mine fertile, qui augmente les richesses métalliques de ses possessions asiatiques, et par conséquent sa puissance. Ce succès est dû à l'accroissement progressif de l'importation des marchandises de l'Inde, particulièrement des cotons et de l'opium, ainsi que des lainages de ses manufactures. Le débouché immense que ce dernier article trouve maintenant chez les Chinois, est le fruit de sacrifices faits pendant plusieurs années, avec une persévérance courageuse qui a vaincu la répugnance de ce peuple pour tout ce qui vient des étrangers, et l'a accoutumé à l'usage des tissus anglais. Dans la saison de 1817 à 1818, la Chine reçut seize vaisseaux de compagnie d'Angleterre, et trente-neuf bâtimens particuliers armés dans l'Inde. La valeur des importations faites par les premiers fut de 5,045,000 piastres, somme dans laquelle les lainages et les métaux de la métropole figurent respectivement pour 3,130,000 et 260,000 pias-

tres, et les cotons de l'Inde pour les 1,650,000 piastres restantes. Les exportations chargées d'environ 200,000 piastres de frais et dépenses diverses, montèrent à la somme de 6,390,600 piastres. Le commerce particulier introduisit pour 1,082,000 piastres de marchandises; ses exportations furent de 4,004,000 piastres, en comptant 460,000 de frais. Les pacotilles et les dépenses des capitaines et des officiers de la compagnie sont comprises dans le second chef, mais j'ignore dans quelles proportions; peut-être contient-il les 280,000 piastres de marchandises d'Europe qui font partie des importations particulières. La totalité des importations faites par les bâtimens anglais, tant appartenant à la compagnie qu'aux armateurs particuliers, s'est élevée, de 1817 à 1818, à la somme de 16,126,700 piastres; les exportations ne présentent qu'une valeur de 10,394,700 piastres, toutes dépenses comprises; la balance en faveur du commerce anglais est de 5,632,000 piastres, dont la remise doit s'effectuer dans l'Inde. Dans la somme des importations, les produits de l'Angleterre représentent une valeur de 3,670,000 piastres; ceux de l'Inde

Avril 1819.

12,456,000 piastres. En isolant son compte de celui de l'Angleterre, ce pays aurait 8,450,000 piastres à répéter sur la Chine.

Auprès du commerce de l'Angleterre et des Etats-Unis, celui des autres nations est insignifiant. J'ignore le nombre des bâtimens qu'elles ont envoyés à la Chine depuis la pacification de 1814. A ma connaissance, il n'en est venu que trois hollandais et un suédois; mais les portugais ont été plus nombreux.

Si les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons excluent la probabilité de voir le commerce de la Chine nous procurer des avantages comparables à ceux qu'en retirent les dominateurs actuels de l'Inde, elles nous permettent au moins d'aspirer à entretenir ces relations sans aucun sacrifice de numéraire; peut-être pourrons-nous un jour faire entrer nos tissus en concurrence avec ceux de l'Angleterre. En attendant, la traite des pelleteries à la côte Nord-Ouest d'Amérique, et le commerce de la mer du Sud, nous offrent dès à présent les moyens de pourvoir par les échanges aux besoins de nos marchés. La faveur dont jouissent les produits de notre sol et de notre industrie dans l'Amérique mé-

Avril 1819.

ridionale, nous promet des résultats bien plus importans, et doit nous faire espérer de voir notre commerce former des relations aussi étendues qu'avantageuses avec les riches contrées situées sur le grand Océan; mais dans l'état de faiblesse et de timidité où un quart de siècle si fécond en désastres a plongé le commerce français, il serait nécessaire de stimuler l'esprit d'entreprise par des encouragemens. Dans les circonstances actuelles, l'apparition de quelques bâtimens du Roi, d'une force respectable, serait aussi très-avantageuse en entretenant le respect dû au pavillon français, et en déposant de la protection que Sa Majesté accorde au commerce de ses sujets.

Avant de quitter la Chine, je me fais un plaisir de reconnaître les procédés aussi obligeans que délicats que j'y reçus de la part de M. de Verinnes, armateur de *l'Indienne*. Je ne puis non plus passer sous silence la manière agréable dont je fus accueilli par les facteurs et les négocians des diverses nations unies par les liens de la civilisation. J'eus particulièrement à me louer du chevalier Liungsted, facteur de Suède, dont les témoignages affectueux

et la bienveillance me firent oublier que la France n'avait pas d'agent dans ce pays.

La conduite du haniste Chonqua, mandarin de troisième classe, avec qui j'ai traité toutes les affaires du navire, le rend digne sous tous les rapports de devenir, comme il le désire, le haniste en titre des Français.

Je ne porterai pas plus loin ma relation : l'intérêt qui s'attache à l'expédition du *Bordelais* jusqu'à son arrivée en Chine, ne pouvant s'étendre à sa dernière traversée, qui n'a pu rien ajouter aux connaissances que plus de deux siècles de fréquentation régulière ont fait acquérir sur les parages qui lui restaient à parcourir pour se rendre en France. Je me contenterai de dire que, parti de la rade de Macao le 17 avril, ayant eu à remonter les mers de Chine à contre-mousson, ce ne fut que le 30 mai qu'il en sortit par le passage de Carimata, et le 7 juin qu'il doubla le détroit de la Sonde, après vingt-quatre heures de relâche à Aniers. Une voie d'eau qui se déclara de l'avant, nécessita son entrée à l'île Maurice, où il relâcha du 1er au 17 juillet. Le 20 il passa sur la rade de Saint-Denis pour prendre les paquets du gouverneur de l'île de

Bourbon. Il doubla le cap de Bonne-Espérance le 13 août. Sa traversée ayant été retardée jusqu'aux Açores par des brises faibles et presque toujours contraires, et dans l'Est de ces îles par une série de vents de N.-E. souvent très-violens, *le Bordelais* fut obligé de demander des vivres à trois bâtimens différens, et ne fit son atterrage sur la côte d'Oléron que le 19 novembre. Il rentra dans la Gironde le 21, et termina ainsi son voyage autour du globe en trente-sept mois et deux jours, dont vingt-deux mois et six jours sous voile.

Quoique l'équipage fût encore fort de vingt-trois hommes, il n'en restait que dix-sept des trente-quatre embarqués à Bordeaux; un seul avait été enlevé par la mort, mais il avait fallu en débarquer cinq pour cause de santé, et onze avaient déserté. Le nombre de ces derniers ne doit pas étonner, en considérant que l'espoir de trouver l'occasion de faire la course sur les côtes d'Amérique avait attiré à bord, lors de l'armement, beaucoup de mauvais sujets. D'un autre côté, nous eûmes le plaisir de ramener sous pavillon quatre Français. La composition de l'équipage, dont la presque-totalité appar-

1819.

tenait au Midi de la France, et était peu accoutumée aux fatigues, explique les maladies continues qui le désolèrent pendant les deux premières années.

Il est à remarquer que, malgré la rigueur de l'hiver de la côte Nord-Ouest, la santé de l'équipage ne fut jamais dans un état plus satisfaisant que depuis notre départ de Californie.

Le scorbut ne se manifesta que très-légèrement, dans la traversée des Sandwich en Chine seulement.

Il m'est agréable de terminer ma tâche en rendant à mes braves collaborateurs les témoignages dus au courage, aux talens et à la patience dont ils ont fait preuve au milieu de la longue série de dangers, de fatigues et de privations que nous avons éprouvés dans le cours de notre voyage, et particulièrement dans les deux campagnes à la côte Nord-Ouest d'Amérique. J'ai surtout à me louer des services de M. Foucault, lieutenant de vaisseau, mon second, dont le coup d'œil sûr et rapide prévint la perte du navire à Nitinat, la nuit du 24 au 25 septembre 1817. Je fis le sacrifice de cet officier distingué, dont l'amitié ne m'était pas moins

1819.

connue que l'expérience, en faveur de *l'Indienne*, dont il prit le commandement en Chine. M. Briole, qui le remplaça, ajouta aux titres qu'il avait déjà à ma confiance, par la manière dont il s'acquitta de ses nouvelles fonctions. La conduite de M. Partarieux, embarqué volontaire, lui mérita d'être fait officier en décembre 1817, et répondit toujours à mon attente. Pour faire l'éloge de M. Vimont, officier de santé, il suffit de dire que la mort, qui le menaça lui-même plusieurs fois, n'atteignit parmi nous qu'une seule victime. M. Eyssautier, volontaire, se rendit surtout très-utile par son intelligence à saisir les différens idiômes des peuplades sauvages. J'ai été généralement satisfait des hommes de l'équipage, qui, fidèles à leurs engagemens, sont revenus en France avec le navire.

Exécuteur d'une entreprise à laquelle, à côté d'intérêts particuliers, se trouvent attachés des intérêts nationaux, je regrette vivement de n'avoir pu obtenir des résultats assez avantageux pour compenser les sacrifices du négociant patriote et courageux qui n'a pas craint de faire seul tous les frais d'une mise-dehors considé-

1819.

rable, et pour présenter, sous un jour favorable, à nos armateurs, l'immense débouché que le grand Océan offre à leurs spéculations. Mes regrets sont allégés par la conviction d'avoir employé toutes les ressources de l'activité et de la persévérance afin de suppléer à la défectuosité des moyens mis à ma disposition, d'après des renseignemens inexacts ou surannés, et par la perspective des succès que notre expérience a préparés aux expéditions qu'on pourra tenter à l'avenir.

En envisageant le voyage du *Bordelais* sous le rapport de l'intérêt général, on remarquera que, par l'intermédiaire de ses opérations sur les côtes du grand Océan, il a pu obtenir son retour au moyen d'une cargaison composée des produits de notre sol et de notre industrie, tandis que par la voie suivie ordinairement dans les relations avec la Chine, le chargement que le navire a pris dans ce port aurait coûté à la France une extraction d'espèces de plusieurs centaines de mille francs. Ces considérations fixeront l'attention d'un gouvernement sage, juste appréciateur de tout ce qui se rattache aux intérêts nationaux, et appelleront sa solli-

1819.

citude sur une carrière nouvelle qui, sous les rapports commerciaux, a l'avantage de substituer l'emploi des produits à celui du numéraire, et, sous le rapport de la marine, devient une école inappréciable pour former d'excellens sujets pour le service des vaisseaux du Roi.

Je croirai mes peines bien employées si elles peuvent concourir à l'accomplissement de l'un ou de l'autre de ces objets importans. Quelles que soient les suites de mon voyage, j'ose croire que, quoique entrepris sur un bâtiment particulier, sa nature ne permettra pas de le considérer comme étranger au service de l'État.

FIN.

VOCABULAIRE

DES TERMES DE MARINE

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

ABATTÉE (une). Premier mouvement du navire lorsqu'il appareille.

ACALMIE (une). Cessation du vent.

ACCORES. On dit qu'une terre est accore quand près d'elle il existe une grande profondeur.

AFFOURCHER. Fixer un vaisseau sur ses ancres de manière à ce qu'il n'ait rien à craindre de l'effet des courans divers.

AJUS (faire). Joindre deux cordages par des nœuds.

ALISÉS (vents). Ils règnent dans l'océan Atlantique depuis les 28 deg. ou 30 deg. Nord, jusque vers l'équateur.

AMARRER. Fixer le vaisseau dans un port, sur une rade, sur ses ancres.

AMURES. Les amures sont du côté d'où vient le vent.

ANCRE à pic. L'ancre est à pic, quand, dans l'appareillage, elle est au moment de quitter le fond.

— à jet. Petite ancre.

ANCRE surjouallée ou surjalée. Embarras du câble qui retient l'ancre.

— (chasser l'). On dit que l'ancre chasse quand le vaisseau l'entraîne avec lui.

— (laisser tomber l'). Action de mouiller l'ancre.

— de veille (faire peneau de l'). Se disposer à mouiller l'ancre.

APPAREILLER. C'est cesser d'être à l'ancre pour mettre à la voile.

ASSURER ses couleurs. C'est tirer un coup de canon en arborant le pavillon national.

AURIQUES et latines. Différentes voiles.

B.

BABORD. Côté gauche du vaisseau.

BONNETTES basses. Espèce de voile de beau temps.

BORDÉES (prendre les). C'est lorsque la direction du vent avec la quille d'un vaisseau forme un angle de 67 deg. 30 min.

BOSSOIR (le). Pièce de la construction d'un vaisseau, destinée à supporter l'ancre.

BOUÉE. Corps léger fait de bois ou de liége, destiné à flotter au-dessus d'une ancre mouillée, à laquelle il est lié par l'orin.

BRASSE (une). Longueur de cinq pieds.

BRISANS. Ecueils à fleur d'eau sur lesquels la mer brise et écume.

C.

CAP (porter le). Un vaisseau porte le cap sur un objet quand il se trouve devant lui dans la direction de sa quille.

CARGUER les voiles. Action de diminuer la surface des voiles pour faire cesser l'action du vent dessus.

CLAPOTEUSE (mer). Etat de la mer lorsque ses vagues courtes, multipliées et sans forme, comme sans direction déterminée, ne font que s'élever et s'abaisser sur elles-mêmes sans se propager dans l'espace avec la régularité du mouvement des lames dans une mer libre.

COMPORTER. On dit qu'un bâtiment se comporte bien quand il navigue bien.

CONSERVE (aller de). Bâtiment qui en accompagne un autre.

D.

DANGERS. Rochers, bancs, hauts-fonds, etc., qui peuvent menacer les vaisseaux et les navigateurs de quelques dangers.

DÉBOUQUEMENT. Embouchure ou ouverture d'un canal vers la grande mer. Ce canal peut séparer deux grandes terres; il peut aussi se prolonger entre des îles, et le debouquement est le lieu par lequel les

vaisseaux sortent de ces canaux pour arriver dans une mer libre.

DÉFERLER. Déferler une voile c'est la dégager de tous les liens ou rabans qui la tiennent pliée et percée sous sa vergue.

— se dit de la mer quand les lames, repliant leur sommet sur elles-mêmes, se brisent en écumant et avec bruit à la rencontre d'un rocher caché ou d'un haut-fond.

DÉRAPER. Une ancre mouillée dérape lorsque, cédant aux efforts que la mer ou le vent exerce sur le bâtiment qu'elle doit retenir, sa patte est forcée de labourer le sol où elle est engagée.

DÉRIVER. Suivre le cours de l'eau.

DÉVERGUER les voiles. Oter les voiles des vergues.

DOUBLER. Un vaisseau double une pointe, un cap, un banc, un danger, etc., lorsqu'il les dépasse de manière qu'ils lui restent sous le vent.

DRAGUER le câble. Si un câble est au fond de l'eau, et qu'à l'aide de grappins qu'on promène sur ce fond on cherche à le trouver et à le retirer, c'est draguer le câble.

DROSSER. Un vaisseau entraîné par un courant est dit drossé par ce courant.

E.

E. Est.

EAUX (naviguer dans les). Un vaisseau navigue dans les eaux d'un autre quand il se place dans la trace que celui-ci laisse sur la mer.

ÉCLAIRCIE (une). Etat passager du ciel, lorsqu'après avoir été couvert il devient d'abord plus clair, et moins nébuleux dans quelques parties, pour être voilé ensuite par de nouveaux nuages qui ramènent la précédente obscurité.

ÉCOUTILLES (les). Ouverture quadrangulaire ou trape qui est faite dans l'épaisseur d'un pont ou d'un gaillard, c'est-à-dire d'un plancher établi dans l'intérieur d'un bâtiment de mer, pour faciliter la communication de toutes les parties supérieures et inférieures de ce batiment.

ÉCUBIERS. Trous qui servent au passage des câbles, qui, attachés par un bout à l'anneau d'une ancre, entrent par ces trous dans le bâtiment pour y être arrêtés sur les montans des bittes.

ÉLONGER les touées. C'est disposer à hâler le vaisseau par le moyen des touées.

ENCABLURE. Longueur d'un câble ou mesure de cent vingt brasses.

ENTALINGURE. Liure du bout d'un câble, ou d'un

grelin, ou d'un orin, avec une ancre, ou un grappin, ou une bouée.

ENVERGUER. C'est lacer le côté d'une voile avec la vergue qui est destinée à la porter, et sur laquelle elle doit être repliée lorsqu'elle ne doit pas être exposée à l'action du vent.

F.

FARGUES. Noms de bordages supplémentaires ou de certaines planches avec lesquelles on augmente, dans certaines circonstances, la hauteur des bords d'un bateau au-dessus du niveau de la mer, pour le défendre davantage de l'accès de la mer, en lui opposant une barrière plus élevée. Ces bordages ou ces fargues sont établis à coulisse entre des montans qui ne sont placés qu'au moment du besoin.

FATIGUER. Un vaisseau fatigue, lorsqu'au milieu d'une grosse mer il est violemment agité et fait des mouvemens qui altèrent la liaison de ses parties et ébranlent sa mâture. S'il est mouillé, on dit qu'il fatigue à l'ancre; mais s'il est à voile, il fatigue à la voile.

FILET d'abordage. Filet qui entoure le vaisseau à une hauteur de douze à quinze pieds, et qui est destiné à garantir le vaisseau de l'abordage.

FILER un nœud, ou filer le loc. Opération par laquelle on mesure la vitesse du vaisseau.

FOC. Nom d'une voile.

FRAICHIR, exprime que le vent devient plus fort.

FRAIS (joli ou bon), exprime l'état du vent modéré, et qui permet de déployer toutes les voiles dont un vaisseau est pourvu.

G.

GISSEMENT. Position d'une ligne qui réunit deux objets à l'égard de la ligne méridienne. Le gissement d'une partie des côtes de la mer est l'air de vent auquel est parallèle la direction de la ligne qui réunit les deux extrémités de cette partie de la côte. Si cette direction est Nord-Est ou Sud-Ouest, on dit que le gissement est Nord-Est ou Sud-Ouest.

GRAINS de vente. Coups de vents de peu de durée.

GRELIN. Sorte de cordage moins gros que ceux nommés *câbles*.

GUIBRE. Nom donné à toute la charpente qui est placée en saillie devant l'étrave d'un vaisseau.

GUY. Espèce de perche qui, appuyée par une extrémité sur le corps d'un mât, sert à déployer le côté inférieur d'une voile nommée *bôme*.

H.

HALER. Tirer avec une corde et à force de bras.

HÊLER. Parler par le porte-voix à l'équipage d'un vaisseau.

HOULE (la). Vagues encore agitées à la suite d'une tempête.

HOULEUSE (mer). La mer est houleuse lorsqu'elle est élevée et agitée par de grosses lames longues sans brisans.

HUNIER. Voile qui dans un vaisseau est placée immédiatement au-dessus des voiles basses du grand mât et du mât de misaine, ou entre ces voiles et celles de perroquet.

J.

JUSAN. Reflux de la mer.

L.

LANGUE. Coin ordinaire d'une longueur plus ou moins considérable.

LARGUE. Cordage lâche et sans tension.

LARGUER. Lorsqu'on lâche un cordage tendu, et qu'on le laisse aller, c'est le larguer.

LOC. Morceau de bois auquel est attachée une longue ficelle ayant plusieurs nœuds, et que l'on jette à la mer pour mesurer la marche d'un vaisseau.

LOFFER. Venir au vent.

LOUVOYER. C'est chercher à profiter du vent, en portant le cap tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

M.

MOUILLAGE. Lieu de la mer où les vaisseaux peuvent être retenus par le moyen de leurs ancres.

MOUILLER. Un vaisseau mouille lorsqu'il laisse tomber une ancre sur le fond de la mer, afin que sa patte s'y engage et serve à le retenir dans le lieu où il se trouve, par le moyen d'un câble qui le lie à cette ancre.

N.

N. Nord.

N.-E. Nord-Est.

N.-O. Nord-Ouest.

O.

O. Ouest.

ORIN. Cordage attaché par une de ses extrémités à une ancre, et par l'autre à une bouée ou à un corps flottant.

P.

PANNE (mettre en). Etat d'un bâtiment dont les voiles sont orientées de manière que l'action du vent sur les unes est balancée par son impulsion dans les

autres, et que leurs efforts opposés étant en équilibre maintiennent le bâtiment sans vitesse progressive.

Q.

QUART. Le quart est la garde du bâtiment pendant un temps déterminé, qui ordinairement est le quart d'un jour, ce qui embrasse six heures consécutives.

— (être de). C'est être de service ou de garde à bord d'un vaisseau pour veiller à la sûreté du bâtiment, et pour coopérer à toutes les manœuvres que peuvent exiger les vents, la mer et les circonstances.

— (faire bon). C'est faire le service avec une surveillance particulière et continuelle.

R.

RADOUB. Le radoub d'un vaisseau consiste dans l'opération de mettre des pièces de bois neuves à la place de celles qui sont pourries ou qui ne peuvent plus remplir leur destination primitive.

RAFALES. Coups de vents subtils et impétueux, mais de peu de durée.

RANGER à l'honneur. C'est passer près d'un bâtiment ou d'un lieu quelconque le plus près possible.

RELÈVEMENT. Déterminer une position.

REMORQUER. Aider la marche d'un vaisseau en le tirant après soi.

REMOUX. Tourbillons d'eau qui se forment lorsque les eaux sont détournées très-directement de leur cours primitif.

RHUMB. Angle formé par la direction d'un air de vent quelconque et la ligne Nord et Sud ou méridienne : ainsi le rhumb de vent de la route d'un vaisseau est l'angle de cette route avec le méridien.

RIDER. Roidir un cordage.

RIS. Partie d'une voile comprise entre le côté qui est lacé à la vergue et une ligne parallèle à cette envergure.

— (prendre les). C'est soustraire à l'impulsion du vent la partie supérieure, nommée *ris*, de l'étendue d'une voile déployée, ou raccourcir cette voile dans le sens de sa hauteur. Un vaisseau a tous les ris pris dans ses voiles lorsque les ris de ses voiles déployées sont tous serrés sur leurs vergues.

RISÉE. *Voy.* RAFALES.

S.

S. Sud.

S.-E. Sud-Est.

S.-O. Sud-Ouest.

T.

TANGAGE. Oscillation d'un vaisseau.

TONNEAU. Mot par lequel on exprime le poids que

peut porter un vaisseau. Un tonneau est un poids de deux mille livres.

TOUÉE. Cordage à l'aide duquel on tire un vaisseau pour lui faire parcourir un certain espace.

TRIBORD. Côté droit d'un bâtiment.

FIN DU VOCABULAIRE DES TERMES DE MARINE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

CHAPITRE VIII.

Iles Masse et Chenal. . . . . pag. 1
Renseignemens sur les habitans de ces deux îles. 2
Ile Maria-Laxara. 3
Particularité remarquable sur un mouton de Californie. 6
Mont Saint-Hyacinthe. 9
Mouillage à la Nouvelle-Archangel. . . 11
Conventions pour la chasse aux loutres. . 12
Réception flatteuse faite au capitaine du *Bordelais*. 14
Ile du Roi Georges. 17
Port Saint-Paul; île Poustoy. 19
Arrivée à Kodiack. 20
Destruction totale des rats qui infectaient *le Bordelais*. 22
Ile Pradsnik. 23

Dispositions du capitaine pour la chasse aux loutres. . . . . pag. 25
Détails sur Kodiack. 27
Dangers de certains courans. 32

CHAPITRE IX.

Départ du port Saint-Paul. 34
Relâche à l'île du Prince de Galles. . . . 38
Chasse aux loutres. 40
Note sur la loutre. 42
Les Kodiaques sont attaqués par les Indiens. 45
Danger que court le capitaine du *Bordelais*. 46
Combat dans lequel vingt Kodiaques sont tués et douze blessés. 47
Insensibilité extraordinaire des insulaires. 52
Les pertes éprouvées par *le Bordelais* obligent le capitaine à retourner à la Nouvelle-Archangel. 55
Ile isolée. 56
Arrivée à Sitka. 58
L'équipage du *Bordelais* se refuse à sortir de nouveau pour la chasse aux loutres. . 61

CHAPITRE X.

Reconnaissance du cap Tchirikoff. . . 66
Christian-Sound. . . . . *ibid.*

Frédérick-Sound. . . . . pag. 67
Détroit de Chatham. . . . . *ibid.*
Ile de l'Amirauté. . . . . *ibid.*
Village d'Houtsnau. 70
Youtchkitau, traitant. 71
Katahanack, chef indien. 72
Cross-Sound. 76
Ile Kitghaka. 78
Combat entre deux pirogues indiennes. . 85
Ornement bizarre des femmes de ces contrées. . . . . *ibid.*
Description géographique de la baie appelée Koutikikakoa par les Indiens. . 87
Rencontre du navire *le Brutus*. . . . 93
Le capitaine du *Bordelais* reçoit à bord deux Indiens pour renforcer l'équipage. 96
Visite de Tachahanak et de sa famille. . . 103
Retraite sur la côte de Kekh et sur les mouillages qui l'environnent. . . . 104
Le Bordelais échoue. 109
Détails sur Smed, chef indien. 110
Observations géographiques et nautiques sur Hood-Bay. 111

CHAPITRE XI.

Départ de Hood-Bay. . . . . pag. 114
Reconnaissance et description de la côte d'Iknou, de son port et de ses environs. 115
Arrivée au port Cordova. 124
Tentative du capitaine du *Bordelais* afin d'engager les Indiens à venir à son bord. 125
Port Estrada. 126
Bras de mer de Masset. 127
Détails sur les habitans de Masset. . . . 130
Itemtchou, grand chef de Masset. . . . 132
Le capitaine change de nom avec Itemtchou. 133
Le Bordelais échoue. . . . . *ibid.*
Détroit de Pitt. 141
Spectacle d'une nuit superbe qui fait éprouver une émotion religieuse à tout l'équipage. 144
Renseignemens sur Skitansnana et ses habitans. 148
Retour à Noutka. 151
Fourberie présumée de Macouina. . . . 152
Réception faite au capitaine du *Bordelais* par la famille de Macouina. 156
Habitations de Macouina et de son fils. . . 158

Macouina engage le capitaine à former un établissement à Noutka. . . . pag. 161
Eloge de Vancouver, de Brougton, etc. . 163
Renseignemens sur le prétendu droit de Meares sur des districts et portions de terrains de cette contrée. . . . . *ibid.*
Ample provision de bois, d'eau, de gibier et de poissons pour une valeur de 50 fr. en marchandises. 168
Départ pour la Californie. 172

CHAPITRE XII.

Détails historiques, géographiques et nautiques sur Noutka. 174
Produit du sol. 178
Animaux qui s'y trouvent. 179
Pêches et chasses indiennes. 182
Rapport entre certaines coutumes des Madécasses et celles des sauvages de Noutka. 187
Description de ces naturels. . . . . *ibid.*
Ornemens. 190
Toilette. 191
Habillemens. 192
Mœurs. 193
Armes. 194
Habitations. . . . . *ibid.*

Nourriture. . . . . pag. 196
Travaux des deux sexes. 198
Gouvernement. 201
Religion. 202
Sépulture. 206
Cimetière des chefs. 207
La pluralité des femmes en usage parmi les tahis (chefs) et les gens riches. . . . 210
Empire des femmes. 212
Mariages. 213
Superstition des tahis. 214
Population. 216
Idiome. . . . . *ibid.*
Dialectes. 217
Manière de compter. 218
Chant. 219
Chronologie. 220
Observations générales. 221

CHAPITRE XIII.

Cap Mendocino. 226
Incendie. 227
Erreur de La Peyrouse à ce sujet. . . . 228
Mouillage dans l'anse du Présidio. . . . 231
Travaux à bord du *Bordelais*. 234

Procédé employé pour conserver la viande à bord du bâtiment. . . . . pag. 235
Le gouverneur de la Haute-Californie s'oppose à ce que le *Bordelais* exerce les droits dont il avait joui précédemment à San-Francisco. 237
Démarche du capitaine du *Bordelais* relativement à cet empêchement. . . . 238
Fête de Saint-François. 245
Le maître d'équipage et le charpentier sont obligés de quitter l'équipage par suite de maladie. 252
Désertion. 257
Départ du Présidio. 258

CHAPITRE XIV.

Renseignemens sur les établissemens espagnols en Californie. 260
Population. 261
Produits agricoles. 265
Industrie. 267
Habitations. . . . . *ibid.*
Etat militaire. 268
Climat. 270
Villages nommés Puéblos. . . . . *ibid.*
Force militaire. 271

CHAPITRE XV.

Tempête qui met en danger *le Bordelais*. pag. 279
Avaries au navire par suite de la tempête. 281
Relâche au port de Sitka. 284
Approvisionnemens de pain, bois, bière, rhum et genièvre. 287
Travaux à bord du navire. 289
Départ de la côte Nord-Ouest d'Amérique. 293

CHAPITRE XVI.

Détails relatifs à la traite des fourrures indigènes de la côte Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale. 294
Tribus indiennes. 297
Objets d'échange. 298
Avis important aux navigateurs qui relâcheraient dans ces parages. 299
Traite des pelleteries des années 1804 à 1818. 308
Avantages pour le commerce français. . 309
Considérations sur les établissemens russes, et réflexions sur un ukase impérial. . 311
Population de la Nouvelle-Archangel. . 317
Colons. 318

Détails géographiques . . . . . pag. 318
Force maritime de la compagnie russe d'Amérique. 321
Avantages pour les officiers de la marine russe et anglaise. 322
La Nouvelle-Archangel, chef-lieu des possessions russes. 322
Autorité des Russes à Kodiak et dans les îles Aleutiennes. 223
Différence de l'autorité des Russes de ces contrées avec ceux de Sitka. 324
Détails sur le commerce des Américains à la Nouvelle-Archangel. 326
Observations géographiques sur la côte Nord-Ouest. 331
Observations sur les habitans. 332
Port Désiré. 336
Anse Funeste. . . . . *ibid.*
Baie appelée Koukitikakoa par les Indiens, et à laquelle M. de Roquefeuil a donné le nom de Balguerie, en l'honneur de l'armateur du *Bordelais*. . . . . *ibid.*

CHAPITRE XVII.

Départ de Sitka. 336
Relâche à l'île d'Owehie. 338

Taméaméa, souverain des îles Sandwich. pag. 339
Détails historiques sur ce personnage. . *ibid.*
Son avénement au trône. . . . . *ibid.*
Gouvernement de ce chef. 340
Ses forces militaires. 341
Haute idée que ce souverain avait de la France. 342
Cook donna aux îles Sandwick le nom qu'elles portent. 344
Femmes de Taméaméa. 345
Une d'elles s'informe de Napoléon. . . *ibid.*
Reconnaissance des îles Taourowa, Mowie, Ranay et Morokay. 347
Arrivée à Woao. 349
Observations sur l'archipel des Sandwich. 351
Population. 355
Habitans. . . . . *ibid.*
Bestiaux. 356
Climat et sol. 357
Fort d'Anaroura. 358
Commerce du sandal. 360

CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

Départ de Woao. 360
Iles Bachées. 365

Arrivée dans les mers de la Chine. . pag. 367
Sampaugs, sorte de bateaux chinois. . .
Arrivée à Macao. 369
Mouillage à Wampou. 370
Echanges de marchandises. . . . . *ibid.*
Dispositions et travaux à bord du *Bordelais* pour le retour en France. . . . 371
Départ de Wampou. 372
Considérations générales sur le commerce de la Chine. 373
Eloge de Chonqua, mandarin de troisième classe. 379
Arrivée à Bordeaux. 380
Etat de l'équipage à cette époque. . . . *ibid.*
Résumé. 381

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.